

L'Exécuteur [188] – Enchères mortelles à Aden

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



ENCHÈRES MORTELLLES À ADEN

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXECUTEUR

ENCHÈRES MORTELLES À ADEN

VAUVENARGUES

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise

sous le titre :
RISK FACTOR

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 2000. Worldwide Library. © 2002. Traduction française GECEP /
HUNTER

ISBN 2-280-13191-9

CHAPITRE PREMIER

Mack Bolan avait très vite compris qu'il était suivi. Ceux qui le filaient se montraient d'ailleurs aussi peu discrets que l'était le vide créé par *ground zéro*, le trou béant dans les silhouettes des gratte-ciel new-yorkais qui se dressaient sur l'autre rive de l'East River. Ils lui collaient au train depuis qu'il avait quitté l'aéroport de La Guardia.

Au volant de sa jeep Cherokee, le Guerrier se frayait un chemin à travers le trafic du Queens, le district le plus peuplé de New York. Il roulait sur Jackson Avenue, vers le nord, dans le cœur commercial du quartier. Derrière les verres teintés de ses lunettes de soleil, il voyait défiler les devantures des magasins : centres commerciaux, bijouteries, restaurants, coffee shops. Des bâtisses étroites, désordonnées, devant lesquelles les piétons se hâtaient sous un ciel sombre et menaçant. L'Exécuteur guettait une allée adaptée à ses projets, assez longue, étroite, avec une sortie par le fond et, surtout, déserte.

Il était venu à New York, préparé à une guerre totale. Sous son large coupe-vent, il sentait peser son arsenal habituel : le sinistre Beretta 93-R était rangé dans son holster d'épaule, tandis que le .44 Magnum Desert Eagle avait trouvé sa place contre sa hanche. Sur la banquette arrière, un grand sac de toile contenait un pistolet-mitrailleur Uzi, un M-16 équipé d'un lance-grenades M-203, une grande quantité de chargeurs, ainsi que tout un choix de grenades – à fragmentation, incendiaires et fumigènes – au cas où l'adversaire serait plus hargneux que prévu. Si les infos dont il disposait étaient correctes, *Cosa Nostra*, en partenariat avec la *Mafiya* des Russes, contrôlait depuis le Queens un réseau international de « mules » qui passaient en contrebande du matériel nucléaire sur des vols internationaux, sous forme de capsules avalées et stockées dans leur estomac. Simple, sans fioriture et drôlement gonflé. Au vu de l'importance du marché concerné, Bolan avait tout lieu de craindre une bataille à grande échelle. Plus encore dans la mesure où la *Mafiya* apprendrait qu'elle avait le F.B.I. sur le dos.

Tôt dans la matinée, avant qu'il n'embarque à bord d'un avion militaire pour La Guardia, Hal Brognola, le numéro Un du *Justice Department*, et qui dirigeait, sous la responsabilité directe du président des États-Unis, les opérations secrètes du Black Warriors Ranch, un groupe ultra-secret de lutte contre le terrorisme, l'avait briefé sur la situation. Un certain Ali Fusein, fanatique du Hezbollah, se trouvait, parti de Moscou, sur un vol direct pour New York en compagnie d'un

de ses lieutenants. Sa présence soulevait plus de questions qu'elle n'apportait de réponses, et, pour ne pas risquer de problème avec les nouveaux alliés russes, Bolan avait été dépêché en solo sur la place.

Sa mission consistait à infiltrer l'ennemi et mettre un terme à l'opération en cours, quelle qu'elle soit. Les éléments dont il disposait étaient malheureusement minces, très minces, mais les hommes du Ranch travaillaient de leur côté, et chaque heure qui passait lui apporterait de nouvelles informations.

Dans l'immédiat, le Guerrier se trouvait dans la situation imprévue du suiveur suivi. Avant de passer aux choses sérieuses, il avait besoin de savoir qui le surveillait et de se débarrasser de toute menace suspecte.

Il observa la Lexus noire qui roulait à quelque cinquante mètres devant lui. Trois terroristes palestiniens se trouvaient à l'intérieur. Ces hommes étaient le premier chaînon de la piste qu'il devait remonter. D'après ses sources, ils transportaient de l'uranium 235 et 238, ainsi que du plutonium 239, ingrédients nécessaires à la fabrication d'un réacteur nucléaire.

Une fois de plus, Hal Brognola, son vieux complice, le branchait sur une affaire qui, à première vue, n'avait pas grand-chose à voir avec son propre combat. Mais, depuis le 11 septembre 2001, les cartes avaient été largement redistribuées et les connexions entre les mafias et le terrorisme ne faisaient plus guère de doute pour personne. Le budget du *Justice Department* venait d'être multiplié par trois, à charge pour Brognola d'obtenir des résultats rapides. Comment il les obtiendrait et avec quelle aide, la question n'avait plus aucune importance, et que Mack Bolan soit le criminel le plus recherché des États-Unis n'était plus prioritaire. L'Amérique n'avait qu'une obsession : traquer le terrorisme.

Brièvement, le Guerrier examina la situation.

Devait-il poursuivre sa filature alors que lui-même était suivi ? La force spéciale du F.B.I. que Bolan avait à sa disposition se trouvait dans le nord-ouest du Queens, près de l'East River. L'agent spécial Brian Winfrey avait déjà une équipe en train de surveiller le vaste hangar qui était leur cible, et, quand Ali Fusein arriverait sur place, ils seraient là, prêts à jeter leurs filets, au cas où Bolan n'apparaissait pas. Cela faisait plus d'un an que le Bureau ne lâchait pas Fusein d'une semelle, à Moscou comme à New York, au Liban comme en Palestine, et, quelles que soient les affirmations officielles concernant l'accident de l'Airbus A 300 écrasé sur le Queens, le 12 novembre 2001, le F.B.I. restait convaincu qu'il s'agissait là d'un attentat dû à une connexion pourrie entre les soldats fous de Ben Laden et la mafia russe. Le trafic des matières fissiles de l'ex-Union Soviétique qui mouillait la mafia Ouzbek et *Cosa Nostra*, ainsi que la culture industrielle de l'opium en

Afghanistan qui enrichissait les affidés du mollah Omar, permettait au monde glauque de l'*Organized Crime* d'étendre ses ramifications telle une pieuvre gigantesque sur des territoires qui, jusque-là, lui étaient fermés.

Bolan jeta un coup d'œil dans son rétroviseur : derrière lui, la berline quatre portes noire aux vitres teintées le suivait toujours.

Quelqu'un d'autre que lui devait attendre l'arrivée des terroristes. De deux choses l'une : ou bien ceux qui filaient Bolan étaient chargés de s'assurer que la Lexus atteindrait sans problème l'entrepôt ; ou bien une Famille ennemie cherchait à éliminer un concurrent gênant.

Le Guerrier fit le tour d'un pâté de maisons, l'autre véhicule lui colla au train.

Aussitôt après avoir remarqué qu'il était suivi, il avait contacté Winfrey. L'agent du F.B.I. lui avait assuré n'avoir chargé aucune équipe de jouer les escortes. Il avait ensuite entrepris de rappeler à l'agent spécial Mike Belasko que son boulot consistait seulement à suivre les terroristes jusqu'à l'entrepôt et à informer minute par minute les gens du F.B.I. postés sur place. Le cher Winfrey n'avait pas la moindre idée de qui était en réalité l'agent spécial Belasko...

L'Exécuteur trouva enfin l'allée qu'il cherchait. Lorsqu'il s'y fut engagé, il vit que la berline noire l'imitait.

Il ne s'agissait pas vraiment d'une rue mais, plutôt, ce que l'on appelle aux USA une *Back Allee*. La voie, en terre battue, était jonchée de poubelles et séparait deux petits immeubles de brique sale. Elle était déserte et, si l'ennemi comptait passer à l'attaque, le Guerrier lui offrait là une occasion rêvée.

Sans perdre une seconde, il stoppa son véhicule, fit glisser la fermeture Éclair de son coupe-vent et saisit le Desert Eagle qui se révélerait plus efficace si les vitres de la berline étaient de verre renforcé.

La façon dont les portières arrière du véhicule adverse s'ouvrirent confirma les craintes du Guerrier. Les deux balèzes qu'il aperçut, avec des blousons d'aviateur et des cagoules noires, n'avaient pas du tout l'allure de flics. Et les fusils d'assaut AK-47 qu'ils brandissaient ne firent que confirmer ses soupçons.

Déjà, le Desert Eagle avait fait entendre sa puissante détonation. La première ogive brûlante atteignit un flingueur, le projetant sur le sol de l'allée en même temps qu'une rafale de feu automatique faisait gicler des fragments de brique à quelques centimètres de l'Exécuteur. L'autre flingueur, planqué derrière la portière arrière, côté passager, était déjà en position de tir. Mais, dans le mouvement de son premier tir, l'Exécuteur déplaça le canon de son Desert Eagle, pressa la détente et la silhouette disparut comme au stand de tir.

Avant même que la seconde victime de Bolan ait touché le sol, le

conducteur de la berline décida soudain d'utiliser le véhicule à la manière d'un bélier.

Une tête au crâne rasé apparut côté passager, pointant un AK-47 qui entra aussitôt en action. Le bond en avant du véhicule rendit inefficaces les premières balles de 7.62 mm, mais une volée de projectiles passa à travers la vitre arrière de la jeep de Bolan. Alors que le verre volait en éclats et que des balles semaient des motifs en toile d'araignée tout le long du pare-brise, le Guerrier s'accroupit à l'abri de la portière du Cherokee et pressa calmement la détente. Deux ogives de .44 perforèrent la gorge du flingueur, lui arrachant littéralement la tête.

La berline rugit, fonçant avec l'intention évidente d'écraser le Guerrier contre son propre véhicule. Le Desert Eagle fit entendre trois coups de tonnerre, et le pare-brise du pourri explosa, pendant que le conducteur s'écroulait derrière son volant, un battement de cœur avant que la berline vienne percuter l'arrière de la jeep. Le métal se déchira, les vitres volèrent en éclats. L'Exécuteur était déjà debout et courait, son arme braquée sur la berline qui terminait sa course folle, raclant contre le mur, métal contre brique, dans une pluie d'étincelles.

Bolan regarda dans l'allée, examina chaque issue et ne vit personne. Pas un curieux. On était à New York, après tout, une mégapole agressive, où la violence était le lot quotidien et où la plupart des gens avaient tendance à détourner la tête.

À l'intérieur de la berline immobilisée, le Guerrier ne trouva que des cadavres. Il avait son idée sur leur nationalité et ne s'attarda pas.

Quelques minutes plus tard, dans son véhicule en piteux état, il reprenait sa route comme si de rien n'était. En découvrant ses soldats morts, l'ennemi allait prendre le mors aux dents. Et, si l'on tenait compte de ses moyens en hommes et en argent, qu'on y ajoutait la rage d'un animal sauvage qui se sent humilié, il y avait tout lieu de penser que les hommes de la *Mafiya* allaient employer les grands moyens. Ils lâcheraient leurs troupes dans les rues, flinguant tous azimuts. L'Exécuteur venait de donner le coup d'envoi d'une guerre sanglante et sans pitié.

— Bon Dieu, qu'est-ce que vous foutiez, Belasko ? lança Winfrey, lorsque Bolan pénétra dans la salle de surveillance. Vous étiez censé me tenir au courant, mais tout ce que vous avez trouvé à faire, c'est de vérifier si j'avais collé des hommes à votre pare-chocs. Ça fait au moins dix minutes que l'ennemi est là ! Vous venez pour des beignets et du café, ou quoi ? Deux minutes après vos terroristes, trois gus se sont pointés dans ce hangar, avec pour deux d'entre eux des AK-47 à l'épaule. En résumé, on dirait que la situation risque de nous péter en

pleine gueule.

Bolan détourna les yeux du visage renfrogné de Winfrey sans même daigner répondre. Il était d'accord pour reconnaître qu'une catastrophe imprévue attendait l'équipe sur place. Son M-16 à l'épaule, il marcha jusqu'à la fenêtre. L'équipe de surveillance était installée au troisième étage d'un immeuble, de l'autre côté de la rue où se trouvait l'entrepôt, un grand bâtiment de brique, situé à un block des limites d'une zone d'activités industrielles. Le Guerrier savait que Winfrey avait des snipers postés sur le toit tandis qu'une équipe se tenait à un block au nord, prêts à investir l'entrepôt par l'arrière.

Le plan d'attaque était simple et direct. Il conduirait l'assaut contre la porte d'entrée principale, tandis que des agents du F.B.I. équipés d'armes automatiques passeraient par celles qui se trouvaient derrière et sur le côté. Tout le monde serait masqué et avancerait derrière une barrière de gaz lacrymogène.

Près de la porte principale du hangar, le Guerrier repéra la Lexus noire, mais aussi une Saturn rouge stationnée derrière le véhicule des terroristes. Certainement, celle des trois indésirables. Il n'y avait aucune trace d'activité dans les rues avoisinantes. Dans ce coin, la plupart des immeubles étaient soit abandonnés soit achetés à bas prix par des promoteurs qui attendaient des jours meilleurs pour les rénover.

— Bon sang, Belasko, je n'aime pas du tout le tour de con que le *Justice Department* est en train de nous jouer, reprit Winfrey. Cela fait des mois que le F.B.I. bosse sur cette cible. Ali Fusein et ses deux acolytes ont été surveillés depuis l'instant où, pour la première fois, ils ont pointé le bout de leur nez. Je... enfin, le Bureau et moi, nous ne savons toujours pas ce qu'ils trafiquent ici, et vous autres, du *Justice Department*, vous le savez, et vous nous le cachez. Je vois clair dans votre petit jeu, Belasko. Toujours ces conneries du genre « Vous n'avez pas besoin de savoir » ! Eh bien, ce que je sais, moi, c'est qu'il y a une connexion pas très claire avec la mafia russe, et que nos trois play-boys du Hezbollah, recherchés par à peu près toutes les polices du monde, semblent avoir accès à plus d'argent, de faux passeports et de visas que la C.I.A. elle-même. Avant que votre patron se manifeste, nos gars étaient sur le point de...

— Bon, la guerre des polices n'est pas notre première préoccupation, Winfrey, l'interrompit Bolan d'un ton sec. Je sais parfaitement que cette enquête est la vôtre et que le coup de filet doit vous revenir.

Le problème, et ça le Guerrier ne pouvait pas le lui dire, c'était que le F.B.I. et les autres agences US avaient des options clairement définies, alors que Bolan, lui, n'était pas obligé de se contenter de

passer les menottes à ses adversaires et de leur lire leurs droits.

Il jeta un coup d'œil vers son colistier aux traits durs et aux cheveux grisonnants, et lui demanda :

— Vous dites que trois inconnus sont entrés dans l'entrepôt ?

— Ce sont plus que probablement des tueurs de *la Mafiya*. Nous avons pu identifier deux autres visiteurs de l'entrepôt, il y a un mois de ça, et il s'agissait déjà des flingueurs les plus courus de Brighton Beach.

Brighton Beach, Bolan le savait, n'était autre que le quartier que la mafia russe avait investi, loin du pays natal. Mais quand il s'agissait de faire le lien entre des terroristes palestiniens, du matériel nucléaire et la *mafiya*, on restait dans le brouillard complet.

De derrière ses jumelles, assis à côté de la caméra reliée à un magnétoscope, un agent annonça :

— On est en train de vérifier les plaques de la Saturn. Si la voiture n'est pas volée, on a une chance d'identifier assez vite nos trois inconnus.

— Vous ne les aviez jamais vus avant ? demanda Bolan. Pas un indice ?

Winfrey vint se poster à côté de Bolan. Le Guerrier remarqua la radio portative qu'il serrait dans son poing.

— Si c'était le cas, éructa le chef d'opération en levant des jumelles devant ses yeux, je vous l'aurais dit. Le truc, avec les Russes, ce qui les rend pratiquement impossibles à infiltrer, c'est la barrière culturelle et la langue. Mais ça, c'est juste pour les hors-d'œuvre. C'est aussi le groupe le plus paranoïaque que je connaisse, xénophobe à mort. Ils sont d'une dureté implacable, peut-être pires que les Triades chinoises. Même à l'intérieur de leur petite communauté de Brighton Beach, les honnêtes citoyens n'iraient pas se hasarder à dire quoi que ce soit contre la *mafiya*. Ajoutez à ça le fait que les indics et les traîtres disparaissent très rapidement, eux et leurs familles – dans des bains de sang qui font passer les Colombiens pour des enfants de chœur –, et vous comprendrez la peur qui se répand comme un cancer. Les gens détournent les yeux, ils se taisent. Maintenant, essayez d'infiltrer un flic dans Brighton Beach, et vous pouvez aussi bien lui coller une enseigne au néon autour du cou : « Salut, camarades, je suis du F.B.I. » En plus, quand ils recrutent des tueurs pour éliminer quelqu'un qui ne leur revient pas ou qui marche sur leurs plates-bandes, ils les font venir par avion de Russie, avec des papiers tout ce qu'il y a de réglo. Les gus font leur boulot de nettoyage et ils prennent le premier avion à La Guardia pour rejoindre le pays.

Tout cela, Bolan le savait de première main. Mais Winfrey avait besoin d'énoncer ainsi des évidences et de laisser ses troupes penser qu'il connaissait bien son sujet. Soudain, la porte de l'entrepôt

s'ouvrit, et l'attention du Guerrier se concentra sur ce qui se passait dans la rue.

Il saisit des jumelles, les régla et scruta les trois visages des pourris qui venaient de sortir. Les hommes portaient de gros blousons de cuir noir. L'un d'eux avait les cheveux qui lui tombaient sur les épaules, un autre le visage aussi tranchant qu'une hache, et le troisième était un géant aux cheveux coupés en brosse et aussi blancs que de la neige. Et, comme on l'avait indiqué à Bolan, deux des hommes étaient armés de AK-47 passés à l'épaule et portaient des sacs de toile noirs. Tout cela allait trop vite, pensa Bolan. Il y avait quelque chose d'absurde dans la façon dont les flingueurs se déplaçaient, regardaient autour d'eux, arrogants.

La radio de Winfrey crachota.

— Ici Bilton, monsieur, fit une voix au ton nerveux, nous venons juste d'entendre des coups de feu à l'intérieur de l'objectif.

— Leurs sacs semblent vides, remarqua un agent à côté de Bolan. Ils ne l'étaient pas quand ils sont arrivés. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Le Guerrier leva les yeux vers le chef des opérations qui surveillait la rue à travers ses jumelles et il vit de la confusion et de l'inquiétude sur son visage. Une intuition désagréable envahit l'Exécuteur. Il entendit Winfrey ordonner à Bilton :

— Mettez-vous en place. Attendez mes ordres avant de donner l'assaut. Mais qu'est-ce... Regardez-moi ce que fait ce fils de pute !

Dans les jumelles de Bolan, le balèze aux cheveux blancs avait tendu le majeur dans leur direction et il souriait comme s'il brûlait de révéler quelque secret à ceux qui le surveillaient.

— Comment est-ce que cet enfoiré sait qu'on est là ? s'exclama Winfrey.

— Bonne question, murmura Bolan qui, au moment où le pourri entraînait dans la voiture, aperçut dans sa main une petite boîte noire à voyant lumineux rouge.

Son ordre jaillit immédiatement.

— Dites à vos hommes de se replier !

— Quoi ?

Le Guerrier arracha la radio des mains de Winfrey.

— Bilton, ici Belasko. Je vous ordonne de vous replier. C'est un piège. Vous m'avez bien reçu ? Repliez-vous !

Bolan sentit l'hésitation dans la voix de Bilton lorsqu'il confirma l'ordre reçu.

— Quelqu'un sort du hangar, annonça un agent. C'est Fusein. Il est blessé.

Bolan vit que le terroriste avait les mains plaquées sur le ventre. Il avait dû se faire tirer dessus, assez bas – soit à cause de la précipitation, soit pour le faire souffrir le plus longtemps possible.

Malgré sa blessure, il semblait plus pressé de quitter l'entrepôt que d'empêcher ses tripes de tomber à terre.

Alors que la Saturn démarrait, Bolan entendit dans le lointain un bruit caractéristique.

— Couchez-vous ! hurla-t-il.

CHAPITRE II

Avec, dans les yeux, la fugitive vision d'une boule de feu jaillissant de la façade et du toit de l'entrepôt, Bolan se précipita au sol. Les agents du F.B.I. réagirent avec un léger temps de retard. Ils se jetaient derrière leurs bureaux dans le plus grand désordre, visiblement choqués, quand le bâtiment parut recevoir de plein fouet le coup de poing d'un géant. Le béton trembla et le Guerrier se couvrit le visage alors que toutes sortes de gravats volaient à travers les fenêtres à la vitesse de météorites. Un vent brûlant et un rugissement assourdissant s'engouffrèrent à la manière d'un cyclone dans le sillage du verre explosé et du torrent de débris divers. Tout le matériel, les caméras, les téléphones, le fax, les magnétoscopes et les quelques pièces de mobilier furent projetés au hasard à travers la pièce par le souffle de l'explosion.

Cela sembla durer une éternité, pendant laquelle Bolan tenta de surmonter cette impression que son cerveau était fendu en deux par le vacarme tandis qu'une multitude d'impacts malmenaient son corps.

Les oreilles bourdonnantes, le côté du visage couvert d'un liquide chaud et poisseux, il s'examina rapidement. À part deux coupures sur la tempe et le cuir chevelu, il était entier. Il se redressa, s'essuya le visage, puis se tourna vers les trois agents du F.B.I. qui se considéraient les uns les autres avec des expressions horrifiées.

— Tout le monde est entier ? demanda-t-il à la cantonade.

Émergeant du désastre, les deux agents hochèrent la tête, tout tremblants. Leur chef, quant à lui, jura, se redressa sur des jambes peu assurées, oscillant comme un ivrogne pendant quelques instants.

Bolan repéra la radio de Winfrey et essaya de contacter Bilton. Il dut l'appeler plusieurs fois avant d'entendre une voix lui répondre.

— Oui... oui, monsieur... Je... Bon... bon sang ! on allait...

— Vérifiez l'état de vos hommes.

Tandis que Bolan attendait que l'agent fasse son rapport, il jeta un coup d'œil dans la rue, en contrebas. De la fumée, partout, des flammes, des débris qui continuaient de tomber, des craquements. Il avait fallu que les trois hommes utilisent un maximum d'explosif pour provoquer un tel bordel. Il se pouvait aussi que la déflagration ait touché quelque chose de bien plus mortel : des déchets radioactifs.

La voix de Bilton se fit de nouveau entendre.

— Monsieur, tout le monde est entier et au rapport.

— Vous allez quitter la zone. Personne ne doit approcher cette

rue. Quand je dis personne, cela signifie vous-même, vos hommes, les civils ou qui que ce soit d'autre. Les policiers et les pompiers de New York doivent être en route en ce moment même, et ils recevront leurs ordres de Winfrey. Toute la zone doit être fermée, et personne dans un rayon de trois blocks ne doit venir dans ce qui est désormais un périmètre interdit. Allez dans la zone industrielle, à côté, et prenez les mêmes mesures qu'ici – rassemblez tous les civils que vous trouverez et faites-les évacuer. C'est bien enregistré, Bilton ?

— Affirmatif, monsieur.

— Restez à l'écoute pour d'autres ordres. Terminé.

— Qu'est-ce qui se passe, Belasko ? Qu'est-ce qu'il y avait dans cet entrepôt ?

Le Guerrier inspira profondément. C'était à dessein qu'il avait évité d'informer le F.B.I. de certains points très importants. Une équipe du Black Warriors Ranch l'avait suivi de peu en avion. Les hommes transportaient avec eux des combinaisons de décontamination pour les protéger des expositions aux radiations. Dans quelques minutes, ils seraient sur place, en tenue, avec des papiers les présentant comme des spécialistes d'attentats du *Justice Department*. À l'aide de détecteurs, ils balayeraient toute la zone à la recherche de retombées radioactives venant de la poussière d'uranium, ou de toute trace de déchets que l'explosion aurait pu projeter dans les airs. Bien sûr, dans ce cas de figure, Bolan et ses hommes avaient été exposés. En plus d'être mortelles à haute dose, les radiations posaient le problème majeur d'être invisibles, sans goût ni odeur, en un mot indétectables, à moins de disposer du matériel approprié.

Si Bolan était sur les lieux et si Hal Brognola n'avait pas touché mot à Winfrey de la possibilité d'une exposition aux radiations, c'était en premier lieu pour éviter tout mouvement de panique, mais aussi parce que cette mission était pour l'instant sans réponse précise, sans piste solide pour affronter l'ennemi. L'Exécuteur n'avait vraiment pas besoin des flics, du F.B.I. ni de la C.I.A. ou encore des militaires, pour venir lui bousiller le travail et se gêner les uns les autres. Il devait au plus vite contacter Brognola afin que celui-ci mette tout en œuvre pour que ces gens le lâchent – après lui avoir fourni l'ensemble des infos dont ils disposaient. Il avait déjà son idée sur l'identité de ceux qui se trouvaient derrière toute cette affaire, mais il lui fallait un nom, un point de départ.

Bolan scruta la rue. Et, soudain, il n'en crut pas ses yeux : une silhouette rampait au milieu des gravats et de la fumée. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, Ali Fusein était toujours vivant !

Son M-16 en main, Bolan dévala l'escalier et se retrouva quelques

secondes plus tard dans la rue. Sentant sur son visage la chaleur ardente de l'incendie grondant qui consumait les restes de l'entrepôt, il balaya du regard cette vision de dévastation à la recherche d'un signe de vie. Mais, à part le terroriste mourant, le Guerrier était seul.

Il entendit Fusein gémir. S'accroupissant près du pourri, il comprit que l'autre n'en avait plus pour longtemps. Il avait la main crispée sur ses tripes à l'air.

— Fusein, appela-t-il en secouant le mourant par l'épaule.

Le terroriste leva les yeux, le regard vitreux, et cracha du sang dans une violente quinte de toux.

— Tu ne vas pas y arriver, Ali. Tes employeurs t'ont baisé. Ils avaient ce qu'ils voulaient et ils t'ont éliminé. Tu veux leur rendre la monnaie de leur pièce ? Donne-moi un nom.

Le malheureux s'étouffait dans son sang, mais réussit à faire entendre ce qui ressemblait à un rire grinçant.

— Ah, oui... La monnaie de leur pièce... Enfoirés de Russes... Smol...

— Un nom.

— Smolens... kov...

Bolan entendit des bruits de pas derrière lui. Il vit aussi les yeux du terroriste s'éteindre à tout jamais. Se tournant, le Guerrier découvrit Winfrey.

— Je veux qu'on évacue cet homme par hélicoptère vers l'hôpital militaire le plus proche et qu'il y soit autopsié sous votre responsabilité. Vous me transmettez votre rapport aussi vite que possible.

Winfrey sembla hésiter une seconde, puis hocha la tête.

— Vous cherchez quelque chose en particulier ?

— Des pastilles enrobées contenant de l'uranium 238.

La mâchoire de l'homme du F.B.I. sembla se décrocher, et l'Exécuteur affronta un regard horrifié. Le soldat pouvait se mettre à pleurer à tout instant...

Trois heures plus tard, Bolan était en liaison satellite avec Brognola pour la seconde fois. Le Guerrier avait déjà rapporté au fédéral tout ce qui venait de se passer à New York.

— On dirait que tu te retrouves avec un vrai film d'horreur sur les bras, Striker, observa le numéro Un du *Justice Department*. Si notre intuition se vérifie, il se pourrait qu'on ait affaire à un problème aux allures d'apocalypse. Il va sans dire que nous travaillons contre la montre. Depuis ton départ pour New York, nous avons réuni un certain nombre d'infos. On a aussi travaillé sur le nom que tu nous as donné – Smolenskov. Mais j'y reviendrai. La bonne nouvelle, c'est que

notre équipe n'a trouvé aucune trace de radiation dans le hangar ni dans le quartier avoisinant – et ils ont travaillé là-dessus avec minutie, tu peux me faire confiance. Les types du F.B.I. et toi n'avez donc pas été exposés. Ali Fusein, lui, a eu moins de chance. Je viens de recevoir le rapport de l'autopsie, que Winfrey m'a fait parvenir de Bellevue. Je laisse Aaron t'expliquer ça en détail.

Le Guerrier se trouvait, seul, dans la petite maison qui lui servait de planque, située dans un quartier résidentiel de Brooklyn. Brognola avait pioché dans le budget du *Justice Department* pour acheter le bâtiment. Il contenait tout ce dont un agent en sous-marin pouvait avoir besoin quand il se trouvait dans la région. Un peu isolée, la bâtisse se trouvait à l'extrémité d'un pâté de maisons, avec chaque porte et chaque fenêtre reliée à un système d'alarme central. Bien sûr, Bolan avait le code et les clés pour y pénétrer, mais il avait aussi la combinaison d'accès à la grande cave aménagée sous le salon, et dissimulée sous la moquette. Si jamais l'ennemi parvenait à neutraliser le système d'alarme, un voyant rouge clignoterait au Black Warriors Ranch et, sur ordre, la cave pouvait être noyée dans un bain d'acide qui ferait de tout ce qui s'y trouvait, équipement, armes, outils de communication, une immense flaque de matière poisseuse. De cette cave, Bolan avait sorti la mallette contenant son matériel de transmission par satellite, avec fax intégré, qu'il avait installée sur la table de la cuisine. C'était là qu'il attendait à présent le rapport de Aaron Kurtzman.

— L'autopsie préliminaire de Fusein indique que, sans la rafale qui l'a dézingué, il serait mort de toute façon d'un haut niveau d'exposition à des radiations, probablement de l'uranium 238. Ce même uranium dont les Douanes ont confisqué une cargaison il y a deux mois, à l'aéroport J.F.K., quand un Russe est tombé dans les vapes au moment d'embarquer sur un vol à destination de Karachi. Il s'est avéré que ce mec, Yevgeny Kliminska, était un ancien du K.G.B., à la retraite depuis que la Russie est devenue un pays soi-disant démocratique. On a découvert que le bonhomme était un des soldats du *capo* de Brighton Beach. Tu me suis, jusque-là ?

— Oui. Rien d'autre sur Fusein ?

— Eh bien, on n'a pas rien trouvé dans son estomac. Rien de radioactif, en tout cas.

Bolan avait conscience que le temps lui manquait de façon critique. S'il savait déjà où s'effectuerait son prochain mouvement, il avait besoin d'un rapport complet du Ranch.

— L'exposition aux radiations se mesure en rems, poursuit Kurtzman. Le niveau des six cents rems est considéré comme mortel. Fusein, lui, a été exposé à tant de rems qu'il aurait dû luire dans l'obscurité. Un homme exposé de façon prolongée à de telles

radiations aurait plus de chance de survivre au milieu d'un banc de requins affamés. On obtient cet uranium 238 en faisant brûler le U-235 dans un réacteur. Il est extrêmement radioactif – et facile à récupérer dans n'importe quel réacteur nucléaire. Si tu penses au nombre de centrales à travers le monde, que tu ajoutes à ça le prétendu démantèlement des ogives nucléaires dans les anciennes républiques soviétiques, tu te rends compte que les Russes ont plus de vingt mille engins de mort empilés dans plus de cent dépôts de stockage. Avec de l'argent, de la logistique et de la détermination, un terroriste ou n'importe quel cartel de la drogue peuvent avoir accès à tous les éléments de base pour confectionner une bombe. Pour en revenir aux déchets saisis, ils devaient, à l'évidence, être transportés vers un utilisateur final, ou, plutôt, un développeur ayant le savoir-faire et l'accès à un réacteur. Il faut alors séparer le plutonium des déchets, et on obtient le plutonium 239. Naturellement, tu as besoin d'un réacteur à eau légère, de techniciens, etc. En tout cas, il est de notoriété publique que les terroristes d'un peu partout sont acheteurs pour du plutonium.

— La question évidente est alors : où est ce réacteur ?

— Exact, approuva Kurtzman. Peut-être quelque part en Russie, bien que cette camelote soit plutôt envoyée vers Karachi et la Somalie.

— Je laisserais de côté la Somalie. Je ne pense pas qu'ils seront de sitôt une puissance nucléaire.

— Je n'en suis pas si sûr, Striker. Il n'en reste pas moins que cette histoire de « mules » atomiques est quelque chose d'entièrement nouveau sur le marché noir des matériaux nucléaires fissibles. Le transport se fait normalement par bateau, dans des containers hyper protégés, pas sur des vols commerciaux. Ce qui est en train de se passer, c'est que les « mules » exposent au danger des radiations des innocents, des porteurs de bagages aux passagers.

— En plus, souligna Bolan, on ne peut pas repérer les containers miniatures en acier avec les rayons X à l'aéroport. Nous avons donc des types qui sont morts, de l'uranium U-235 et U-238 et même du plutonium qui ont été récupérés dans la soute de jumbo jets de l'Aeroflot. À côté de ça, nous savons que personne à l'Aeroflot, depuis le conseil de direction jusqu'aux bagagistes, n'a parlé au F.B.I. Ce qui nous pousserait à penser que quelqu'un a l'argent et l'influence pour étouffer au maximum l'affaire.

— La mafia russe, par exemple. Elle possède pratiquement la moitié du pays.

Aussi triste que ce soit, songeait Bolan, c'était bien la réalité.

— Et si on considère que les « mules » qui y ont laissé leur peau, ajouta-t-il, avaient un cancer des os à un stade avancé, on peut en déduire que ça dure déjà depuis un certain temps.

— Tu as parfaitement raison, conclut Kurtzman. On a eu vent de cette histoire il y a six mois, mais cela doit être bien plus ancien. J'ai dans l'idée que les coursiers ont dû être payés un max pour manipuler des matériaux nucléaires conditionnés de façon douteuse. Rends-toi compte qu'ils ont ingéré des pastilles d'uranium comme les « mules » de la drogue le font avec la coke ou l'héro. Pour faire un truc pareil, ils sont ignares, désespérés ou suicidaires.

— Ou bien le rythme des envois a été intensifié, sans que personne, ni les coursiers ni leurs employeurs, ne soit prévenus des risques. Sans parler du fait qu'il faut beaucoup de pastilles pour obtenir ne serait-ce qu'un crayon combustible.

Kurtzman soupira.

— Exact. Quoi qu'on fasse, tout nous ramène à la *mafia*. Tous les vols à bord desquels des coursiers sont morts étaient à destination de Karachi, d'Aden ou de New York. Leurs billets avaient été payés en liquide...

— Ça ne fait pas un peu bricolage, tout ça ?

— Bricolage ou pas, il faut que tu te rendes compte qu'avec assez de matériau fissible, le fanatique moyen dispose d'une bombe à neutron d'une puissance d'environ une kilotonne. Assez pour tout détruire dans un rayon de mille cinq cents mètres. Sans parler, bien sûr, des retombées radioactives. Avec ça, tu effaces trois blocks d'immeubles dans n'importe quelle grande ville américaine. Et si notre gus a six ou sept de ces bombes, tu as alors un mini Armageddon ou une ville en otage, prête à capituler à toutes les exigences des terroristes.

— Et les Saoudiens, demanda Bolan, quel est leur lien dans tout ça ?

— C'est là que les pistes se brouillent un peu plus. J'ai effectué une recherche de fond et je suis remonté jusqu'à un zigoto appartenant à la famille royale, le prince Ali al-Aziz Kalbah. Ces deux dernières années, le prince a vécu en exil au Yémen. Il semblerait qu'il était devenu très accro à l'héroïne, et la famille l'a viré du pays à coups de pied au cul, avant qu'un scandale d'ampleur nationale n'explose.

En fait, le cas n'est pas si rare. Les nations qui ont acquis leur richesse avec le pétrole ont connu une augmentation de la dépendance aux drogues aussi importante que celle qu'on observe dans les pays occidentaux. Ils sont riches, ils s'ennuient, ils ne savent pas quoi faire de leur fric. Normalement, les Saoudiens décapitent les drogués ou les dealers, mais, cette fois, il s'agissait d'un prince du sang, et qui avait été très ami, dans le temps, avec une vieille connaissance à nous, Ousama Ben Laden.

Brognola intervint.

— J'ai reçu un tuyau d'un agent de la C.I.A. en service au Yémen. Il m'a fait savoir que le prince en disgrâce était très mécontent de se voir coupé des affaires familiales, laquelle famille est à la tête d'une énorme quantité de pétrole. Avant qu'il ait trouvé la paix de Dieu au fond d'une seringue, le gus avait hérité de plus de quatre-vingts milliards de barils de pétrole brut. On l'a vu au Yémen en compagnie d'un chef guerrier somalien exilé, le général Akeem Assal. Ce dernier est recherché pour crime de guerre et autres atrocités par l'Éthiopie et le gouvernement soudanais. Le Yémen, bien sûr, est résolument anti-occidental et un relais et une zone d'entraînement pour les terroristes de tout poil. Durant la guerre froide, le K.G.B. dirigeait pratiquement le pays.

— Cela fait beaucoup de pièces qui s'assemblent, mais je ne vois pas encore où cela nous mène ni ce que je viens faire dans ce merdier, remarqua Bolan.

— Il y a bien d'autres pièces à cette embrouille, Striker, enchaîna Kurtzman. Le prince est connu pour avoir des liens avec une faction du Hezbollah appelé les Vrais Fils. Comme tu le sais, les Saoudiens sont les gardiens des deux lieux saints les plus importants de l'Islam, La Mecque et Médine. Les Vrais Fils sont furieux que ce droit sacré appartienne à ce qu'ils considèrent comme des mécréants. Ils veulent tout simplement que la famille royale soit effacée de la carte.

Des détails supplémentaires à digérer, pensa Bolan. Quelque part, pourtant, il devait y avoir un lien.

— Et pour Smolenskov ?

— C'est ta piste la plus sérieuse, reprit Kurtzman. Le colonel Vasily Smolenskov est un ancien du K.G.B. Il a atterri à Brighton Beach il y a dix ans et possède maintenant un restaurant, ainsi que diverses affaires dans l'immobilier. Le propriétaire de l'entrepôt que vos trois copains ont fait sauter est un bijoutier de Brighton Beach. Du moins, sur les registres. Car, dans la réalité, son nom et son adresse n'existent pas. J'irai fureter du côté de Smolenskov. Pour te donner un rapide aperçu du bonhomme, sache que le colonel était au K.G.B. en même temps que Yuri Drakovich, devenu aujourd'hui le *capo* de Brighton Beach. La C.I.A. a aussi un dossier sur Smolenskov qui date de la guerre des Soviétiques en Afghanistan. Le colonel avait visiblement un certain talent pour asperger par avion la résistance moudjahidin de gaz neurotoxique. Il est aussi soupçonné d'avoir ouvert son propre réseau d'opium pendant la guerre, utilisant les fonds pour aider à créer ce qui est devenu un des noyaux durs de la mafia russe, à Brighton Beach.

— Ça fait au moins deux flèches qui convergent dans la même direction. Bon, envoyez-moi tous les dossiers concernant chaque suspect. On dirait que j'ai du pain sur la planche. Et aussi, Hal, est-ce

qu'il serait possible que Jack me rejoigne ? Je me vois mal tout seul sur ce coup.

Bolan faisait allusion à Jack Grimaldi, son vieil ami, devenu le pilote d'élite du Black Warriors Ranch, et avec qui il avait accompli de nombreuses missions, dans sa guerre personnelle contre la mafia.

— Je m'occupe de ça, promet Brognola. Nous allons essayer d'identifier les trois salauds qui t'ont suivi depuis l'aéroport, mais tu as sans doute vu juste : il doit s'agir de gros bras russes qu'on a fait venir du pays avec des faux papiers. Sois prudent, Striker. Si l'ennemi est assez aux abois pour faire parler les flingues en pleine rue et commencer à tirer sur tous ceux qui croisent leur regard...

— J'ai compris.

— Tu as trouvé les clés de ton char ?

Brognola faisait allusion au char de guerre que Bolan avait mis en révision complète et qui dormait sagement dans le garage de la planque. Le véhicule, déguisé en banal mobil-home, était blindé, les vitres et les pneus renforcés, et bourré de la plus haute technologie de pointe, tant en informatique qu'en puissance de feu.

— Pas de problème sur ce point.

— Une dernière chose. Ça n'a pas été simple, mais le directeur des opérations du F.B.I. m'a accordé une fenêtre horaire de vingt-quatre heures pour te permettre de jouer tes cartes en solo. Normalement, ils surveillent en permanence le bonhomme qui t'intéresse, à Brighton Beach. Ils se sont retirés et promettent une complète coopération. Je crois que le grand chef, à New York, a voulu exprimer ainsi sa gratitude pour les agents à qui tu as sauvé la vie.

— Vraiment généreux le mec ! Vingt-quatre heures, hein ! On va faire avec. Bye.

Au même moment, le fax commença à vomir les premiers documents et l'Exécuteur coupa la communication.

CHAPITRE III

Tout paraissait aller pour le mieux dans le meilleur des mondes, et pourtant Yuri Drakovich sentait son radar « spécial désastre » s'activer. Il n'avait pas survécu à deux décennies comme agent actif du K.G.B., puis à une autre décennie placée sous le signe du chantage, de l'extorsion de fonds et du meurtre pour prendre jamais quoi que ce soit comme acquis, même s'il était engagé dans une ascension sanglante vers les sommets du pouvoir.

Malheureusement, pour l'homme qui était devenu le roi de la *mafia* de New York, ses deux fils semblaient avoir une autre vision de la vie. Pour eux, rien ne devait les empêcher de bouffer, de boire et de faire la fête, le jour comme la nuit. Ils étaient devenus tragiquement américains, pensait Drakovich.

Le *capo*, comme l'appelait pour se foutre de lui ses concurrents de *Cosa Nostra*, raccrocha son téléphone équipé d'un brouilleur et observa ses fils, tandis que des questions troublantes roulaient dans son esprit. Le rapport que ses soldats venaient de lui faire était des plus alarmant. Il devait impérativement mettre au point un plan d'attaque mais, auparavant, régler son problème avec sa progéniture. C'était indispensable. Peut-être même allait-il devoir en venir à une de ces fameuses explosions de colère dont il avait le secret, pour obtenir leur attention.

Ils étaient assis tous les trois autour d'une longue table en acajou, dans une des salles de réception de son vaste restaurant. C'était une pièce spacieuse, avec un immense bar qui courait le long du mur du fond, une table de billard, un jacuzzi, et tous les ornements d'or et d'argent qu'appréciait l'élite friquée de Brighton Beach. Derrière les doubles portes en chêne, Drakovich entendait les clients bâfrer et se torcher à la vodka dans les vastes salles du restaurant. La rumeur de leurs voix s'exprimant dans son russe natal lui procura une fugace impression de réconfort.

Il continua de regarder fixement ses connards de fils. S'il n'y avait pas eu le lien du sang, il leur aurait volontiers écrasé le visage dans leur assiette, enfoncé une bouteille de vodka frappée dans la gorge, réduit leurs vestes Armani en lambeaux, avant de les étrangler avec ce qui en serait resté. Dans le passé, c'était le genre de traitement qu'il réservait à ceux de ses soldats qui avaient manqué à leur devoir. Mais là, pour ses propres enfants...

Drakovich caressa de sa main potelée son crâne chauve, suivant

des doigts les cicatrices de ses anciens combats. Il secouait la tête comme un taureau avant la charge et ces petits cons semblaient ne même pas se rendre compte de sa mauvaise humeur ! Il sentait le sang battre à ses oreilles, au rythme de sa colère grandissante.

Vladimir, l'aîné, était le bras armé de la famille. D'innombrables fois par le passé, en Russie comme en Amérique, Vlad avait tué pour son père, et Drakovich devait admettre que ce garçon était sa joie et sa fierté. Une de ses missions de routine consistait à débarrasser le restaurant, ainsi que toutes leurs autres affaires, des micros espions et des salauds qui les avaient posés. Durant la seule semaine précédente, Vlad en avait trouvé trois – un sous le comptoir de la bijouterie sur Brighton Beach Avenue, un sous une table de la grande salle de restaurant, et un autre sous le bar. Le F.B.I. avait réussi à infiltrer un serveur dans leur équipe. Celui-ci n'avait pas seulement été viré ; en cet instant, l'ordure n'était plus qu'un misérable tas de cendres dans une usine désaffectée de Brooklyn.

Drakovich posa les yeux sur Gregor, qui avait deux ans de moins que Vlad, mais présentait aussi bien et avait une passion pour les plaisirs qui rivalisait avec la complaisance de son frère aîné. Gregor était le cerveau qui se cachait derrière le business de la famille – après avoir démontré par le passé qu'il était également capable de tuer à l'occasion, même s'il n'avait pas de talent particulier pour ce faire. Il avait fait ses études à Moscou, décrochant des diplômes en droit des affaires et en droit pénal. À présent, il jonglait avec les chiffres de plusieurs dizaines de sociétés écrans, surveillait toutes les recettes et les différents comptes à l'étranger de la famille Drakovich. Les deux fils avaient les cheveux sombres, la même silhouette longue, et ils avaient hérité de leur mère, Anna, et de son sang ukrainien, des traits finement ciselés. La douleur poignarda un court instant le vieux Drakovich alors qu'il pensait à sa femme, morte des années plus tôt de complications dues à l'alcoolisme. Elle avait aimé Drako à la folie, mais sa tendresse avait fini par craquer sous le poids de la solitude, il le savait. Toutes ces années, il avait presque tout donné à son boulot, d'abord en assassinant pour le K.G.B., puis en montant ses propres combines juteuses, et il ne restait guère de place pour elle. Le fantôme du passé venait souvent tourmenter Yuri Drakovich.

Le boss se redressa, serra les poings et les mâchoires, mais ses fils ne lui accordèrent pas la moindre attention, occupés qu'ils étaient à se goinfrer. « Des cochons dans leur bauge ! » pensa-t-il. Il jeta un coup d'œil au géant au crâne rasé qui se trouvait à l'entrée, Boris Zharkov, et à ses lieutenants, deux anciens commandos d'élite soviétiques. Il les avait fait venir de Moscou pour la mission qu'ils avaient accomplie dans l'après-midi.

Drakovich se leva de table tandis que ses fils continuaient de

dévorant leur nourriture avec voracité.

— Mes enfants ! lança-t-il à Zharkov avec un gloussement de mépris. Regarde-les, camarade, et réjouis-toi de faire partie du rêve américain. Le rêve, c'est l'argent, et, bien sûr, le vin, les femmes, la musique. S'ils n'y prennent pas garde, camarade, ils vont s'étouffer. Regarde, ils ont besoin de toutes les protéines de cette viande et de tout le courage que ma vodka peut leur donner afin de satisfaire leurs putains, tout à l'heure.

Zharkov ricana, et Drakovich surprit du dédain dans les yeux noirs du tueur.

— Ah ! oui, la belle vie que ce pays nous a donnée !

Passant derrière le bar, il récupéra une bouteille de vodka.

— Vois-tu, j'ai appris de la pire manière que le problème majeur, avec la liberté, c'est qu'elle coûte énormément de sang.

Il vit que Vlad l'observait, tout en mastiquant, et dans son regard il entrevit une lueur d'amusement. Gregor s'arrêta de manger à son tour et se tourna sur sa chaise. Ils savaient tous les deux que ce monologue menait quelque part ; ils avaient aussi compris qu'ils n'allaient pas recevoir une simple claque dans le dos pour les féliciter de leur bon appétit.

Drakovich souleva la bouteille.

— La liberté ne nous est pas donnée comme ça, poursuivit-il. Dessus, il y a une étiquette avec marqué : « Responsabilité. » Une responsabilité qui exige une constante loyauté à la Famille et aux camarades, aussi bien que du zèle et de la discipline dans tous les aspects du business. L'Américain moyen n'a pas peur du lendemain, car son monde est en ordre et il n'a pas de rival ou d'ennemi en train de le guetter pour lui coller une balle dans le crâne. Le soir, il peut poser la tête sur son oreiller et s'endormir avec le ventre plein. Pour nous, c'est différent ! Nous, on a toujours un chien en train d'attendre le moment où il pourra nous mordre. Et, si on se ramollit trop, si on oublie l'étiquette « Responsabilité », on prend le risque de voir nos propres putains se tourner contre nous et nous égorger ! Mais regardez-vous, bon sang !

Drakovich avait hurlé ces derniers mots. Il vit ses fils tressaillir, la fourchette suspendue entre leur assiette et leur bouche, alors qu'un instant plus tôt ils avaient cru que l'orage était passé.

— Vous êtes les meilleurs et vous êtes la chair de ma chair, mais vous avez tellement baissé votre garde que la première salope venue pourrait vous ouvrir le bide comme à des cochons avant même que vous ayez compris ce qui vous arrive !

Drakovich balança la bouteille droit vers le visage de Vlad. Celui-ci la vit venir, et il eut le temps de se baisser alors que le projectile filait au-dessus de sa tête, pour aller s'écraser contre le mur. Les

premiers éclats de verre avaient à peine commencé de tomber par terre que les portes s'ouvrirent. Deux soldats firent irruption, cherchant leurs pistolets Makarov sous leur veste.

Alors que le boss tremblait de colère, Zharkov leva la main et secoua la tête pour signifier aux flingueurs qu'ils pouvaient quitter la pièce. Ils s'exécutèrent sans un mot.

Un grognement animal jaillit soudain de la gorge de Drakovich, qui saisit une autre bouteille et la balança vers la nuque de Gregor. Son plus jeune fils se jeta au sol, laissant la bouteille traverser la pièce et finir sa course contre le mur opposé.

Yuri sortit de derrière le bar. Il hocha la tête, souriant, lissant avec ses mains le devant de sa chemise.

— Au moins suis-je soulagé de constater qu'ils ont conservé leurs réflexes, dit-il à Zharkov en éclatant d'un gros rire.

Il était le seul à rire.

Un long silence avait empli la salle. Gregor finit par se redresser et se rassit, suivi de peu par son frère. Ils auraient visiblement préféré se trouver ailleurs.

Drakovich s'adressa à Zharkov.

— Va avec tes hommes à l'entrepôt. Là, tu trouveras trois « mules » qu'il faut escorter, sans les bousculer, jusqu'à l'aéroport. Ces « mules » sont cleans – autrement dit, elles ne sont pas tombées malades. Vous attendrez là-bas le colonel Smolenskov, qui arrivera avec d'autres instructions. On vous donnera à tous de nouveaux passeports et de nouvelles identités pour regagner Moscou sans problème. Le nécessaire a déjà été fait pour soudoyer les bonnes personnes aux douanes et il n'y aura pas de contrariétés imprévues. Camarades, vous avez accompli du bon boulot, et je vous en remercie. Vous toucherez le solde de ce qui vous a été promis à votre arrivée à Moscou. Restez prêts à recevoir d'autres ordres et n'allez pas disparaître dans la vie nocturne de la capitale de notre sainte Russie. J'aurai encore besoin de vos services. Rompez !

Zharkov hocha la tête, et les anciens commandos quittèrent la pièce.

Drakovich se tourna vers ses fils.

— Accusez-moi d'être paranoïaque, accusez-moi de devenir sénile avec l'âge, mais suis-je le seul dans cette pièce à s'inquiéter de certains récents développements ?

Vlad s'éclaircit la gorge.

— Père, avec tout le respect qui t'est dû, commença-t-il d'un ton nerveux, j'ai attiré ton attention sur les hommes qui transportent le combustible nucléaire, je t'ai parlé de l'exposition aux têtes de missiles démantelées entreposées dans les réserves, de la manipulation de déchets radioactifs à peine conditionné, des containers qui fuient...

— Je ne te parle pas de ça ! En effet, tu m'as fait part de tes inquiétudes. Mais qu'est-ce qu'une vie dénuée de risque ? Ceux qui nous servent de « mules » connaissaient les risques. Pour leurs services, ils ont reçu de l'argent en quantité obscène. De plus, la plupart sont des « politiques », ils sont fanatiquement dévoués à leur cause tordue, quelle qu'elle soit. Pour elle, ils sont prêts à mourir. Leur folie a servi mes propres intérêts et vous a mis tous les deux en position d'hériter d'un véritable royaume, dont les richesses dépassent vos rêves les plus fous. Nous touchons au but. En cet instant, nous avons à Aden trois acheteurs potentiels, tous très riches. Comme vous le savez, l'article que nous leur proposons ira au plus fort enchérisseur. J'ajoute que tout ce qui pouvait poser problème dans cette opération a été éliminé – comme les Palestiniens, cet après-midi. Ai-je besoin de vous rappeler que tout a débuté alors que tu étais encore un bébé, Vlad, et que toi, Gregor, tu n'étais pas encore né ? Plus de vingt ans de travail ! Au nez et à la barbe des Russes et des Américains, j'ai réussi à faire entrer les éléments d'un réacteur dans un pays qui a maintenant la possibilité de transformer de l'uranium et du plutonium en bombes...

— Oui, mais les agents du F.B.I., de la C.I.A. et d'autres encore, sont comme des meutes de poux au-dessus de notre tête, remarqua Vlad. Ici comme à Moscou.

— Ah ! oui, le F.B.I. Au fait, Vlad, je me suis laissé dire qu'ils avaient mystérieusement retiré toutes leurs équipes de surveillance de Brighton Beach.

Drakovich vit la confusion dans les yeux de son fils.

— C'est étrange, poursuivit-il, quand on sait qu'ils étaient sur le point d'arrêter les Palestiniens... Et ce n'est pas le plus curieux. J'avais ordonné à Dimitri et son équipe de suivre les Arabes, au cas où quelqu'un les filerait depuis l'aéroport. Je n'ai eu aucune nouvelle. Vous étiez censés planifier l'opération, mais pendant que vous étiez en train de vous empiffrer de caviar et de boire ma vodka, je me suis penché sur la question...

— Ils ont été arrêtés ? demanda Gregor.

— J'ai chargé une équipe de refaire le chemin. On les a trouvés près de l'East River. Ou plutôt devrais-je dire que mes hommes ont vu ce qu'il en restait alors qu'on les ramassait pour les fourrer dans des sacs mortuaires. D'après un flic qui travaille pour nous, on leur a tiré dessus. Mais vu l'état des cadavres et les trous dans le verre renforcé de leur véhicule, les balles qui ont servi au massacre ne provenaient pas d'une arme fédérale standard. Mon ripou a exclu les services officiels.

— Qui, alors ? demanda Vlad.

Drakovich vit le premier signe de vie s'allumer dans les yeux de

son fils depuis qu'ils avaient commencé de festoyer. Vlad voulait venger le meurtre de son ami Dimitri Kelstin. Finalement, il avait enfin fait réagir ses fils.

— J'ai bien l'intention de le découvrir. Visiblement, vous n'aviez pas envisagé la possibilité que vous pourriez à votre tour devenir des cibles... Dans quelques instants, après que nous aurons discuté de la façon dont nous allons procéder, j'appellerai Smolenskov et je l'informerai de votre participation personnelle dans la suite de nos plans.

Les deux jeunes gens restèrent rivés à leur chaise tandis que leur père regagnait la table. Souriant, Yuri Drakovich fit un geste vers leurs assiettes.

— Allez-y, finissez. Et priez pour que ce ne soit pas votre dernier repas.

Il avait fait son numéro et restait le maître du jeu, même face à ses rejetons...

Dire que Brighton Beach était une espèce de Brooklyn avec une promenade en planches et des mouettes en plus était assez exact. Et dire que la communauté de plus de cent mille émigrés russes constituait une seconde patrie pour la *mafia* était encore plus vrai.

L'Exécuteur se tenait sur la promenade, seul, debout près d'un banc. Les mouettes battaient des ailes autour de sa haute silhouette, un parfum du sel emplissait ses narines et les vagues de l'océan venaient clapoter doucement sur le rivage.

La nuit était tombée, et Mack Bolan était équipé pour la guerre. En attendant l'arrivée de celui qui serait son unique soutien, il avait passé les dernières heures à étudier les informations concernant la famille Drakovich et à préparer un plan d'attaque.

Sentant le poids du pistolet-mitrailleur suspendu à son épaule, sous son long trench-coat noir, il regardait l'ombre qu'il avait aperçue se rapprocher. Bientôt, l'homme vêtu d'un pantalon sombre et d'un blouson d'aviateur s'arrêta à côté de lui. Il adressa un sourire chaleureux à celui qui était un ami et le meilleur pilote qu'il eût jamais rencontré.

— L'ami Hal m'a briefé, enclencha Jack Grimaldi sans préambule. C'est un ennemi des plus familiers, mais j'ai l'impression que nos bonshommes vont devenir encore plus sauvages une fois qu'on aura allumé la mèche.

— Je n'ai jamais sous-estimé l'ennemi.

— Loin de moi cette pensée. Je suis prêt à te suivre où bon te semblera. J'imagine que tu as un plan de jeu pour nos amis de la mafia russe, non ?

Bolan hocha la tête.

— Il semblerait que Drakovich aime jouer avec les allumettes. J'ai appris que de nombreuses affaires qui appartenaient à des Russes de condition modeste, venus chercher ici le rêve américain en toute honnêteté, avaient été incendiées. Quand les compagnies d'assurance ont enquêté et refusé de payer à cause de preuves trop évidentes d'incendie criminel, devine qui s'est pointé pour dépanner ces malheureux ?

— Je vois..., fit Grimaldi. Au fait, voilà une des bricoles que tu as demandées.

Bolan prit la montre chronomètre, revue par leur ami commun et bricolo de génie, Herman « Gadgets » Schwarz, et qui faisait aussi office de compteur Geiger. Il l'attacha à son poignet.

— Nous avons moins de vingt-quatre heures pour réduire Drakovich en cendres, mais surtout pour récolter quelques informations en chemin qui nous permettront de frapper plus haut, expliqua-t-il. Ça ne va pas être une promenade de santé...

CHAPITRE IV

D'expérience, Mack Bolan savait que, planquée derrière les juristes et comptables, banquiers et hommes d'affaires plus ou moins réglés qui opéraient au grand jour, la *mafia* était constituée en grande partie d'anciens agents du K.G.B. et d'ex-commandos spéciaux de la police de Moscou, les Spetsnaz. La plupart de ces anciens militaires et agents de renseignements s'étaient retrouvés au chômage dans les années 1990, désenchantés et pleins d'amertume face au nouveau visage de la Russie, se demandant ce que l'avenir leur réservait, hormis de la vodka et des roubles sans valeur. La voie qu'ils avaient le plus souvent suivie – vendant leur âme à des gangsters de haut vol souvent débarqués de Sicile ou de Calabre – en avait fait des soldats aussi redoutables qu'impitoyables, les plus durs d'entre les durs. Et, pour cela, ils ne devraient s'attendre à aucune compassion de la part du Guerrier.

À en croire les informations de Brognola, la Famille Drakovich n'était pas différente des autres. Yuri Drakovich ne louait les services d'un homme qu'à condition qu'il ait déjà une longue expérience de soldat et de tueur.

Ce détail en tête, Bolan trouva une rue sombre pour garer son véhicule encombrant, à deux blocks de la maison de sa première cible.

C'était un quartier résidentiel paisible, avec des demeures à charpentes de bois, au milieu de petits jardins soignés et séparés par d'étroites allées qui semblaient aller dans toutes les directions. On était à la périphérie tranquille de la ville, loin de la vie nocturne frénétique de Brighton Beach Avenue.

L'Exécuteur descendit du TACOM, son char de guerre maquillé en mobil-home, pressant le bouton qui activait le système électronique de fermeture. Il avait déjà effectué un passage discret devant son objectif. La voie semblait libre, sans être pour autant dégagée.

Le F.B.I., qui surveillait Vasily Smolenskov, avait sur l'ancien agent du K.G.B. reconverti en bijoutier un dossier qui remontait jusqu'à l'époque de la guerre des Soviétiques en Afghanistan ; il rendait également compte des allées et venues du pourri dans Brighton Beach. Il était entre autres soupçonné de diriger un important trafic de pierres précieuses volées. Si Smolenskov avait un plein sac de gemmes en main lorsque Bolan lui tomberait dessus, ce serait idéal. Cela donnerait à son action les apparences d'un vol audacieux qui servirait sa cause. Il jouait ainsi la carte de la guerre

psychologique qui introduirait la peur et la confusion dans les rangs de la mafia russe, les amenant à regarder sans arrêt par-dessus leur épaule, à pointer des doigts accusateurs les uns vers les autres, et à chercher des ennemis là où il n'y en avait pas, tandis que le Guerrier serrerait le nœud coulant. Après tout, Yuri Drakovich était parvenu au sommet en matraquant, tuant et brutalisant tous ceux qui se trouvaient sur sa route. Le boss devait avoir beaucoup d'ennemis.

Pour faciliter le travail de l'Exécuteur, Smolenskov était un homme très routinier. Il fermait sa boutique tous les soirs à la même heure, rentrait directement chez lui, puis appelait une call-girl. Dès qu'il avait fini de batifoler, il sonnait un taxi et renvoyait la fille sans fioritures. Selon le F.B.I., la maison était gardée par trois hommes armés. Bolan s'était préparé à ce nombre. Si Smolenskov restait fidèle à ses habitudes, l'Exécuteur pourrait entrer et sortir sans trop faire de grabuge et il aurait accompli le prologue d'une tragédie très simple, qui devait obliger la Famille Drakovich à sortir de sa réserve et à se jeter dans la gueule du loup.

À son premier passage, le Guerrier avait aperçu un garde en train de poireauter à l'intérieur d'une Ford Taurus, fumant cigarette sur cigarette et donnant l'impression de s'ennuyer ferme. Et, comme si le destin avait décidé d'évacuer les innocents de sa ligne de tir, Bolan, au moment de tourner le coin de la rue, avait vu une blonde pulpeuse aux longues jambes sauter dans un taxi.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Grimaldi devait se préparer à jouer son rôle, en ce moment même, sur Brighton Beach Avenue. Le timing, ici, serait un élément essentiel.

Le Guerrier boucla le tour du pâté de maisons d'un pas de promeneur. La sentinelle n'avait pas bougé. Un rapide examen des alentours, puis un balayage de la façade de la maison : une lumière brillait dans une chambre, à l'étage. La grille d'entrée était entrouverte. Tout se présentait bien, mais Bolan savait qu'il devrait agir vite.

Il passa la main sous son manteau tandis qu'il se rapprochait silencieusement. Il fit glisser de son holster le Beretta 93-R équipé d'un réducteur de son. Le garde tirait toujours sur sa cigarette, l'esprit ailleurs, la tête penchée à la portière.

L'Exécuteur était à moins de cinq mètres quand le pourri leva les yeux, repérant du même coup le long canon du Beretta.

Ainsi que le prévoyait son plan, Bolan fit dans la simplicité. Une balle au milieu du front.

Vasily Smolenskov avait le ventre plein, ce qu'il fallait de vodka dans les veines, et Helena de Norvège – une des call-girls qu'il faisait

venir par l'intermédiaire de l'agence de madame Zen, de Brooklyn – lui avait donné du plaisir.

Seul dans sa chambre, le petit homme trapu s'accorda un moment d'autosatisfaction. Il avait envie de croire qu'il avait même entrevu un pétillement de satisfaction dans les yeux de la fille. Bien sûr, le scintillement pouvait aussi venir des cinq cents dollars et du petit caillou qu'il lui avait donnés avant de la renvoyer... Évidemment que c'était ça, il le savait très bien ! Les diamants étaient les meilleurs amis des femmes – qu'elles soient call-girls ou non. À son âge, le corps ne suivait pas toujours les aspirations des sens, mais, ce soir, toutefois, il s'était senti l'énergie et l'appétit d'un Mongol s'abattant sur un village avec sa horde pour violer et piller. Ça l'avait rendu généreux.

En temps normal, il se serait porté un toast à lui-même. Mais la soirée était mal choisie pour se laisser aller à l'euphorie. La grande opération avait totalement dérapé et glissait dans une zone proche du désastre. Déjà, l'emploi du temps pour la livraison, la production de la marchandise et la vente aux enchères à venir avait été retardé. L'après-midi même, il aurait juré avoir senti du désespoir chez Yuri Drakovich.

Alors qu'il fermait le coffre encastré dans le sol, puis remettait le petit tapis en place, au pied de son lit, il eut la certitude peu réjouissante que le F.B.I. avait tout découvert et les filait au train. Avec les « mules » qui mouraient à bord de vols internationaux ou tombaient raides dans des terminaux d'aéroports, le *Justice Department*, les Douanes, la C.I.A. et Interpol étaient soudain en pleine alerte sur une opération qui, pourtant, durait depuis déjà deux ans. Il avait pensé la machine infallible, dès lors que toute personne susceptible de mettre l'opération en danger était soit grassement payée soit éliminée. Mais l'inattendu était survenu. Et, pour survivre à l'imprévu, il fallait s'adapter.

Smolenskov, Drakovich et ses fils s'adaptaient. Ils étaient même en train de rapatrier tous les aspects de l'opération sur Moscou – dont elle était d'ailleurs originaire – où ils bénéficieraient d'une meilleure protection. Mais il fallait faire vite si l'on ne voulait pas se retrouver avec tous les flics de la planète au cul.

Les dernières « mules » attendaient les ordres pour livrer la marchandise depuis Moscou vers une destination dont Smolenskov serait seulement informé quand il toucherait le sol de la mère patrie. Et ensuite...

Il jeta un regard amoureux vers la bourse de soie : les diamants étaient sans défaut et certains pesaient jusqu'à quarante carats. À vue de nez, il devait y en avoir pour dix millions de dollars. Malheureusement, un des passeurs pakistanais était au courant des activités de recel de Smolenskov et, pour accepter le boulot, il avait

exigé d'être payé moitié en liquide, moitié en pierres. Talik Mushad avait visiblement une femme à Karachi qu'il voulait impressionner. Pour Smolenskov, se séparer ne serait-ce que d'une infime partie de son trésor était un déchirement, mais les ordres de Drakovich avaient été clairs.

Doucement, il posa le sac dans sa mallette, à côté de son 9 mm Glock. Alors qu'il rabattait le couvercle et faisait claquer les fermetures, il entendit un bruit insolite, en bas, dans le hall. Comme une bagarre.

Alarmé, il se précipita vers la fenêtre, persuadé qu'il était victime d'un raid de la police. Il parcourut la rue du regard, mais tout paraissait normal – pas de silhouettes vêtues de noir, casquées et armées en train d'investir les lieux. Toutefois, quelque chose clochait : il n'y avait aucun signe de vie de Pavel, son chauffeur, ni de ses gardes du corps.

Smolenskov s'était replié vers le lit et allait verrouiller sa mallette quand il vit, dans le grand miroir mural, une silhouette impressionnante faire irruption dans la chambre, un pistolet à réducteur de son en main.

Le Russe hésita. Il y avait, dans le regard de glace, dans la façon dont l'homme tenait son arme, quelque chose qui renseigna l'ancien flic sur deux points : d'abord, ce n'était pas un policier ; ensuite, et c'était pire, l'intrus avait la mort dans les yeux.

Mais Smolenskov en avait vu d'autres et ne se laisserait pas envoyer à la tombe sans rien faire. Il posa la main sur la mallette.

— Ne fais pas ça, murmura l'inconnu d'un ton très calme.

Smolenskov jura, mais ne put que rêver récupérer son Glock. Son visiteur pressa la détente de son arme, perçant un trou dans le cuir de luxe de l'attaché-case. Pourtant, le pourri ne tressaillit pas, et continua le mouvement d'ouvrir lentement la mallette, mais s'avisa que ses réflexes n'étaient pas de taille à rivaliser avec l'incroyable rapidité de mouvement de son adversaire. S'il vit venir l'attaque, il ne parvint pas à réagir dans les temps. Le salaud écrasa son poing sur sa mâchoire, des étoiles explosèrent devant ses yeux et son corps devint aussi mou qu'un sac de sable. L'instant d'après, il se trouvait sur le dos et un visage menaçant se penchait sur lui. Smolenskov se raccrocha tant bien que mal à sa conscience, songeant que l'inconnu aurait pu tout aussi bien l'abattre. Pour une raison qui lui échappait, il avait été épargné.

— Laisse-moi te décharger de ton fardeau.

Un mélange d'horreur et de rage déchira Smolenskov, quand il vit son sac de diamants passer de la petite valise dans la poche de manteau de son visiteur. Quelque chose, pourtant, l'avertit qu'il ne s'agissait pas simplement d'un vol. La seconde d'après, il en avait

confirmation.

— Dis à Yuri que je suis au courant, pour les « mules » atomiques. Dis-lui aussi que je me rapproche de lui.

À l'accent, cela ne faisait aucun doute, il avait affaire à un Américain... Mais qui était-ce ? L'homme en noir récupéra le Glock et rebroussa chemin vers la porte. Smolenskov songea qu'il n'oublierait pas ce visage. L'autre ordure l'avait humilié, mais il avait commis l'erreur de le laisser en vie. Dans peu de temps, il le regretterait.

— Ça va devenir de plus en plus difficile pour vous tous, lança l'inconnu avant de disparaître dans le couloir.

Il fallut de longues minutes à Smolenskov pour recouvrer un minimum de lucidité. Il réussit tout de même à se redresser, malgré la nausée qui montait dans sa gorge.

Il se sentait complètement dépassé. Le *modus operandi* de son adversaire n'avait rien à voir avec une quelconque Agence américaine. Lentement, une terrible pensée se forma dans son esprit. Quelqu'un en avait après eux, mais cet ennemi ne cherchait pas à les arrêter. En réalité, Drakovich et ses associés venaient, à travers lui, d'être condamnés à mort !

* *

*

De son commencement jusqu'à sa fin, le boulot lui avait demandé environ quatre minutes, guère plus. Mais Jack Grimaldi travaillait contre la montre : avec Mack, chaque seconde comptait. Il devait à présent contacter le Guerrier, ainsi qu'ils étaient convenus de le faire.

Évoluant dans les zones les plus sombres de l'allée, il s'approcha de la clôture et laissa tomber le sac de toile vide à côté de lui. Au loin, il entendait des rires et de la musique en provenance de Brighton Beach Avenue.

Son escapade s'était déroulée comme sur des roulettes, nécessitant seulement discrétion et rapidité, le tout à l'abri du regard d'éventuels curieux. Et le feu d'artifice dont il venait de mettre en place le dispositif ne commencerait pas avant que la foule des fêtards se soit évanouie. Déjà les noctambules se faisaient plus rares.

Venant interrompre ses réflexions, une impression désagréable, comme une démangeaison entre les omoplates, lui apprit que la partie de plaisir était terminée. L'ennemi l'avait repéré et le filait. Il savait que Bolan devait en avoir fini avec le premier round, à l'heure qu'il était. Mais, chez les mafieux, l'alerte était donnée.

Bientôt, la pieuvre allait jeter toutes ses forces dans la rue, des assassins qui tireraient d'abord et poseraient ensuite d'éventuelles

questions.

Grimaldi sortit son Beretta 93-R de son holster d'épaule, vissa le réducteur de son, avant de laisser tomber l'arme dans la poche profonde de son long manteau après avoir positionné le sélecteur de tir en mode rafale. À son épaule, en bandoulière, il portait un mini-Uzi lui aussi équipé d'un réducteur de son et prêt à arroser les canailles qui le pistaient.

Le pilote inspecta en détail l'allée, derrière lui. Elle était déserte. Il avait utilisé des pinces coupantes pour franchir le grillage que les Drakovich avaient posé pour décourager les curieux. Si on ajoutait à ça la peur que faisaient régner le *capo* et ses associés sur le secteur, il était improbable que quelqu'un, n'importe qui, ose s'aventurer dans l'allée.

Mais Grimaldi n'était pas n'importe qui. Et il le prouverait le temps venu en poussant du pouce le bouton du détonateur commandant les cinq charges qu'il venait de poser.

Il activerait son dispositif dès qu'il aurait fait en voiture un rapide tour des environs pour s'assurer qu'il n'y avait plus aucun civil dans le coin. Il avait posé assez de C-4 sur les portes et tout au long de la base des bâtiments pour creuser d'énormes cratères, détruire l'intérieur et laisser les propriétaires avec un gros mal de tête et des questions sans réponses.

Tandis qu'il passait à travers le trou dans la clôture, le pilote inspecta la rue, avant de remettre en place le morceau de grillage qu'il avait découpé. Il était peu probable qu'un soldat de Drakovich aille l'inspecter de si près, mais Grimaldi aimait le travail bien fait. L'ami Bolan serait content de lui. L'Exécuteur ne souhaitait pas mêler ses amis à son combat. Il acceptait de les utiliser pour des missions de surveillance ou d'approche, mais refusait de les jeter dans la bagarre, et Jack était ravi d'avoir, pour une fois, réussi à le convaincre de le laisser s'amuser un peu.

Sa voiture de location était stationnée dans une rue proche et il allait se diriger vers elle, quand il repéra une haute silhouette qui s'avançait vers lui, la main dans son blouson de cuir noir...

Et Grimaldi comprit qu'il s'était fait avoir. Il avait cru que le danger viendrait dans son dos, mais il n'avait pas prévu qu'il se présenterait aussi de face. La main crispée sur le Beretta, il entendit le gravier crisser derrière lui et eut l'impression que le ciel lui tombait sur la tête. Sous la violence du choc, il vacilla, bascula, atterrissant brutalement sur le dos. Une lumière blanche l'aveugla un instant. Comment avait-il pu se faire avoir comme un gamin ? Le désespoir, la peur et la colère l'empêchèrent de perdre tout à fait connaissance. Sa dernière chance reposait sur l'idée que ses ennemis auraient pu le rafaler et qu'ils ne l'avaient pas fait. Peut-être voudraient-ils d'abord

l'interroger. Derrière le tintement qui emplissait sa tête, il entendit une voix aboyer avec un fort accent russe contre son oreille :

— Qui t'envoie ? Parle !

Un violent coup de pied dans les côtes, et il sentit la nausée monter dans sa gorge. Il leva les yeux vers le visage sombre et renfrogné, vit dans le poing du tueur un pistolet-mitrailleur dirigé droit vers lui.

Et c'est alors que le pourri, le croyant K.O., commit une toute petite erreur. Il détourna les yeux pour dire quelque chose à son partenaire. Le canon de son arme se déplaça assez longtemps pour permettre au pilote de balancer une triple rafale avec son Beretta.

Ce fut rapide, sanglant, mais suicidaire, Grimaldi le savait.

Les balles brûlèrent la poche de son manteau alors que sa rafale déchirait le torse du flingueur. Mais une question cruciale restait en suspens : combien avait-il encore d'adversaires sur le dos ?

Profitant de la pénombre, il roula souplement sur le côté alors que le pistolet-mitrailleur du pourri lâchait une courte rafale. Le salaud bascula, et ses ultimes balles vinrent s'écraser sur la chaussée, là où la tête de Grimaldi se trouvait un battement de cœur plus tôt. Se redressant, le pilote fut accueilli par le fracas du tonnerre. Une rafale vint déchiqueter le mur au-dessus de sa tête, mais, déjà, le Beretta avait surgi de sa poche et cherchait sa cible. Le pistolet cracha trois ogives brûlantes droit devant qui atteignirent le deuxième flingueur à la gorge et lui arrachèrent à moitié de la tête.

Grimaldi prit une grande inspiration pour s'éclaircir les idées, puis regarda autour de lui. La rue semblait déserte et le silence assourdissant. Il s'était débarrassé de deux gêneurs, mais il était plus que probable que d'autres se trouvaient dans le coin.

Il épousseta son manteau, remit le Beretta dans sa poche et reprit sa route d'un pas qu'il aurait souhaité plus assuré.

Le trajet jusqu'à sa voiture lui parut durer une éternité, ses oreilles bourdonnaient et chaque mouvement mettait ses membres au supplice. Lorsqu'il rejoignit enfin son véhicule, il n'avait croisé aucun suspect et n'en revenait pas de sa chance.

Encore sonné, il s'assit sur le siège du conducteur, les pieds dans le caniveau, chercha sa respiration, hoqueta et, lorsqu'il eut vomi un mélange de bile et de sang, il se sentit mieux.

Réfléchissant aux derniers événements, il se dit que la *mafiya* avait dû être drôlement secouée par Bolan, pour réagir aussi vite. Dès lors, chaque camp savait que le chasseur pouvait devenir le chassé, mais cela faisait partie du plan : effectuer des raids éclairs, obliger les rats à sortir de leur trou, puis les écraser. C'était simple, mais loin d'être évident.

CHAPITRE V

Bolan commençait à se poser des questions sur le silence de Grimaldi quand son beeper se mit à vibrer contre sa hanche. Ils étaient convenus de se contacter de cette manière, juste au cas où l'un d'eux serait trop occupé avec l'ennemi pour utiliser son satellitaire.

Une quinzaine de minutes s'était écoulée depuis que le Guerrier avait rendu sa petite visite à Smolenskov. D'abord tenté de beeper Grimaldi, il s'était ensuite résolu à attendre – pas de nouvelles, bonnes nouvelles, se disait-il. Il avait roulé un moment dans le quartier, à l'affût d'une éventuelle filature, avant de revenir sur ses pas pour voir quel genre de réaction avait suscité son passage. Il était raisonnable de penser que Smolenskov, aussitôt après le départ de l'Exécuteur, s'était précipité sur son téléphone et avait alerté son patron des ennuis inattendus qu'il venait de connaître. Bolan espérait que Drakovich rassemblerait une partie de ses troupes et qu'ils arriveraient en masse au domicile de Smolenskov... en plein dans sa ligne de mire. Mais une bataille générale dans ce coin paisible de Brighton Beach n'était pas une excellente idée. Avec sa mallette, son flingue et son sac plein de diamants, Smolenskov avait été surpris alors qu'il préparait une grosse affaire. Si c'était le cas, Bolan était prêt à changer son plan et voir où la piste Smolenskov le mènerait.

Le Guerrier s'empara de son portable. Il décela immédiatement qu'il y avait quelque chose d'étrange dans le ton de son ami.

— Chasseur Deux à Chasseur Un, parlez Chasseur Un.

À trois blocks au sud de sa cible, Bolan roulait au ralenti, quand il perçut une soudaine agitation plus haut dans la rue. Trois luxueux véhicules venaient de freiner devant la maison de Smolenskov. Les portières s'ouvrirent à la volée, laissant s'échapper une douzaine de pourris. Ils étaient bien armés, et Bolan perçut le mélange d'énergie et de colère qui animait cette petite armée. La cavalerie était arrivée. À voir les tueurs exhiber leurs AK-47 sans crainte d'être vus, l'Exécuteur se dit que le voisinage devait savoir qui était Smolenskov et ce qu'il faisait. Ou bien les gens s'en moquaient ou bien la présence de la mafia russe dans leur quartier leur imposait un silence prudent.

— Ici Chasseur Un. Où en es-tu, Chasseur Deux ? demanda Bolan.

En écoutant sa communication, il observait ce qui se passait dans la rue. Il vit Smolenskov débouler sur le trottoir pour venir à la rencontre des renforts.

L'ancien colonel du K.G.B. était très agité. Il n'arrêtait pas de

gesticuler, désignant la Taurus, sa maison. Un géant au crâne chauve, que Bolan identifia comme l'assassin favori des Drakovich, Boris Zharkov, jeta un coup d'œil dans la Taurus tandis que trois soldats pénétraient dans la maison, sans doute pour apprécier les dégâts. Puis, grâce aux photos qu'on lui avait fait parvenir par fax, Bolan reconnut aussi la tronche de beau mec du plus jeune des fils Drakovich. Gregor venait de sortir d'une Lexus. Il parut crier quelque chose à Smolenskov, puis lança un sac de marin à l'ancien flic, qui le serra contre lui.

— J'ai livré les paquets, annonça Grimaldi, mais j'ai été repéré. Contact avec l'ennemi. Succès sans trop de casse. J'ai quitté la zone et me dirige vers le point de frappe B. Deux mauvais garçons ont quitté ce monde pour aller voir si la vodka est meilleure en enfer et le feu d'artifice étaient spectaculaire.

Donc, ils étaient repérés, songea Bolan. C'était une tuile, évidemment, mais le Guerrier avait prévu une réponse rapide de l'ennemi. Les soldats du clan adverse étaient visiblement de sortie. Alerté de ce qui venait de se passer, Drakovich voulait frapper en retour et découvrir le ou les responsables de ce nouveau merdier. Smolenskov avait dû lui faire un rapport complet – avec notamment une description de son agresseur.

La petite armée, constata-t-il, était en train de rejoindre les véhicules. Un pourri, seul, prit le volant de la Taurus alors que le fils Drakovich aboyait ses ordres à la cantonade. Sans ménagement, Zharkov prit Smolenskov par le bras pour le faire entrer dans une des luxueuses limousines, le poussant sur le siège avant. Les moteurs grondèrent, et chaque élément du petit convoi fit demi-tour, l'un après l'autre, pour prendre la direction opposée au point d'observation de Bolan.

— Il y a un changement dans le jeu, annonça le Guerrier à Grimaldi. Sors ta carte et trouve le point de frappe C.

L'instinct lui soufflait qu'il y avait du nouveau. Lui-même consultait son plan. Il avait le pressentiment que la petite armée avait pour destination un entrepôt tout proche et qui était la propriété des Drakovich. La surveillance du F.B.I. avait apporté la certitude que ce hangar était un site de stockage et de transbordement pour des narcotiques en provenance de Colombie. Comme couverture, l'endroit se donnait les allures d'une société de transport, spécialisée dans le déplacement des machines industrielles à travers le pays. Mais Bolan voulait croire qu'il trouverait autre chose que de la drogue dans ce hangar.

— Avant de passer au deuxième round, Chasseur Deux, je te précise juste que j'aimerais, cette fois, en prendre un vivant. Rendez-vous là-bas.

Vasily Smolenskov se faisait l'impression d'être traité comme un lépreux, mais, au point où il en était, ça n'avait plus guère d'importance. Il n'arrêtait pas de penser à sa situation, regrettant de ne pas avoir un bouc émissaire sur qui passer sa rage grandissante.

Une dizaine de minutes plus tôt, Gregor avait soudain entraîné Zharkov et deux autres soldats dans le bureau de l'entrepôt. Le fils de Yuri lui avait jeté un regard vraiment mauvais avant de baisser les stores. La colère... ou, plutôt, le soupçon qui se lisait dans le regard du jeune pourri ne lui avait pas échappé. Il avait cette expression depuis qu'il était venu le chercher chez lui. Ce petit juriste de merde devait se poser des questions sur les malheurs soudains du vieil ami et associé de son père – comme si toute cette affaire était planifiée, un coup monté qu'il aurait imaginé pour arnaquer la Famille ! Évidemment, Smolenskov ne pouvait savoir avec exactitude ce que l'avocat avait dans le crâne, mais il était sûr qu'il ne s'agissait pas de pensées chaleureuses. Bon sang ! le gamin ne lui avait pas dit deux mots durant le court trajet jusqu'ici ! Ces regards, ces airs mauvais, ce silence... tout cela ne faisait qu'user un peu plus les nerfs de Smolenskov. Si Yuri ou ses fils le soupçonnaient de trahison, alors Smolenskov savait qu'il était comme mort.

L'ancien brillant colonel du K.G.B. alluma une cigarette. Des yeux, il fit le tour du grand hangar, comme s'il s'attendait à voir de nouveaux ennemis apparaître de tous les côtés et s'abattre sur lui. Et, près des containers d'acier, son regard tomba sur un trio aux visages renfrognés.

Les trois « mules » pakistanaises avaient déjà fait entendre leur mécontentement sur la tournure que prenaient les affaires. Gregor les avait informés de ce qui venait d'arriver à Smolenskov. La seconde moitié du paiement, qui devait leur être versée en diamants dès qu'ils seraient revenus à Moscou, était plus que compromise. Ils devraient se contenter de cash.

— Ça ne va pas, camarade ! hurla soudain Talik Mushad, dont la voix roula à travers l'immense salle et fit sursauter Smolenskov. Tu commences à me faire l'impression d'être l'homme des promesses non tenues. Nous avons pris de grands risques, pour vous tous. J'ai même entendu dire que nous nous exposons aux radiations...

Mentalement, le Russe lui fit un doigt d'honneur. Au même moment, il repéra une bouteille de vodka à demi pleine sur une table couverte d'outils. Il était nerveux, fatigué, contrarié et en colère. Sous le regard attentif des gardes, Smolenskov décida qu'un verre s'imposait. Il se moquait complètement des Pakistanais, ou de qui que ce soit. On les avait fait venir gracieusement dans le pays, on leur avait fourré de l'argent dans les poches et rempli leurs comptes en banque ; ils étaient logés et nourris à Brighton Beach, avec des petites

visites nocturnes chez les putes, une bonne semaine de vacances de rêve, en quelque sorte. Ils n'allaient quand même pas se plaindre si la dernière partie du voyage se passait dans cet entrepôt, sous la garde de soldats de la Famille armés de pistolets-mitrailleurs !

Smolenskov avait un très mauvais feeling, lequel se transforma soudain en un violent accès de peur et de paranoïa. Son mystérieux agresseur était quelque part dehors, avec peut-être toute une armée derrière lui ! Il avait vu le visage de la mort, face à face, et, pour une raison qui lui échappait, il avait eu la vie sauve. Il soupçonnait l'Américain de l'utiliser comme un pion sur son échiquier personnel. Il se moquait de savoir qu'il y avait dehors six portes-flingues armés de AK-47, en train d'épier la nuit. Peu lui importait le fait que son véhicule et une autre voiture soient stationnés devant les portes fermées, à l'intérieur de l'entrepôt, prêtes pour un départ précipité si l'inattendu survenait. Sa nervosité ne faisait que grandir.

— Est-ce que vous m'écoutez, Smolenskov ? La nuit promet d'être aussi longue que peu plaisante, camarade...

Le colonel but une bonne rasade de vodka, résistant à l'envie de se diriger droit vers le Pakistanais pour lui coller une balle dans la tête. Au lieu de quoi, il lui dit simplement :

— C'est déjà une nuit longue et peu plaisante.

— Les choses pourraient empirer...

— Si c'est censé être une menace, je fermerais ma gueule, à ta place.

— Tu n'es pas à ma place, camarade. Nous n'avons pas les mêmes priorités. Au premier rang des miennes, il y a l'argent – et les diamants.

— Vos putes pourront bien attendre encore un peu pour leurs bagues de mariage, non ?

Les yeux du Pakistanais lancèrent un éclair haineux.

— Si tu essayes de faire de l'humour, je ne trouve pas ça drôle.

— J'ai l'air de rire ?

L'atmosphère devenait de plus en plus irrespirable. Smolenskov fixa le Pakistanais jusqu'à ce que Mushad détourne les yeux.

L'ancien colonel s'aperçut alors que Gregor était sorti du bureau et marchait vers lui, son regard furieux faisant l'aller et le retour entre lui et le Pakistanais. Il décida que le gamin ne serait pas capable de faire face, quand il aurait à affronter l'Américain.

Le jeune avocat redressa ostensiblement les épaules avant de prendre la parole.

— On ne va pas perdre de temps à se demander qui a fait quoi, et qui n'a pas fait ce qu'il devait. Nous avons des affaires urgentes à régler. Je compte que vous vous comporterez comme des professionnels et honorerez vos engagements. J'espère que c'est clair.

Si ça ne l'est pas pour quelqu'un, cette nuit risque d'être la dernière.

Un des soldats commença à distribuer les faux passeports aux Pakistanais. En tant qu'homme d'affaires, Smolenskov savait que ses propres papiers étaient parfaitement en ordre.

Soudain, la moitié du mur du fond explosa comme une boule de feu, dans un bruit épouvantable. Smolenskov se jeta au sol alors que des décombres volaient de tous les côtés. Lentement, il leva la tête et aperçut du coin de l'œil, à l'opposé du mur éventré, une silhouette qu'il reconnut immédiatement. L'Américain se tenait à l'emplacement de ce qui avait été une porte. Et, cette fois, son arme était autrement plus impressionnante qu'un simple pistolet.

Après leur prise de contact, Bolan et Grimaldi s'étaient retrouvés non loin de l'entrepôt, un bâtiment en briques sur deux niveaux. Ils avaient laissé leurs véhicules dans une rue proche et idéale pour un retrait rapide. En arrivant aux abords immédiats de la cible, Bolan avait souri en découvrant des flingueurs armés de AK-47 en train de patrouiller. Il avait vu juste. La bande s'était bien repliée dans le coin.

Au terme d'un rapide repérage des lieux, le Guerrier avait établi son plan de bataille pour un blitz éclair.

Deux véhicules avaient été laissés devant les grandes portes coulissantes, sur la droite du bâtiment, avec six hommes, regroupés là, peinards, n'attendant visiblement pas de visite inopportune. L'Exécuteur se doutait qu'il devait y en avoir d'autres à l'intérieur, mais il avait la puissance de feu nécessaire. Débarrassé de son imper pour bénéficier d'une plus grande mobilité, il avait passé un harnais sur sa combinaison noire de combat, auquel il avait accroché des grenades, incendiaires et à fragmentation.

Son combiné M-16/M-203 à l'épaule, il s'était mis en mouvement sans attendre, pendant que Grimaldi, de son côté, rejoignait le toit d'une petite usine désaffectée qui se trouvait pratiquement en face de l'objectif. Bolan avait contourné celui-ci en quelques secondes, et avait découpé le grillage de la clôture rouillée qui cernait le bâtiment pour aller se mettre en position après avoir placé une forte charge de C-4 sur la porte qui se trouvait à l'arrière.

Bolan savait que Grimaldi était en position, à présent, au-dessus de l'ennemi, l'index sur la détente de son propre combiné M-16/M-203. Si tout se passait comme ils l'avaient prévu, les pourris fuiraient droit dans la ligne de tir de son vieux complice. Lequel, dès qu'il entendrait les premiers échos de la bataille, devait tirer comme à la foire les flingueurs postés à l'extérieur.

L'Exécuteur plaça enfin une charge de plastic de la taille d'une grosse pièce de monnaie sur la poignée d'une petite porte en acier, à

environ trente mètres de l'endroit où la grosse explosion allait se produire, puis il s'éloigna pour s'abriter derrière une benne à ordures. Contacteurs en main, il pressa les boutons commandant les deux charges. À peine la plus petite des deux lui eut-elle ouvert le passage, soufflant la porte vers l'intérieur, que Bolan s'élançait dans l'ouverture noyée de fumée.

Il comptait sur le fait que l'ennemi aurait les yeux fixés dans l'autre direction, là où avait eu lieu la plus importante des explosions.

Alors qu'il s'efforçait de voir quelque chose à travers la fumée, il eut vite fait de constater que tout se passait comme prévu. L'espace d'un instant, il eut donc l'avantage de la surprise.

Droit devant, l'Exécuteur se livra à sa sinistre besogne. Le M-16, en position automatique, cracha un feu dévastateur vers ses ennemis.

Mais les pourris se réfugièrent en désordre derrière une rangée de caisses de bois et de containers métalliques. Cela, le Guerrier ne pouvait pas le prévoir. Il était entré sans connaître le nombre exact d'ennemis ni la disposition des lieux.

Des jurons jaillirent de derrière les caisses. À travers la fumée et les débris qui pleuvaient de partout, Bolan repéra deux silhouettes armées de fusils d'assaut. Alors que le duo se tournait vers lui, il les balaya d'une courte rafale de M-16, les couchants au sol pour le compte.

Des moteurs se mirent à rugir. De là où il se trouvait, le Guerrier ne pouvait pas apercevoir les véhicules, planqués au-delà des caisses et des containers.

Il fonçait vers l'avant quand, brusquement, un géant au crâne rasé se matérialisa au coin d'une grande caisse métallique, repéra Bolan et pressa la détente de son AK-47. Zharkov était un sacré pro, on ne pouvait pas lui retirer ça !

Mais l'Exécuteur avait déjà roulé-boulé derrière un container. Alors que des projectiles 7.62 mm couinaient sur le béton et le métal autour de lui, le Guerrier comprit qu'il devait se mettre en mouvement et contourner ses ennemis, ou se faire coincer et s'exposer au pire. Il s'était aventuré au milieu de gens dont il pensait qu'ils paniqueraient et fuiraient au premier coup de feu, et il était obligé de constater qu'il avait sous-estimé l'adversaire.

Il devait absolument bouger. Grimaldi, dehors, attendait de pouvoir faire entendre sa voix et il fallait pousser le gibier vers lui. Mais, alors que Bolan contournait le container derrière lequel il avait trouvé refuge, il vit apparaître le tueur au crâne rasé, juste devant lui, son AK-47 crachant le feu, le plomb et la mort.

CHAPITRE VI

L'explosion avait appris à Grimaldi qu'il était temps pour lui d'entrer dans la bagarre. Mais, très vite, il se rendit compte que ce ne serait pas une partie de plaisir.

Tapi derrière le petit mur de soutènement du toit de l'usine, juste en face des forces ennemies, il enroula le doigt autour de la détente du M-16, le sélecteur de tir positionné en mode automatique, et, très calmement, pressa la détente. Il atteignit un premier flingueur posté à côté de la Taurus, l'envoyant voler par-dessus le capot de la voiture. Grâce à l'éclairage extérieur qui se trouvait de part et d'autre de la grande porte, le pilote voyait assez bien les silhouettes de ses adversaires. Mais, dès qu'il eut mis le premier pourri hors service, il comprit qu'il avait affaire à des pros, pleins de sang-froid, et qui réagissaient au quart de tour.

Leurs AK-47 et leurs AKM en main, ils s'éparpillèrent sans un cri, et se réfugièrent derrière les véhicules ou les containers à ordures. Ils savaient que, en restant groupés, ils offriraient une cible trop facile. Un des flingueurs eut même la présence d'esprit d'exploser les lampadaires de deux courtes rafales. La pénombre tomba sur la vaste cour et Grimaldi ne vit plus ses cibles.

Quitte à tirer au hasard, il était temps de foutre le feu en bas, décida-t-il.

La culasse de son lanceur M-203 garnie d'une grenade de 40 mm, il visa la masse sombre de la Taurus et expédia le terrible projectile. Il suivit du regard sa trajectoire, qui se termina au pied de la portière gauche du véhicule. Une boule de feu jaillit, déchiquetant le métal et projetant une silhouette désarticulée contre le mur de l'entrepôt. L'incendie qui se déclara aussitôt donna assez de lumière pour permettre au pilote de pister d'autres cibles.

Il vit alors la grande porte coulisser, puis entendit en provenance de l'intérieur un concert d'armes automatiques, de jurons et de cris, mais aussi des moteurs qui démarraient. Lorsque les pourris sortiraient, il serait là pour les recevoir.

Pressant la détente, il arrosa un peu au hasard avec le M-16, alors qu'un feu de retour commençait à marteler le mur de l'usine au-dessous de lui. Des professionnels, décidément, qui avaient déjà repéré sa position.

Tout l'avant de la Taurus brûlait, mais Grimaldi entrevit une silhouette qui ouvrait le coffre de la voiture, pour en sortir ce qui

ressemblait à un lance-roquettes. Il reconnut la silhouette d'un RPG-7, lorsque le type qui tenait l'arme la tourna vers lui. Les autres continuèrent de lui tirer dessus, l'obligeant à rester à couvert, le visage écorché par des éclats de brique.

Le pilote savait ce qui allait se passer. Il se jeta à plat ventre et rampa aussi vite que possible afin de mettre le plus de distance entre sa précédente position et lui. Quelques millisecondes plus tard, un trou béant se creusa dans le muret, à trois mètres de lui, arrosant le toit de fragments mortels.

Les oreilles tintantes, Grimaldi fit entrer une nouvelle grenade dans le M-203. Il se redressa et calcula mentalement la distance, tout en s'exposant à l'essaim de balles qui continuaient d'arroser le muret derrière lequel il se tenait. La grenade vola droit vers la Lexus. L'instant d'après, le véhicule n'était plus qu'un amas de métal ravagé et brûlant. Deux autres flingueurs cramaient à l'intérieur.

Ils n'étaient plus que deux, mais qui continuaient à arroser Grimaldi de plomb, alors même que les débris de l'épave continuaient de tomber dans la cour, tout autour d'eux. Les gars étaient visiblement résolus à ne pas lâcher prise.

Et, pour compliquer encore la situation, Grimaldi aperçut deux nouveaux pourris sortir de part et d'autre de la porte de l'entrepôt, et rejoindre leurs copains pour tenter de l'atteindre dans le déferlement d'un feu nourri.

Tout en restant hors de vue, il courut jusqu'à l'autre extrémité du toit, à l'abri des projectiles ennemis. En apparence, le plan prévu avait foiré, mais il pouvait toujours essayer de détruire les véhicules qui allaient sortir de l'entrepôt. Il le devait, même, pour ouvrir un deuxième front et soulager Bolan.

Il ne lui restait qu'à espérer que son vieux copain s'en sortait mieux que lui et n'était pas coincé dans le piège de ce foutu hangar.

* *

*

Charger à l'aveugle en utilisant les explosions pour couvrir son entrée s'était révélé presque fatal à Mack Bolan. C'était un pari risqué, sans aucun doute, exigeant une extrême rapidité, de l'audace et une volonté de fer pour abattre ses adversaires avant qu'ils puissent comprendre ce qui leur arrivait.

Alors qu'il faisait face à une réplique puissante et rapide, Bolan n'avait pas d'autre choix que de poursuivre son plan. La moindre hésitation pouvait se révéler funeste.

Il entendit une explosion à l'extérieur de l'entrepôt, et comprit

que Grimaldi employait les grands moyens. Au moins cela secouerait-il un peu plus ses ennemis. Ils allaient devoir se bouger, pris entre deux fronts, et Bolan avait bien l'intention de les amener dans la trajectoire des balles de Grimaldi.

À l'évidence, la question de prendre un des hommes vivant devenait secondaire. En cet instant, Bolan était confronté au problème de sa propre survie.

Sur sa gauche, il venait de repérer une ouverture entre deux rangées de caisses métalliques. Il plongea dans un mouvement désespéré, se réfugia derrière cette barrière précaire, à l'instant même où Zharkov déversait sur lui une longue rafale de feu automatique, faisant couiner les balles tout autour de lui. Le Guerrier n'avait qu'une seconde pour se sortir de ce piège. Il repéra une autre ouverture, s'y glissa et attendit. Il savait qu'il jouait sa vie à qui perd gagne mais n'avait guère le choix. Lorsque le géant chauve fit de nouveau irruption devant lui, il pressa la détente du M-16, anticipant sur le mouvement de son adversaire. Les ogives de 5.56 mm de Bolan n'atteignirent pas leur but mais obligèrent le Russe à se mettre à l'abri.

Alors Bolan décrocha une grenade à fragmentation de son harnais, la dégoupilla et la fit rouler doucement derrière lui en même temps qu'il se glissait entre deux containers. Il y avait une bonne chance que les pourris contre-attaquent, dans un mouvement de tenaille.

Une pluie de balles vint s'abattre sur la position qu'il venait de quitter. Il sembla à l'Exécuteur entendre une nouvelle explosion venant de la cour, sans qu'il en soit certain à cause du vacarme qui régnait déjà autour de lui. Il dégoupillait une seconde grenade, quand la première explosa. Le résultat ne se fit pas attendre : il entendit un cri, puis l'arme qui vomissait du plomb sur lui se tut brusquement. La seconde suivante, le Guerrier contourna le container qui le dissimulait et se débarrassa de la grenade d'une petite pichenette, au moment même où le géant chauve tournait l'angle en arrosant comme un malade. Le Guerrier eut le temps de voir les yeux du tueur s'écarquiller alors que la grenade à fragmentation rebondissait pour finir sa course à ses pieds.

Se mettant à l'abri, tandis que des éclats de métal meurtriers transperçaient l'air, Bolan engagea un plein chargeur de trente cartouches dans son fusil d'assaut, gicla de sa planque et courut droit devant, dans la fumée de l'explosion. Si le géant était devant lui, l'Exécuteur était mort. Bolan savait qu'il prenait des risques en chargeant ainsi à découvert, mais l'adrénaline coulait à flots dans ses veines, et il sentait qu'il avait fait reculer l'attaque ennemie. Il demeurerait en alerte, à l'affût de tout mouvement.

Mais rien ne bougea.

Et Zharkov ne se montra pas non plus quand Bolan, au plus près

du sol, contourna le container derrière lequel il s'abritait, en direction des hommes qui hurlaient et des voitures qui faisaient hurler leurs moteurs. Une nouvelle explosion fit trembler la nuit, et la lumière aveuglante d'une boule de feu illumina l'obscurité au-delà de la porte.

Bolan prit la mesure du chaos en un clin d'œil. Le géant était là, faisant claquer un chargeur plein dans son AK-47 et braillant des ordres. L'Exécuteur ne perdit pas de temps à essayer de comprendre comment il avait échappé à la grenade meurtrière. Il aperçut ensuite Gregor Drakovich qui se glissait sur la banquette arrière de la luxueuse limousine, pendant que deux tireurs ouvraient la route en tirant vers le haut avec leurs AKM, depuis l'ouverture de la porte. Le véhicule emportant Gregor s'élança dans un hurlement de pneus, fonçant droit vers l'épave rougeoyante qui se trouvait au milieu de la cour.

La suite des opérations fut momentanément retardée par un violent incident qui se jouait près du véhicule resté dans le hangar : trois types, barbus et au teint sombre, se bagarraient avec deux soldats. Ces derniers essayaient de faire entrer les autres de force dans la voiture. L'un d'eux portait un sac que Bolan avait déjà vu plus tôt – c'était celui de Smolenskov, qui, lui, demeurait invisible. Le trio devait être des « mules », songea Bolan. Et comme ils semaient la pagaille, le géant s'en mêla :

— Montez dans cette foutue bagnole ou je vous flingue ! rugit Zharkov.

Le tueur avait détourné son attention une demi-seconde de trop et Bolan ne laissa pas passer l'avantage que lui offrait cette défaillance. Déjà, chargeant comme un taureau furieux, il pressa la détente du M-203 et balança une grenade de 40 mm sur le véhicule où le gros de ses ennemis s'étaient rassemblés.

Le projectile frappa violemment le véhicule, faisant jaillir une boule de feu et déchiquetant les corps alentour. Le Guerrier songea que ses chances de prendre un ennemi vivant étaient désormais à peu près nulles.

Dans la poussière et la clarté de l'incendie, il aperçut Zharkov, visiblement blessé, et que la violence de l'explosion avait couché au sol.

Mais l'homme était increvable. Bolan le vit se redresser en chancelant, ensanglanté et groggy, mais capable encore de proférer des insanités en russe. D'un geste réflexe, l'Exécuteur appuya sur la détente du M-16. Sous la rafale, le Russe tint bon un instant, vidant son arme automatique vers le ciel, alors qu'une nuée de balles 5.56 mm venait lui déchiqueter le torse. Enfin, le canon de son AK-47 s'abaissa vers le sol et cracha ses dernières balles dans le ciment avant que le tueur ne s'écroule enfin sur le dos, secoué de convulsions. Une

courte giclée de balles abrégée ses souffrances.

De l'autre côté de la porte ouverte sur la cour, les deux flingueurs se redressaient maintenant tant bien que mal, ayant réussi à échapper au gros de l'explosion en se couchant au sol. Leurs visages ensanglantés, lacérés par le verre et le métal, prenaient des allures fantomatiques à la lumière des incendies. Des cibles immanquables. Grimaldi en abattit un avant que Bolan vide ce qui restait de son chargeur dans le torse du second.

Rechargeant son M-16, le Guerrier promena le canon de son arme dans toutes les directions, le nez rempli d'une odeur de sang et de cordite. Le craquement des flammes dans ses oreilles, il appela Grimaldi.

— Chasseur Deux, quelle est la situation ?

— Claire, de ce côté. Aucun mouvement. Liquidation définitive, Chasseur Un. Malheureusement, nos amis m'ont assez occupé pour que je laisse échapper un des véhicules. Le chef a dû s'en sortir.

Gregor Drakovich avait donc réussi à fuir. Il ne servait à rien de rester ici plus longtemps, d'autant que la bataille allait faire rappliquer les flics.

— Rassemble ton matériel dans le TACOM, et amène-toi ici.

— Je suis déjà en route. Rendez-vous dans deux minutes.

L'Exécuteur fit le tour du champ de bataille, vérifiant qu'il ne laissait pas de survivant. Contre la porte, il découvrit un pourri gémissant. L'homme, visiblement à l'agonie, leva les yeux vers le Guerrier, avec un regard rempli de haine et de douleur. L'explosion lui avait déchiqueté le torse et le visage, et il n'avait plus grand-chose d'humain. Restant à l'affût du moindre bruit ou mouvement, Bolan vint s'accroupir près de lui. Le mourant bégaya :

— Pourquoi ? Qui... qui êtes-vous ?

Bolan regarda sans ciller l'épouvantable visage mutilé.

— Disons que je ne suis pas de la Croix-Rouge. Tes copains russes ont tout foiré, et tu n'es plus en état de faire quoi que ce soit. Donne-moi une info et je ferai en sorte que tu t'arrêtes de souffrir.

L'homme fit entendre un gloussement amer, puis balbutia :

— Les Russes... Moscou, ils nous ont trahis... Colonel... Tuhbat...

Bolan nota mentalement le nom.

— Est-ce que vous faisiez partir des déchets d'uranium ou de plutonium depuis cet entrepôt ?

— Nous... à Moscou... Russes... pas payer... exposé mes hommes aux radiations... des menteurs... menteurs...

Ce fut tout ce que Bolan obtint. L'homme cracha du sang, s'étouffa, émit un ultime gargouillis et rendit son âme au diable. Sans même un regard derrière lui, l'Exécuteur alla rejoindre Grimaldi.

C'était une bataille gagnée, mais la guerre ne faisait que commencer, l'Exécuteur le savait. Leurs ennemis chancelaient et cherchaient sans aucun doute à comprendre ce qui se passait, mais il ne fallait surtout pas ralentir la cadence. Avant d'en avoir terminé avec Brighton Beach, il avait une dernière visite à faire.

Grimaldi conduisait le TACOM. Quelque part, au loin, Bolan entendit le hurlement des sirènes qui se rapprochaient tandis qu'eux s'éloignaient de l'entrepôt. Le Guerrier venait de livrer à son ami les bribes de renseignements qu'il avait pu tirer de la « mule » agonisante.

— Donc, nous savons qu'au moins un des fils Drakovich devait sauter dans un avion à destination de Moscou, observa Jack. Avec les trois « mules ». Le vieux Drakovich est toujours dans le coup, et tout ce petit monde va se serrer les coudes pour faire front. Quel est le plan ? Il commence à faire très chaud, à Brighton Beach.

Grimaldi avait raison. Le temps leur était compté. Très vite, le F.B.I. serait au courant de la guerre que l'Exécuteur menait contre la *mafïya*. Et Winfrey ou ses supérieurs n'auraient pas besoin d'avoir un quotient intellectuel de génie pour s'apercevoir que la fenêtre de vingt-quatre heures demandée n'avait d'autre but que de laminer la Famille Drakovich dans un style peut-être efficace mais pas du tout conventionnel. Alors, la fenêtre de temps qu'on avait accordée à Hal Brognola serait violemment refermée.

— Bon, conclut l'Exécuteur, on va rendre visite au boss. Après avoir massacré son armée, on lui doit bien ça.

— Ne va pas au hangar, tu m'entends ? Rends-toi directement à l'aéroport et pars sur-le-champ avec ton frère.

Ce qu'il venait d'apprendre était tout bonnement incroyable. Mais, étant donné les événements de ces dernières heures, il n'avait pas de raison de douter de ce que son fils lui avait rapporté. Après tout, Vlad était un soldat expérimenté, qui avait fait ses preuves. Il ne paniquait pas. Ils étaient pourtant assiégés par un mystérieux ennemi qui, il y avait tout lieu de le penser, ne se calmerait pas avant d'avoir éliminé la Famille au grand complet et fait voler en éclats le rêve que représentait toute leur organisation.

Yuri Drakovich avait l'intuition que son ennemi sans nom et sans visage allait bientôt venir jusqu'à lui. D'une certaine manière, il était une cible facile dans son restaurant, entouré seulement de sa garde rapprochée. Et une partie de lui souhaitait cet ultime face à face. Pour en finir.

Tout au long de sa vie, il n'avait cessé de côtoyer la mort et la destruction. C'était peut-être cela qui lui donnait cet étrange sixième sens, cette intuition qui lui soufflait que la fin était proche. Mais, quoi

qu'il arrive, il voulait s'assurer que ses fils étaient sains et saufs et en route pour la Russie. Car le succès de l'opération était plus important que tout. S'il devait mourir ce soir, au moins ses deux héritiers continueraient-ils ce qu'il avait entrepris.

— Calme-toi ! aboya-t-il dans le téléphone. Et fais ce que je te dis. Tu vas aller à l'aéroport. Notre jet privé est prêt à partir, avec le réservoir plein. Nous avons une opération en cours qui passe avant tout. Tu m'entends ? Avant tout ! Il y a trop en jeu. Écoute-moi bien, maintenant. L'information dont tu auras besoin pour diriger nos affaires se trouve dans le coffre de sol de la datcha, là-bas, au pays.

Il donna la combinaison à son fils.

— Quoi qu'il arrive, tu dois conduire cette opération jusqu'à sa conclusion. Est-ce que c'est clair ?

Un silence pesant lui répondit et une vague de nausée monta en lui. Puis, Vlad murmura d'une voix étrange, distante :

— Je n'aime pas ce que j'entends, papa. Je devrais venir près de toi...

— Tais-toi et écoute-moi ! coupa son père. Si quelque chose m'arrivait, c'est à toi de prendre les rênes de la Famille.

— Je n'aime pas ça du tout, papa, contra Vlad, j'arrive tout de suite et...

— Non ! Si tu me désobéis, je ne te le pardonnerai jamais. Tu m'as bien compris, Vlad ?

Le silence, à l'autre bout de la ligne, semblait ne pas devoir finir.

— Vlad ?

— Très bien. Je ferai ce que tu demandes.

— Contacte-moi dès ton arrivée à Moscou, conclut Drakovich.

Il raccrocha. Il détestait l'incertitude qui entourait ses derniers mots. Se tournant vers Sergei Vuraylev, il lui demanda :

— Combien d'hommes y a-t-il dans les locaux ?

— Treize.

— Heureusement que je ne suis pas superstitieux, marmonna Drakovich.

Au même moment, la porte s'ouvrit, et un soldat entra, un ancien commando Spetsnaz, Constantin Yurabov. La peur et la confusion se lisaient sur son visage.

— Eh bien ? fit Drakovich en allumant une cigarette. Qu'y a-t-il encore ?

Le garde, balbutiant, l'informa qu'un homme venait d'appeler et avait demandé de transmettre un message au boss.

— Et alors ? lança Drakovich avec impatience. Bon sang, qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a dit que vous deviez fermer le restaurant pour la soirée. Que vous deviez débarrasser les lieux de tous les non-combattants. Que si

jamais il entrerait et voyait ne serait-ce qu'un serveur, vous... euh, il vous...

Drakovich écouta le reste, partagé entre la fureur et l'incrédulité. Quel enfoiré ! C'est sûr, il avait des couilles, cet Américain. Mais qui était-il ?

C'était incroyable ! songea-t-il avec rage. Il avait à sa botte des policiers américains, des juges, des avocats. Il possédait Brighton Beach. Les gens le considéraient avec respect. Et voilà qu'il était maintenant traqué comme un animal, sur son propre territoire, traité comme s'il n'était qu'une merde de chien. Ça n'était plus de l'irrespect. C'était du sacrilège ! Il vengerait les hommes qu'il avait perdus, sauverait la face et prendrait plaisir au spectacle de la mort de cet Américain, une mort qu'il voulait lente et douloureuse.

— Enfoiré ! rugit-il brusquement.

Se levant, il marcha à grandes enjambées vers le râtelier caché derrière un placard de vaisselle précieuse.

— Laissez-le venir ! Laissez ce chien entrer jusqu'ici. Faites partir tout le monde, virez toutes les personnes qui ne sont pas de la Famille ! Et voyons si ses couilles sont aussi grosses qu'il veut le faire croire !

Drakovich hurla, balança toutes sortes de jurons et d'obscénités, maudissant pêle-mêle tous les hommes, Dieu et sa mère. Faisant pivoter le placard, il choisit une HK-11, une mitraillette légère tirant des balles de 7.62 mm. Il prit un chargeur circulaire de quatre-vingts cartouches et le fit rentrer dans l'arme.

— Laissez ce fils de truie venir jusqu'ici, vous m'avez compris ? Je veux le regarder droit dans les yeux avant de le tuer !

CHAPITRE VII

Ils étaient attendus, évidemment, mais le coup de téléphone qu'il avait donné un peu plus tôt dans la soirée n'avait d'autre but que de secouer les rangs adverses et de les entraîner à commettre l'erreur de se regrouper. Cela permettrait un blitz plus rapide, mais, surtout, plus payant. D'expérience, Mack Bolan savait qu'un trop important ramassis de pourris avait souvent pour conséquence un mitraillage des ennemis entre eux.

Tapi à l'angle d'une allée qui s'étirait derrière le restaurant, son P.M. Uzi prêt à tirer, l'Exécuteur avait les yeux fixés sur la sentinelle chargée de garder la sortie de secours. Seul, son fusil d'assaut AKM suspendu à l'épaule, le pourri faisait les cent pas, nerveux, tendu. Il ne cessait de regarder dans toutes les directions, et Bolan dut bientôt reculer pour ne pas être repéré.

Leur plan d'attaque établi, Grimaldi et lui avaient déjà fait une reconnaissance de tout le quartier, dans un périmètre de deux pâtés de maisons autour du Bear's Head. Le restaurant des Drakovich était visiblement désert, avec juste une lumière éclairant la grande baie vitrée de l'établissement. Le Guerrier pouvait sentir une odeur familière, celle de la peur des hommes qui attendaient là, comme des animaux pris au piège. Il n'avait aucune certitude sur le nombre de ses ennemis, mais Grimaldi et lui étaient prêts à donner l'assaut à une petite armée, se reposant sur une force de feu dévastatrice. Prendre l'initiative, puis frapper plus fort que l'ennemi.

La nuit était déjà bien entamée, et les rues étaient pratiquement désertes.

Contournant l'angle du mur, l'Exécuteur estima la situation, au moment où la sentinelle concentrait son attention sur l'autre extrémité de l'allée, cherchant du regard un improbable ennemi. La porte de service du restaurant était grande ouverte, comme une invitation à pénétrer dans les lieux. Il y avait fort à parier que le boss était fatigué et les nerfs à fleur de peau à la suite de la tempête qui s'était soudain déchaînée sur lui et ses troupes depuis le début de la soirée ; ses effectifs diminuaient à vue d'œil, ses affaires avaient reçu un coup fatal, deux de ses entrepôts étaient en ruine et la police en fouillait à l'instant même les décombres, à moins qu'elle ne soit déjà en route pour le questionner. Sans doute n'avait-il plus qu'une envie, à présent : qu'on en termine, d'une manière ou d'une autre.

Ça tombait bien, c'était exactement l'état dans lequel l'Exécuteur

souhaitait le trouver.

Passant la bandoulière du Uzi à son épaule, il se saisit du Beretta 93-R équipé d'un réducteur de son et vérifia sa montre. Son M-16/M-203 en main, Grimaldi gagnait à ce moment même l'entrée principale de l'établissement.

Tenant son pistolet à deux mains, Bolan assura sa visée sur la tête de la sentinelle, avant de poser le doigt sur la détente. Sa cible ne se doutait sans doute de rien.

L'homme faisait demi-tour, lorsque le Beretta expulsa l'ogive Parabellum 9 mm. En pleine tête. Quand la sentinelle s'écroula, le Guerrier s'était déjà mis en mouvement. Il sauta par-dessus le cadavre, son arme dirigée vers la porte de service. Si la chute du garde, pourtant très silencieuse, avait alerté quiconque à l'intérieur, il était prêt à faire face.

Accroupi à côté de la porte, il jeta un coup d'œil dans le bâtiment. Une lampe, au fond du couloir, dispensait une lumière lugubre. Tout était silencieux, mais le Guerrier ne se fiait absolument pas aux apparences.

Il remit le Beretta dans son holster, descendit le pistolet-mitrailleur de son épaule, puis avança dans le couloir, poussé par l'adrénaline, prêt à abattre tout ce qui se montrerait sur son chemin. Il jeta un coup d'œil vers le plafond, à la recherche d'éventuelles caméras, mais il n'en vit pas. Quand il atteignit l'extrémité du couloir, il s'accroupit de nouveau pour contrôler le couloir perpendiculaire.

Celui-ci conduisait d'un côté aux cuisines et de l'autre à la grande salle du restaurant.

C'est là qu'il repéra deux pourris, armés de fusils d'assaut, à l'affût derrière des tables. Toute l'attention des flingueurs se concentrait vers la porte principale de l'établissement.

Le Guerrier consulta de nouveau sa montre. Dans quelques secondes, Grimaldi attaquerait de ce côté-là.

Il prit une grenade à fragmentation et la dégoupilla, avant de la lancer dans la grande pièce. Le bruit du projectile, lorsqu'il heurta le sol et roula vers eux, alerta aussitôt les tueurs. Des cris retentirent mais l'Exécuteur s'était déjà redressé et mis en mouvement. Il s'apprêtait à arroser la salle d'une rafale de son Uzi quand une voix se mit à gueuler, derrière une porte de l'autre côté de la maison.

— Vas-y, enfoiré ! Montre-toi !

Au moment où la grenade explosait dans la salle du restaurant, Bolan s'était déjà abrité. Déchiquetant l'air, les rafales d'une arme automatique creusèrent de gros trous dans la porte qui lui servait de rempart.

Grimaldi venait d'atteindre le trottoir et s'était mis à courir vers la porte d'entrée, lorsqu'il entendit un cri s'élever derrière la grande baie vitrée, immédiatement suivi d'une explosion qui fit vibrer le sol.

Bolan était dans la place. Et il était temps pour le pilote de refermer la tenaille. Il poussa la porte du pied et franchit le seuil sans s'arrêter, prêt à abattre tous ceux qui se dresseraient sur son passage. Les narines assaillies par une odeur de sang et de cordite, il enjamba deux corps désarticulés répandus sur le sol, au milieu des débris de deux tables réduites en copeaux par la grenade à fragmentation.

Dans la lumière tamisée, il n'eut aucun mal à repérer des silhouettes, des flingueurs dont les armes étaient pointées dans la direction opposée à la sienne. Sans ralentir son allure, le pilote arrosa la pièce de projectiles 5.56 mm, atteignant ses deux premières cibles.

Il aperçut alors deux autres flingueurs du côté du bar. Les Russes juraient et criaient, et ne savaient visiblement pas de quel côté se tourner, cherchant désespérément un ennemi à abattre. Grimaldi mit fin à leur incertitude en balançant une grenade 40 mm avec le M-203. Il se jeta au sol alors que l'explosion, assourdissante dans l'espace confiné de la salle à manger, détruisait à moitié le bar et déchiquetait les deux flingueurs dans un éclair de feu. Des hurlements de douleur et d'agonie cisailèrent l'air.

Bolan de son côté, à une dizaine de mètres de là, rafalait avec son Uzi, arrosant largement la salle en évitant soigneusement de se mettre dans l'axe de son complice. Dans la fumée, plusieurs silhouettes parvinrent à échapper à son feu destructeur et allèrent se réfugier derrière des tables renversées, avant de répliquer en direction de l'Exécuteur. L'ennemi donnait de légers signes d'effolement, ne cessant de tourner sans parvenir à se concentrer sur l'un ou l'autre de leurs adversaires.

Le pilote engagea un chargeur plein dans son M-16, avant de se glisser derrière un gros pilier habillé de miroirs. Plusieurs balles vinrent pulvériser la glace, et il serra les dents en réprimant un juron de douleur, le visage lacéré par des débris de verre. Il déchargea sa colère en vidant l'intégralité de son chargeur sur trois flingueurs qui semblèrent danser une gigue avant de s'effondrer comme des pantins désarticulés.

De nouveau, Grimaldi entendit le vacarme assourdissant d'un tir de barrage, sans être capable d'en déterminer la provenance, jusqu'à ce qu'il repère une porte qui venait de s'ouvrir à la volée, droit devant lui. Une haute silhouette armée d'un AK-47 apparut dans l'embrasure et commença à tirer, lâchant une longue rafale dans la salle.

Le tireur isolé obligea Grimaldi à se réfugier de nouveau derrière le pilier, tandis que le plomb faisait voler des fragments de verre et de bois. Le pilote fit entrer un nouveau chargeur dans son fusil d'assaut.

Risquant un coup d'œil de l'autre côté du pilier, il comprit qu'il devait rapidement passer à l'action. Car, s'il restait bloqué par le tir de barrage du Russe, il dégusterait, Bolan s'apprêtant à lancer une grenade à fragmentation.

— Allez, sale con, montre-toi ! On va régler ça entre hommes.

Les imprécations parvenaient à Bolan, au milieu du terrible vacarme des détonations. Le Guerrier n'avait jamais parlé au boss de Brighton Beach, mais il sut que Yuri Drakovich se trouvait quelque part, au fond de la pièce, déterminé à mener jusqu'au bout sa dernière bataille.

L'Exécuteur entendit le crépitement d'une nouvelle arme automatique. Il ignorait d'où sortait le flingueur, mais celui-ci avait réussi à bloquer Grimaldi à l'autre bout de la grande salle. Bolan saisit son avant-dernière grenade, la dégoupilla, commença un mouvement de contournement et balança le projectile avec un léger effet du poignet. À peine l'œuf de métal eut-il rebondi sur le sol que le Guerrier prenait sa dernière grenade et la dégoupillait. Il se remit à couvert et jeta un coup d'œil à travers ce qui restait de la porte près de laquelle il était posté, apercevant un visage qui exprimait une rage absolue. Et, cette fois, il reconnut Yuri Drakovich.

Le *capo* était retranché à l'entrée d'un petit salon, pressant la détente d'une mitraillette à chargeur circulaire, arrosant la porte, le mur, risquant le tout pour le tout dans une fureur aveugle.

Bolan balança la grenade à fragmentation à travers le trou béant au moment même où la première explosait, faisant trembler l'air autour de lui. Un bref cri d'agonie jaillit, et il n'eut pas besoin de regarder pour savoir que le flingueur qui bloquait Grimaldi n'était plus en état de nuire à quiconque.

Quand son ultime grenade explosa, Bolan patienta plusieurs secondes, le temps que d'innombrables petits morceaux de métal cisailent tout ce qui se trouvait dans la pièce, lui dégageant le chemin. Puis il s'élança à travers l'encadrement déchiqueté, roulant sur le sol avant de se redresser, son Uzi en main.

Dans l'atmosphère saturée de cordite, il perçut des râles étouffés. Du coin de l'œil, il aperçut Grimaldi à l'autre bout de la pièce, penché sur un cadavre sanguinolent. Deux silhouettes se mirent à tituber à travers la fumée dans le champ de vision du Guerrier. Les types, planqués sans doute derrière une table renversée, avaient échappé en partie à la violence des explosions. Ils étaient étourdis, couverts de sang, mais encore opérationnels.

Bolan et Grimaldi ouvrirent le feu en même temps.

Sous les coups de boutoir des rafales croisées, le premier pourri

alla s'affaler dans le Jacuzzi, suivi immédiatement par son partenaire, soulevant une gerbe d'eau teintée de pourpre. Bolan balaya l'espace avec son arme et découvrit alors le visage grimaçant de Yuri Drakovich qui, protégé par une grande porte de chêne, avait évité le pire. Cela ne l'avait pas empêché d'être salement amoché par le shrapnel. Mais le Russe n'abandonnait toujours pas le combat. Il se dirigea droit vers Bolan, déversant un torrent d'obscénités tandis que sa mitraillette laissait partir une rafale, abrégée par deux nuées de plomb qui le cisillèrent à la hauteur du torse.

La longue carrière du parrain d'une des plus importantes Familles russes de la côte Est venait de prendre fin.

Prudents, Jack et Mack consacrèrent un long moment à inspecter la maison. Mais aucun mouvement, aucun signe de vie, pas même un gémissement ou un léger tressaillement des corps ensanglantés qui jonchaient le sol.

— La porte de derrière, dit Bolan. On a un avion à prendre.

La suite des opérations ne pouvait que se dérouler au siège social de cette énorme combine pourrie et Grimaldi n'eut pas besoin de poser de question : il avait déjà compris que la guerre allait se poursuivre à Moscou.

CHAPITRE VIII

Igor Pavlovka avait toujours détesté la chaleur, la puanteur et le bruit qui régnaient à Aden. Assaillant ses sens en permanence, cette pollution entretenait dans ses tripes un feu qui ne pourrait être éteint, il le savait, que par l'odeur du sang de ses ennemis.

Cet ancien officier du K.G.B. avait passé une grande partie du dernier quart de siècle dans ce qui avait été la République démocratique et populaire du Yémen, et, dans les premiers mois, il avait cru qu'il pourrait un jour s'habituer à cet enfer de chaleur et de bruit qu'était pour lui la ville portuaire. Il n'avait jamais pu, et, sans doute, ne le pourrait-il jamais. C'était peut-être mieux ainsi ; car, avec tout cet inconfort et cette agitation, il conservait toute sa hargne, sa vivacité et restait prêt pour l'action.

Quand l'État arabe s'était débarrassé de ses oripeaux marxistes et avait tendu la main – du moins sur le papier – au nord Yémen pour devenir la République du Yémen, Pavlovka avait été contraint, ainsi que la petite armée de conseillers militaires soviétiques et autres officiers et tueurs du K.G.B., de déménager et de quitter le pays jusqu'à ce que la situation se tasse.

Très vite, toutefois, les affaires avaient repris. Les espions et les pourris de tout poil étaient revenus, et en plus grand nombre, malgré la chute du mur de Berlin et la nouvelle aube qui se levait sur la Russie démocratique. À ce moment-là, tous ou presque étaient des anciens du K.G.B. ou des commandos Spetsnaz, mais ils n'en étaient pas pour autant au chômage. La mafia russe en plein essor, partout où elle pouvait s'insinuer, avait fait en sorte que leurs talents particuliers soient enfin utilisés, ce qui leur avait valu des rétributions bien plus conséquentes que les maigres salaires qu'ils avaient touchés à l'époque du communisme.

Vingt ans plus tôt, ils avaient mis quelque chose en branle, un processus dont le cours, maintenant, ne pouvait plus être inversé. Pavlovka et ses nouveaux associés, à Karachi, à Moscou et aux États-Unis, étaient les architectes d'un événement qui allait faire parler du Yémen, plus encore que ne l'avait fait le très célèbre Ben Laden avec l'aide du mollah Omar et des talibans. Peu lui importait si ce pays devenait ainsi le catalyseur d'une guerre majeure au Moyen-Orient. À ce moment-là, ses partenaires et lui seraient partis depuis longtemps, devenus des hommes riches et respectables, établis dans un endroit sûr, où ils pourraient dépenser leurs millions en monnaie US, pendant

que les nations de la région s'arroseraient de missiles et transformeraient leurs pays en décombres fumants.

Pavlovka prit la bouteille de vodka sur la table de nuit et s'en envoya une bonne lampée. Il laissa courir un regard indifférent sur le AK-47 suspendu à l'épaule du Yéménite, qui portait aussi un *jambiya*, cette dague incurvée locale, dans un fourreau noir. On disait qu'il y avait plus de soixante millions d'armes à feu dans le pays, et il n'y était pas pour rien, lui qui avait trafiqué d'un peu de tout, depuis les AK-47 et les grenades, jusqu'aux Stingers. C'était tout de même appréciable que n'importe quel homme puisse aller où bon lui semblait, armé jusqu'aux dents, sans être arrêté ou questionné par les autorités. Pour les étrangers, la situation n'était pas beaucoup plus compliquée : il fallait simplement savoir graisser les bonnes pattes.

Le propre AKM de Pavlovka était posé sur une petite table ronde, à portée de main. Il y avait aussi son pistolet Makarov 9 mm, dans son holster d'épaule, et son poignard de commando, rangé dans sa gaine, à sa hanche. Pas aussi imposant qu'une *jambiya*, mais Pavlovka avait fait ses preuves dans le maniement du couteau.

Sharif, le Yéménite au visage couvert de cicatrices, donnait des signes d'impatience dans le silence qui s'éternisait. Un silence qu'il finit par briser.

— Camarade Pavlovka, peut-être pourrais-tu persuader le prince de lâcher l'héroïne pour le *qat*. Il y a de bonnes maisons à Aden pour mâcher ces feuilles hallucinogènes dans une atmosphère raffinée et ça fait moins de dégâts que l'héro. Ou encore, il pourrait se contenter de la vodka que vous faites entrer en contrebande. Son comportement est tout simplement répugnant et mon employeur en conçoit une grande gêne, sans parler de la paranoïa inutile que suscite la dépendance de son altesse. Comme tu le sais, au Yémen, les musulmans ne doivent pas consommer de boissons alcoolisées. Alors, à ton avis, qu'arriverait-il si les autorités découvraient que tu es un important trafiquant de narcotiques, de whisky et de vodka ?

Pavlovka maugréa avant de boire une nouvelle rasade. Il déplia sa silhouette musclée, ravi de voir qu'il dominait le Yéménite de presque trente centimètres quand il se dressa de tout son mètre quatre-vingt-dix-huit. Secouant ses longs cheveux, il envoya des gouttes de sueur autour de lui.

— Et ne nous traite pas avec condescendance ! ajouta Sharif, furieux. Je suis là pour te mettre en garde – en termes clairs. Rabiya est très en colère. Il risque d'être découvert à cause de ton foutu prince saoudien. Ce malade est devenu une gêne. Il sème la panique dans la ville, tambourine aux portes en pleine nuit et déränge Rabiya dans ses affaires. Tous ces Saoudiens ont l'air complètement chtarbés. L'augmentation des risques va faire augmenter les tarifs.

— Combien ?

— C'est une question dont il souhaite s'entretenir personnellement avec toi. Rabiya a beaucoup d'yeux et d'oreilles, que ce soit à Aden ou ailleurs. Il a son idée sur ce que toi et tes laquais moscovites, tes camarades de la *mafiya* devrais-je dire, vous fabriquez ici, au Yémen. Il lui suffit de faire parvenir le renseignement à l'ambassade américaine qui, tu le sais comme moi, est un relais direct de la C.I.A. Or, je suis sûr que tu n'aimerais pas trop que la C.I.A. s'intéresse de près à tes combines, n'est-ce pas ?

C'était déjà le cas, mais Pavlovka préféra garder ça pour lui.

— Je suggère donc que tu expliques à son altesse qu'il n'aille plus s'adresser à Rabiya. Et qu'il ne lui envoie plus non plus ses copains du Hezbollah. Rabiya lui donnera ce qu'il désire, héro, coke, *qat* ou n'importe quelle saloperie de son choix, par mon intermédiaire. À condition bien sûr que tu acceptes les nouveaux tarifs. Bien évidemment payables en dollars US, pas en monnaie de singe.

Pavlovka, que cette conversation commençait à fatiguer, consulta sa montre.

— O.K. À 14 heures. Il y a une maison de *qat* du côté de King Solomon Street.

— Je connais.

— C'est assez chic pour ton patron ?

— Oui. 14 heures. Ne sois pas en retard.

— Je regrette que tout ça soit devenu aussi déplaisant.

Le Yéménite pivota sur ses talons et marcha à grands pas vers la porte. La main sur la poignée, il se retourna brusquement.

— Fais en sorte que ça ne le devienne pas encore plus. Une prime en dollars aiderait à ce que les choses s'arrangent.

Une fois seul avec ses gardes du corps, Pavlovka dit à voix haute :

— Je peux vous assurer qu'il ne va pas être déçu.

Il s'approcha du buffet, ouvrit un des tiroirs et sortit un ordinateur portable. Il était équipé d'une petite console radio qui permettait à Pavlovka de contacter Moscou directement, par un numéro sécurisé. Il consulta sa montre. L'appel qu'il attendait depuis plusieurs heures n'était toujours pas arrivé. Quelque chose ne tournait pas rond. Il avait un instinct de bête fauve pour sentir les emmerdes, et cet instinct ne l'avait jamais trompé.

Pas de nouvelles de Moscou, bonnes nouvelles ? Il aurait voulu y croire. Mais il avait un sale pressentiment. Il s'envoya une longue gorgée de vodka, mais une voix dans sa tête lui répéta que la journée serait longue, très longue.

Son AKM suspendu à l'épaule, Pavlovka sortit de sa chambre

d'hôtel, devant laquelle il laissa un homme en faction. Deux anciens commandos Spetsnaz lui emboîtèrent le pas, armés de leurs AK-47, et ils rejoignirent la suite qui se trouvait à quelques pas, de l'autre côté du couloir. Arrivé à la porte, il ne frappa pas, tourna la poignée et entra.

Deux terroristes du Hezbollah se levèrent d'un bond, crachant des injures.

— On ne vous a pas appris à frapper ! dit celui que les autres appelaient Mohammed.

— Fermez-la et sortez d'ici. Tout de suite. Tous les deux.

Dans leurs yeux sombres, il lut de la défiance et de l'hésitation. Pavlovka fit descendre son fusil de son épaule, le tenant à son côté, prêt à tirer au moindre clignement d'œil suspect.

— Ça ne serait pas une bonne idée de m'obliger à me répéter, dit-il. Votre prince ne serait pas très content, si vous faisiez foirer son affaire par une action aussi stupide...

Après s'être concertés et lui avoir envoyé des regards mauvais, ils quittèrent la chambre, accompagnés par les deux hommes de Pavlovka. Quand la porte claqua derrière eux, il fallut un certain temps aux yeux du Russe pour s'habituer à la faible luminosité.

Il finit par l'apercevoir dans un coin reculé du vaste salon, et, en silence, il contempla la silhouette décharnée allongée sur le canapé blanc. Il réprima un grognement de mépris face à cet homme qui, il n'y avait pas si longtemps, possédait tout ce dont il pouvait rêver et avait tout foutu en l'air. Difficile de voir dans l'épouvantail allongé là, avec ses sous-vêtements souillés, ses côtes qui saillaient sous le T-shirt sale et la bave qui s'écoulait de sa bouche, un prince saoudien valant au bas mot cinquante millions de dollars.

Mettant son arme en bandoulière, Pavlovka saisit une chaise de bois. Il l'approcha du grabat, sortit sa fiasque de vodka d'une de ses poches de pantalon et s'assit. Il fit l'inventaire : la seringue hypodermique, le garrot, la cuillère et le sachet plein de poudre blanche sur la table de nuit. À la faveur de la bougie qui brûlait au-dessus du visage pâle et décharné du prince Ali al-Aziz Kalbah, Pavlovka vit le Saoudien ouvrir les yeux, un étrange sourire aux lèvres. L'homme flottait en plein paradis artificiel.

— Toi... mon protecteur russe, mon camarade... mon rêve... le libérateur de ma vengeance...

Le prince hochait la tête, complètement stone.

Sans un mot, Pavlovka fit couler de la vodka dans sa bouche, et, sans l'avalier, la pulvérisa sur le visage de Kalbah.

— Debout ! aboya-t-il.

Le prince marmonna une insulte, s'étira, puis se donna quelques petites claques sur les joues. De la colère flamboyait dans ses yeux.

— Où est notre argent ? lui lança Pavlovka.

Kalbah frissonna. Sa barbe et ses cheveux qui lui arrivaient aux épaules étaient collés par la sueur. Il puait comme un bouc. Pavlovka s'avisait qu'il faisait encore plus chaud dans cette pièce que dans celle qu'il venait de quitter. Ce nouvel assaut de chaleur et de puanteur ne fit qu'augmenter l'intensité de sa colère.

— L'argent !

— Je te l'ai dit. On doit me l'envoyer. De Suisse...

Kalbah se redressa sur un coude.

— Tu sais ce qui m'est arrivé. Je suis un paria, un prince qui aurait pu être roi. J'aurais été le chef du monde arabe ! Et, d'ailleurs, je peux encore le devenir ! rugit-il, avant de déverser un torrent d'insultes dans sa langue.

— Mais oui, dit Pavlovka. Vous deviez hériter des champs de pétrole de Khawahr. Un gros coup. Épargnez-moi votre histoire pathétique. Je la connais...

— Plus de quatre-vingts milliards de barils. Quatre-vingts milliards de barils ! Ils étaient à moi. Tout à moi.

— Et vous avez foutu tout ça en l'air pour de la came.

— Qu'est-ce que tu en sais ? aboya Kalbah. Et d'abord, est-ce que tu te rends compte à qui tu parles, le Russe ?

— À un camé, un parasite.

— Je suis le prince Ali al-Aziz Kalbah. Je suis un descendant direct de la maison des Sa'ud ! Et toi, tu n'es rien de plus qu'une merde venue de Russie...

— Dans l'immédiat, je suis tout ce qui vous sépare de la mort. Alors, fermez-la et écoutez-moi. Ça fait à peu près deux mois que vous vous foutez de ma gueule, et je suis à deux doigts de vous zigouiller, vous et vos laquais du Hezbollah. Je me fous de savoir à quel point vous vous sentez floué, et à quel point ce qu'on vous propose vous intéresse – pour aller détruire les champs de pétrole dont vous n'hériterez jamais ! Je me fous aussi de savoir que vous avez menti à vos copains du Hezbollah en leur racontant que vous alliez les aider à réaliser leur projet de faire sauter les lieux saints de La Mecque et de Médine. Pour l'instant, espèce de vomissure de camé, j'ai de gros problèmes. Dont le moindre est que l'homme pour qui je travaille voudrait savoir si vous êtes toujours dans la partie, oui ou non. Alors ?

Le Saoudien marqua une pause. Il donnait l'impression de s'être ratatiné à mesure que Pavlovka l'insultait.

— Réunir vingt millions de dollars demande du temps, expliqua-t-il. Mon père a gelé trois de mes comptes. Celui que je possède en Suisse est tout ce qui me reste...

— Il vaudrait mieux pour vous qu'il ne l'ait pas bloqué, lui aussi.

— Mes associés prendront l'avion... Quel jour sommes-nous ?

Pavlovka lui donna la date, puis ajouta :

— Vous vous rendez compte, j'espère, que vingt millions de dollars ne seront peut-être pas suffisants...

— Oui, fit l'autre d'une voix râpeuse. Votre vente aux enchères... Je suis certain que vous ne menacez pas les Somaliens ou les Pakistanais comme vous le faites avec moi !

Pavlovka saisit le sachet plein de drogue, et il vit un éclair de panique dans les yeux du Saoudien alors qu'il le soulevait.

— Je ne les menace pas, parce que ce ne sont pas des drogués. Et parce qu'ils m'ont déjà apporté la preuve de leur solvabilité.

Le prince essaya de prendre une expression d'autorité, mais l'effet se révéla pitoyable.

— C'est vous qui êtes venus me chercher, pas moi qui suis venu à vous..., tenta-t-il.

Ça, au moins, c'était la vérité, pensa Pavlovka. Alors que le projet battait son plein et qu'on entrevoyait son accomplissement, le boss avait établi une liste d'acheteurs potentiels, qui auraient l'argent, les moyens et la détermination pour utiliser ce qu'ils avaient à vendre. Il savait qu'il y aurait toujours un certain nombre de terroristes, de dictateurs, de cartels de la drogue, qui saliveraient à la perspective d'acheter ce qu'ils proposaient sur le marché. Bien sûr, au fil des années, la liste s'était réduite aux plus sérieux, à ceux qui étaient capables d'allonger la somme demandée, qui, elle-même, augmentait de jour en jour. À présent, le temps d'une guerre aux enchères était venu, car l'heure fatidique approchait. Il était temps pour le prince de s'y mettre ou bien de passer la main.

Pavlovka fit glisser le Zip du sachet de coke, et il préleva sans douceur une pincée de poudre qu'il fit tomber en pluie sur la table de nuit avant de s'essuyer les mains sur la djellaba du prince.

— Écoutez-moi, maintenant. Levez-vous !

Le prince hocha la tête, papillonnant jusqu'à ce que Pavlovka lui donne une gifle.

— Vous allez faire ce qu'il faut pour vous désintoxiquer le temps qu'ait lieu la vente. Si jamais vos copains se font la malle avec votre fric...

— Ils ont toute ma confiance. Ils veulent ce que je veux.

— Ça, on pourrait en discuter longuement... Vous faites ce que vous voulez de votre vie. Personnellement, je me fous de savoir si vous crevez à cause de cette saloperie de drogue. Je garde ça, indiqua Pavlovka en mettant le sachet de poudre dans sa poche et en se levant. Jusqu'à ce que j'aie vu votre offre. Si jamais vous m'emmerdez, je balance le tout dans les chiottes. J'ajoute qu'il y a autre chose, votre altesse – d'autres problèmes que vous m'avez créés. Cela ne vous intéresse sans doute pas, mais je dois m'en aller, maintenant, pour

arranger le foutoir que vous avez mis.

— Radiya ?

— Oui, Radiya. Votre fournisseur de rêves. Le temps file. Pendant que vous planez très haut et gémissiez sur l'injustice de la vie, pensez que le dernier de nos enchérisseurs sera arrivé dans moins de deux jours. Si vous n'avez pas l'argent...

Pavlovka laissa sa phrase en suspens et se dirigea vers la porte.

— Je l'aurai votre argent ! cria le prince d'une voix paniquée. Mais je ne peux pas dormir sans cette drogue ! Qu'est-ce que je dois faire, s'il m'en faut plus, si j'en ai besoin... ?

Pavlovka se tourna pour lui adresser un sourire cruel.

— Vous autres, Arabes, vous êtes bons pour les courbettes et salamalecs, à ce qu'on dit. Vous savez où est ma chambre ? Eh bien, j'attends beaucoup de courbettes dans les jours à venir.

Les propos orduriers du prince accompagnèrent sa sortie.

Sous son coupe-vent léger, Pavlovka portait un pistolet Makarov 9 mm équipé d'un réducteur de son. Sergei et Alexi, qui l'accompagnaient, étaient plus lourdement armés. Au cas où.

Au moment de franchir la porte à l'arrière de la maison de *qat*, il tendit au propriétaire de l'endroit la somme dont ils étaient convenus un peu plus tôt, au téléphone. L'homme, quant à lui, tendit un sac de toile à Sergei.

— La salle privée se trouve sur la gauche, tout au fond.

Pavlovka suivit le couloir et, dans la faible lumière qui régnait, il reconnut Sharif, qui montait la garde devant une porte. L'autre regarda sa montre et fronça les sourcils.

— Tu es en retard.

— J'ai dû m'arrêter pour prendre un cadeau pour ton patron. Tu te rappelles le présent que tu as mentionné, la petite prime ?

Sharif ne sut visiblement pas trop comment prendre ça, et il fronçait toujours les sourcils quand il précéda Pavlovka et ses deux hommes à travers le rideau de perles.

D'un regard circulaire, Pavlovka fit le tour de la petite pièce. Il y avait là Sharif, l'autre Yéménite qui s'appelait Mohammed et un troisième homme, avec une petite barbiche et des longs cheveux noirs. Ils étaient assis à une table ronde. Rabiya, le dos contre le mur, buvait à petites gorgées dans un verre rempli d'un liquide noir. Il avait un air renfrogné et le regard absent.

Jusqu'à ce qu'il comprenne ce qui se passait. Mais c'était déjà trop tard.

Les deux anciens Spetsnaz avaient sorti leurs Makarov, et se mirent à souffler le plomb dès qu'ils eurent franchi le seuil.

Pavlovka entendit les détonations étouffées. Du coin de l'œil, il entrevit Sharif qui se prenait deux balles en pleine nuque. Le double impact le projeta en arrière, et il laissa un motif pourpre sur le mur blanc en même temps qu'il glissait lentement vers le sol, sans vie. L'autre Yéménite avait presque fait descendre le AK-47 de son épaule, mais les deux projectiles qui lui perforèrent le front l'empêchèrent d'aller au bout de son geste.

D'une main, Pavlovka agrippa le bord de la table. Il la poussa vers l'avant, faisant violemment entrer le rebord dans l'estomac de Rabiya. Plaqué contre le mur, le dealer ouvrit la bouche en grand pour essayer de reprendre son souffle. Pavlovka vint lui poser la gueule de son Makarov sous le menton tandis que Sergei déposait le grand sac à côté de lui.

Sans un mot, sans la moindre trace d'hésitation, Pavlovka pressa la détente de son pistolet, deux fois. Le sang jaillit sur le mur, derrière Rabiya, alors que son crâne fracassé heurtait la pierre. Sergei, qui s'était approché, prit la *jambiya* sur le cadavre de Sharif, agrippa les cheveux du dealer et leva la lame.

* *

*

Le sac de toile à la main, Pavlovka fit irruption dans la pièce. Les gardes du prince se levaient déjà, mais les armes que Sergei et Alexi braquèrent sur eux les stoppèrent net dans leur mouvement.

Pavlovka rejoignit à grandes enjambées le drogué qui n'avait pas changé de position, et lui balança le sac sur les genoux. Une vague d'indignation flotta dans l'air quand les deux gardes du corps du prince, qui comprenaient de moins en moins ce qui se passait, se firent saisir leurs armes par les flingueurs de Pavlovka.

— Ouvrez ! ordonna celui-ci.

— Qu'est-ce que...

Le Russe répéta son ordre. Lentement, le prince fit glisser le cordon qui fermait le sac. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur, avant de l'écartier vivement, les yeux écarquillés d'horreur alors que du sang ruisselait sur ses jambes.

— Rabiya ne vous emmerdera plus, prince ! Deux jours ! Vous avez l'argent, ou vous disparaîsez de ma vue.

Pavlovka se tourna, alors que les gardes saoudiens regardaient à leur tour dans le sac. Comme il rejoignait la porte, il entendit les cris de stupeur, puis un torrent d'insultes se déverser dans son dos. Il n'avait plus le temps ni la patience de supporter la faiblesse du Saoudien. Sa décision était prise.

Lorsqu'il regagna sa chambre, il trouva son lieutenant, Alexander Maryov, devant l'ordinateur portable.

— Un moment... il arrive, justement.

C'était l'appel que Pavlovka attendait. Il prit le combiné casque-micro à Maryov et s'en coiffa.

— Oui ? dit-il.

La voix familière de Vasily Smolenskov, son camarade de longue date et son associé dans les affaires, se fit entendre alors, et ce qu'il dit ne put que convaincre Pavlovka que cette journée était pourrie...

— Camarade, entendit-il dans l'oreillette, j'ai bien peur qu'on ait un problème. Le boss est mort.

CHAPITRE IX

— Je n'aime pas ça, Striker, maugréa Grimaldi. J'ai ce petit picotement entre les épaules – ce truc qui vient me titiller dès que quelqu'un est en train de me regarder dans sa lunette de visée.

Mack Bolan observait la limousine noire qui roulait à cent mètres devant eux. À l'intérieur se trouvaient trois gardes du corps et une de leurs principales cibles. Grimaldi, qui conduisait une berline de location, ne cessait de scruter leur environnement, tout en maintenant une certaine distance avec leur gibier.

En cet instant, Bolan était bien obligé d'admettre que, comme son ami, il subissait le contrecoup de leur voyage transatlantique, ainsi que les effets pervers de la tension et de l'agitation nerveuse précédant la bataille.

Plusieurs heures – beaucoup trop – s'étaient écoulées depuis qu'ils avaient atterri sur une piste isolée, située au nord de l'aéroport international Cheremetiëvo. Ils avaient été ralentis par des questions de paperasserie, puis par la masse des informations en provenance de Brognola, et qu'il leur avait fallu assimiler. Dans le même temps, Bolan le savait bien, leurs ennemis étaient en train de se regrouper et de préparer leur prochain mouvement. À en croire le numéro Un du *Justice Department*, le petit aérodrome privé où leur Learjet se trouvait stationné était la propriété conjointe de la C.I.A. et du F.S.K. Un nouvel exemple des relations qui existaient maintenant entre l'Est et l'Ouest, pensa Bolan. Une nouvelle donne difficile à accepter pour l'Exécuteur, mais c'était pourtant une réalité : depuis la chute du Mur, la C.I.A. et la nouvelle version du K.G.B. étaient censés travailler conjointement sur des problèmes tels que le terrorisme international et, plus encore, sur le danger que représentait la nébuleuse des mafias de l'Est.

Mais le contact qui les avait accueillis dès leur descente d'avion n'inspirait aucune confiance au Guerrier – pas plus qu'à Grimaldi, d'ailleurs. Le capitaine Mikhaïl Pushkin, du service de contre-espionnage, ne les avait guère aidés, leur livrant tout juste quelques infos et adresses qu'ils auraient aussi bien pu trouver, avant de partir, dans les listings du char de guerre. De là à penser que la famille Drakovich bénéficiait de protection et que la police russe n'était pas plus à l'abri de la corruption que ne l'était celle des États-Unis...

Pourtant, que ça leur plaise ou non, ils étaient sur le sol russe, à présent, et bien décidés à y livrer une guerre totale, si nécessaire.

Mais, pour obtenir que des agents – spéciaux, ô combien ! – du *Justice Department* aient toute latitude pour opérer en Russie, avec l'arsenal adapté, Bolan savait que Brognola avait dû prendre contact au plus haut niveau avec le contre-espionnage russe, et avec un représentant donnant de la C.I.A. en résidence à l'ambassade américaine.

— Ce brave capitaine de la F.S.K. a agi comme s'il ignorait tout ou se contrefichait de cette histoire de « mules » atomiques ! s'exclama Grimaldi. Et il nous a plus ou moins fait comprendre que la famille Drakovich était tout à fait respectable, donc intouchable. Il se fout de notre gueule, ce type !

Grimaldi avait raison, songea le Guerrier, les yeux rivés aux feux arrière de la limousine qui filait dans la nuit, vers le sud, le long de la Moskova. Il tourna la tête pour jeter un coup d'œil dans la lunette arrière, et Jack s'exclama en souriant :

— T'inquiète, je surveille. On n'est pas suivis.

Apparemment, ils n'avaient pas de fil à la patte.

Mais il ne fallait pas trop se fier aux apparences.

Pour l'Exécuteur, il ne faisait aucun doute que les gens du F.S.K. étaient au courant de l'opération montée par Yuri Drakovich. Ils savaient peut-être même de quelles centrales l'uranium, le plutonium et les autres éléments nécessaires à la construction d'un réacteur nucléaire avaient été discrètement sortis du pays. Un trafic qui devait embarrasser au plus haut point le contre-espionnage russe, et plus encore notre ami de fraîche date, le président Poutine.

Bolan et Grimaldi se trouvaient très seuls sur cette affaire particulièrement sensible, ainsi que le leur avait indiqué un peu plus tôt Mikhaïl Pushkin. Le capitaine du F.S.K. avait aussi précisé que les fils Drakovich n'ayant aucun crime à se reprocher sur le sol américain – et pas de mandat international aux basques –, ils ne pouvaient pas être extradés. Les interroger sur les événements survenus à Brighton Beach, oui, mais pas question de les menotter et de les faire sortir de force de leur pays natal.

D'une certaine façon, cela arrangeait plutôt le Guerrier. En effet, puisque la voie légale leur était fermée, les deux complices n'avaient désormais d'autre ressource que d'employer la méthode forte, c'est-à-dire la méthode préférée de l'Exécuteur. D'ailleurs, Bolan avait sur lui ses fétiches habituels et Grimaldi n'était pas en reste. Pour ça, au moins, le F.S.K. avait su fermer les yeux. Dommage pourtant qu'ils n'aient pas autorisé l'entrée du TACOM, mais il ne fallait pas rêver : la toute neuve amitié russo-américaine avait ses limites. Pourtant, dans le coffre de la berline se trouvait réuni un petit arsenal offrant tout ce dont les deux hommes auraient besoin pour enclencher une guerre contre l'armée des Drakovich.

À leur actif, pour l'instant, ils avaient la seule indication vraiment

digne d'intérêt que le capitaine Mikhail Pushkin avait consenti à leur donner : l'adresse de Vasily Smolenskov. Sur ce point, il avait été formel et avait même insisté pour que les recherches des agents américains commencent par là. L'adresse était bonne, ils l'avaient contrôlé par ailleurs, mais l'insistance du capitaine, elle, était inquiétante...

Après deux heures passées à faire le guet devant l'immeuble de l'ancien agent du K.G.B., ils avaient eu la chance de voir leur oiseau quitter son nid. Si la liste des points de chute que Brognola avait fournie était fiable – et elle l'était, sans aucun doute –, Bolan avait tout lieu de penser que Smolenskov se dirigeait vers une boîte de nuit que possédaient les fils Drakovich. Évidemment, il était toujours possible que le capitaine du F.S.K. ne soit pas aussi intègre qu'il voulait le faire croire et qu'il ait prévenu les pourris de leur arrivée...

— Je crois que nous sommes d'accord sur l'analyse de la situation, dit-il enfin à Grimaldi. Et c'est la raison pour laquelle nous travaillerons seuls et ne transmettrons aucune info à notre petit copain, le capitaine.

— Seuls, mais entourés d'ombre et d'inconnu.

— On fera avec, mec. Nous n'avons pas le choix.

Une heure plus tôt, par téléphone satellitaire sécurisé, le Guerrier avait reçu une dernière information de Brognola : à savoir qu'un certain nombre d'employés de l'Aeroflot, un bagagiste, deux employés des douanes et un membre de la direction étaient décédés au cours des derniers jours et dans des conditions douteuses. Dans le même temps, on n'avait pas repéré de « mules » dans les aéroports internationaux, mais Brognola pas plus que Bolan ne croyait à des morts naturelles.

Pour faire tomber l'ennemi, la clé ne se trouvait évidemment pas à Moscou, et il s'agissait justement de découvrir où les marchandises nucléaires étaient expédiées. Toutes les équipes du Black Warriors Ranch planchaient là-dessus jour et nuit, afin de trouver quelque chose, n'importe quoi, qui les dirigerait enfin vers ce qui devait être l'ultime destination de l'opération menée par la *mafia*. Mais, en attendant, il faudrait faire avec les moyens du bord.

La limousine noire s'arrêta juste devant l'entrée d'un club. D'après les listings, l'endroit s'appelait le Drake et accueillait l'élite moscovite aussi dispendieuse que riche. Le Guerrier se faisait une idée assez précise de ce genre d'endroit. À l'intérieur, il pouvait s'attendre à trouver une flopée de mafieux, avec leurs gardes du corps et quelques prostituées de haut vol, ainsi qu'un petit nombre d'hommes d'affaires, officiant dans la légalité mais qui trouvaient, pour certains, un endroit branché où s'amuser et, pour d'autres, un lieu idéal pour traiter en toute discrétion avec les seigneurs du crime local.

Grimaldi gara leur véhicule à une vingtaine de mètres en-deçà du

club et Bolan vit une silhouette se détacher de l'entrée, ouvrir la portière arrière de la limousine. Smolenskov en descendit. L'ancien colonel du K.G.B. fut immédiatement encadré par deux flingueurs, surgis eux aussi du véhicule. Les trois hommes entrèrent aussitôt dans le club. Deux portiers, genre armoire à glace, surveillaient le va-et-vient régulier des clients de l'établissement. Des soldats des Drakovich, sans l'ombre d'un doute. Passer au travers de leur filtre poserait un problème, surtout si les gardes-chiourme avaient déjà pu obtenir une description de l'Exécuteur...

— Bon, décida pourtant le Guerrier, je vais aller secouer les branches et voir ce qui tombe.

— Si jamais ça pète..., commença Grimaldi.

— Tu seras le premier à le savoir.

Jetant un dernier coup d'œil vers l'arrière, il ne trouva rien d'insolite dans le spectacle de la circulation, et sortit dans l'air très frais de la nuit. Il sentit pourtant monter en lui une forte décharge d'adrénaline, et les armes dissimulées sous son vaste manteau étaient le seul confort dont il avait vraiment besoin.

D'autant que, dans sa poche, l'Exécuteur avait un cadeau destiné à Vasily Smolenskov, façon de célébrer son retour au pays.

Il leur avait lancé un os, et ils y avaient mordu. Les Américains étaient décidément très prévisibles.

Le capitaine Mikhail Pushkin ordonna au sergent Zilaya Dodev de se garer à l'angle d'une allée, quelques dizaines de mètres en deçà du Drake. Quand son chauffeur – qui était un maître de la filature et avait toujours laissé suffisamment de voitures entre la leur et celle des Américains – eut éteint les phares et coupé le contact, Pushkin observa l'homme athlétique qui se faisait appeler Belasko se diriger vers la boîte de nuit. Il se déplaçait avec décontraction, et semblait n'accorder aucune attention aux portiers. Un vrai pro.

Pushkin se répéta qu'il n'aimait pas du tout ce mec, et, pour se rassurer, il équilibra machinalement le poids de son Makarov 9 mm dans son holster d'épaule. Si la situation lui échappait, il disposait aussi de deux fusils d'assaut AKM, rangés dans le coffre de la voiture, mais il n'avait pas la moindre idée de ce qui pouvait arriver.

Assis dans le silence de l'habitable, il réfléchissait à la situation. Au moment de la refonte du K.G.B., il avait choisi une voie très personnelle en faisant montre d'astuce et de prudence. Quand ses anciens camarades avaient quitté la Grande Maison, lui avait choisi de rester dans le navire qui prenait l'eau de toutes parts, mais sans perdre le contact avec les hommes importants et puissants qui étaient allés voir ailleurs.

Lorsque Pushkin parlait de certains anciens officiers du K.G.B. qui étaient allés voir ailleurs, il entendait par là qu'ils étaient partis huiler les rouages de la lourde machinerie d'un empire criminel. Au début, alors que les Drakovich se lançaient tout juste dans les affaires, Yuri avait contacté beaucoup d'hommes, mais ils étaient très peu, au F.S.K., à avoir accepté l'opportunité d'être les yeux et les oreilles de ce qui devait devenir l'organisation criminelle la plus puissante de Russie, en restant à l'intérieur du système.

La mort et la souffrance étaient solidement ancrées dans l'histoire de la Russie. Quand le pays s'était débarrassé de sa lourde carapace communiste, Pushkin s'était très vite rendu compte que rien n'avait vraiment changé, ou, plutôt, que tout était exactement comme avant. Seuls les plus forts survivaient. Et les plus forts étaient ceux qui avaient le plus de flingues, le plus de fric et la plus grande détermination à s'emparer de tout ce qu'ils convoitaient. Il y avait toujours autant de pénurie alimentaire, de criminalité et de corruption, sans parler du chômage, de l'alcoolisme, des problèmes de drogue et de suicide au sein des masses. Même les plus simples éléments du confort moderne occidental, comme la plomberie et l'électricité, ne fonctionnaient pas normalement.

La nouvelle Russie avait l'allure d'un cauchemar.

Et, dans ces conditions, il était préférable de vivre dans l'ombre des mafieux russes, de s'enrichir en les protégeant et en leur fournissant toutes les informations utiles à leur sécurité. Cela valait bien mieux, en fait, que d'entrer directement dans l'armée mafieuse en craignant chaque jour de finir avec une balle dans la tête, abattu par une main anonyme.

Mikhail Pushkin éprouva un fugace sentiment de déprime en songeant à la facilité avec laquelle il s'était laissé corrompre. Mais ce qui était fait était fait. Voilà longtemps qu'il avait accepté de recevoir ces indemnités mensuelles que lui versait un intermédiaire de Yuri Drakovich ; et il n'avait pas perdu l'espoir de devenir riche, un jour, vraiment riche. Ainsi allait la vie en Russie.

Sauf que, maintenant, le boss était mort, apparemment abattu par des inconnus dans son restaurant de Brighton Beach. Pushkin se demandait si cette soudaine disparition allait changer son existence. Allait-il rester au côté des fils Drakovich ? Avaient-ils seulement une place pour lui ?

Et, pour compliquer encore la donne, il y avait ces Américains, de prétendus agents du *Justice Department*, avec lesquels ses supérieurs du F.S.K. lui avaient donné l'ordre de coopérer. Jouer au chat et à la souris avec des mecs venus de l'Ouest ne lui faisait pas peur, mais ces deux types n'étaient pas clairs. Ils ne venaient sûrement pas en Russie pour interroger les Drakovich et le colonel Smolenskov, ainsi qu'ils

l'affirmaient. Et ils ne ressemblaient pas à des agents spéciaux du *Justice Department* – ni à ceux d'aucune autre Agence américaine, d'ailleurs. Il y avait quelque chose de froid et de déterminé dans leurs yeux, leur façon de se déplacer, de parler... Des gens comme eux, il en avait déjà vu auparavant, du temps du K.G.B., et il aurait bien parié le million de dollars qu'il ne possédait pas qu'ils avaient quelque chose à voir avec ce qui s'était passé à Brighton Beach.

Il observa l'autre Américain, celui qui se faisait appeler Jack Grisham et qui surveillait le club, nonchalamment appuyé contre la carrosserie de sa voiture. Pushkin savait que, en ce moment, les frères Drakovich se trouvaient dans leur bureau, au fond du club, et que Smolenskov avait été convoqué au Drake afin qu'ils puissent évoquer les suites de leur trafic nucléaire après les tragiques événements récents.

Le ripou savait tout de cette opération. Après tout, c'était à son Agence, le K.G.B., que l'on avait confié à l'époque le contrôle et la surveillance de tous les sites de stockage des armes nucléaires – de même que le déplacement d'une partie d'entre elles pour être prétendument désarmées. De même, le K.G.B. avait des officiers stationnés dans les centrales nucléaires russes. Quand l'Agence avait officiellement cessé d'exister, on avait refilé le bébé aux gens du F.S.K.

Au début, ça n'avait rien eu de facile de soudoyer les bonnes personnes dans les centrales que les autorités avaient choisi de fermer. Mais ceux qui refusaient l'argent et menaçaient de parler finissaient avec une balle dans la tête. Alors, rapidement, les affaires avaient pu prendre de l'ampleur.

— Vous ne pensez pas qu'on devrait essayer de l'appeler encore ?

Perdu dans ses considérations, et les inquiétudes qu'elles soulevaient, Mikhail Pushkin sembla se réveiller d'un cauchemar.

— Heu... dans un instant, Dodev. J'ai déjà laissé deux messages. Je crois qu'ils ont une réunion des plus importantes. Je leur laisse encore un peu de temps.

— Et les Américains ? Si ce Belasko décide d'interrompre la réunion pour interroger les Drakovich et le colonel Smolenskov, il pourrait y avoir du grabuge...

— Si vous souhaitez rester avec moi, Dodev, il va falloir secouer un peu vos méninges. C'est justement la raison pour laquelle j'ai entraîné ces mecs jusqu'ici. Je veux qu'il y ait du grabuge ! Un simple coup de fil ne convaincrait pas Smolenskov ni les deux frères. Ils penseraient que je suis juste stupide et paranoïaque. Mais si ces Américains sont bien ce que je soupçonne qu'ils sont, alors ceux qui nous nourrissent doivent les voir de près. De très près.

— Est-ce que je peux vous demander, camarade, qui sont vraiment ces hommes, s'ils n'appartiennent pas au *Justice Department* ?

Pushkin secoua la tête, agacé.

— Arrêtez de m'appeler camarade, Dodev ! Ça fait plus de dix ans que ces conneries sont finies ! Quant à votre question, j'ai l'intuition qu'on ne va pas tarder à en connaître la réponse.

Smolenskov pénétra dans le spacieux bureau, suivi de ses porteflingues. Il se rendit compte qu'il arrivait au beau milieu d'une dispute entre les deux frères. Après la mort de leur père, des querelles entre Gregor et Vlad étaient bien la dernière chose dont il avait besoin.

— Bien sûr que les Américains vont vouloir nous interroger sur le massacre dans le restaurant ! maugréa Vlad. Ils vont peut-être même se pointer ici, sûrs d'eux, balançant toutes sortes de menaces. C'est toi, le juriste, tu sais comment négocier avec eux. Pour autant que je sache, on ne peut pas être extradés. Ils n'ont aucune preuve qu'on a commis le moindre crime dans leur pays.

— Je me fous des Américains ! répliqua Gregor. Je m'arrangerai avec eux. Ce qui m'inquiète, moi, c'est le rapatriement du corps de notre père pour un enterrement décent. Toi, tu es là à me dire qu'il t'a désigné comme chef, à sous-entendre que je ne suis qu'un paysan et que l'opération en cours doit parvenir à une conclusion rapide et satisfaisante. À part la signature de notre père sur ces papiers, il n'y a rien pour prouver qu'ils sont véritables.

— Fais attention à ce que tu dis, Gregor ! J'aimais notre père autant que toi, peut-être même plus. Et je n'ai jamais trahi sa confiance.

— Ça signifie quoi, ça ?

— Ça signifie que je me suis plus d'une fois retrouvé dans la rue à risquer ma vie et verser mon sang pour la Famille.

Tant bien que mal, Smolenskov essaya de faire la sourde oreille à cette querelle puérile. Le vol interminable depuis New York l'avait conduit à un point d'énervement proche de la fureur meurtrière. Sans parler du fait que le voyage dans le jet privé des Drakovich avait pris une foutue tournure à la suite d'un appel d'urgence en provenance d'un de leurs hommes de Brighton Beach : le boss était mort. À présent, il leur fallait recoller les morceaux, s'occuper de leurs ennemis, mais aussi régler les derniers détails de l'opération en cours.

Devant l'urgence, Smolenskov décida qu'il avait tout intérêt à prendre les choses en main.

— Ça suffit !

Les fils Drakovich s'immobilisèrent, stupéfaits. Dans leurs yeux, il lut quelque chose qui ressemblait à sa condamnation à mort.

— Est-ce ainsi que vous honorez la mémoire de votre père ? Comportez-vous comme des hommes, comme des soldats, bon Dieu !

Nous avons une opération à conclure et de sérieux problèmes à résoudre. Maintenant, écoutez-moi bien, tous les deux. Dans quelques jours, quand j'aurai pu entrer en contact avec certaines relations diplomatiques, je ferai rapatrier la dépouille de votre père. Les autorités américaines auraient sans doute aimé garder le corps pour faire pression et vous obliger à venir témoigner, mais je peux régler cette question. Et moi qui étais son ami, son confident et son partenaire dans les affaires, je n'attends qu'une chose de vous : qu'il soit vengé de la façon qu'il convient.

Il marqua une pause, comme pour donner plus de poids à ses paroles, avant de désigner d'un hochement de tête les papiers que Vlad tenait.

— Maintenant, laisse-moi voir ça.

L'aîné des Drakovich hésita. Il mesura du regard les deux soldats de Smolenskov, puis maugréa :

— Il faut vraiment qu'on parle d'affaires personnelles devant eux ?

Smolenskov serra les mâchoires, réprimant sa colère. Il finit par adresser un signe de tête à ses gardes du corps. Aussitôt les deux hommes sortis, il marcha droit vers le bureau et arracha les papiers des mains de Vlad.

L'autre éructa immédiatement une protestation :

— Tu as peut-être été l'ami le plus proche de mon père, tu l'as peut-être aidé à créer l'Organisation, mais moi je suis l'unique héritier de toutes ses affaires. C'est couché par écrit, là, et signé par mon père. Et mon bras droit n'est autre que Gregor – pas toi. J'aimerais que ce soit bien clair !

Smolenskov adressa un étrange sourire aux deux frères, tout en laissant retomber le document sur le bureau. Yuri avait tapé lui-même ses dernières volontés et il les avait signées. Smolenskov fut frappé de constater à quel point il connaissait mieux qu'eux leur propre père. Il n'avait certes aucune raison de contester ou de douter de ce testament : la signature de Yuri Drakovich suffisait pour l'authentifier.

— Je sais tout ce qu'il y a dans ce document. Votre père l'a revu avec moi avant de le taper. Et je suis bien placé pour authentifier sa signature, car il a signé son testament devant moi.

Vlad lui lança un regard plein de colère et d'incrédulité.

— Quoi ?

— D'abord, avant que vous m'assommiez avec des évidences, à savoir que vous hériterez du royaume, vous, ses deux fils, est-ce que vous savez ce qu'il y a, dans ce document ?

Leur silence était éloquent.

— Évidemment, non. Il y a les noms – codés – de tous les contacts, où et comment ils peuvent être utilisés pour mener à terme

la présente opération. Reprends ces papiers, Vlad, et va à la page 3. Si tu n'es pas convaincu, je vais te montrer...

Smolenskov vit la confusion assombrir le visage de l'aîné des Drakovich.

— Tu vois cette série de nombres ? lui demanda-t-il.

— Oui ? Et alors ?

— Ce sont des PALs.

— Des quoi ? marmonna Vlad.

— Permissive Action Links, des codes d'accès permettant l'utilisation d'armes nucléaires.

À présent, Smolenskov savait qu'il avait toute leur attention.

— Ah ! je vois que vous comprenez. En tant qu'ancien du K.G.B., je suis bien placé pour savoir que notre pays a encore un peu plus de trente mille armes nucléaires stockées un peu partout – alors qu'on a réussi à faire croire aux Américains que nous en possédions à peine vingt mille. Mais peu importe... Quand vous n'étiez encore que des enfants, une de nos missions, à votre père et moi, était d'assurer la surveillance de plusieurs de ces sites de stockage. On nous chargea aussi de contrôler la fermeture de deux centrales nucléaires que le gouvernement soviétique n'avait plus les moyens financiers de maintenir en activité. Bien sûr, il fallut se débarrasser de grandes quantités de déchets nucléaires. Comme vous le savez, certaines régions de notre pays sont de véritables désastres écologiques – Tchernobyl n'étant que le plus connu. Dans une de ces centrales, il y avait beaucoup de déchets pouvant être retraités. Les récupérer était assez délicat. Nous avons donc eu l'idée d'engager des ouvriers pour nous aider dans les parties les plus dangereuses de l'opération, en leur montrant comment les déchets pouvaient être reconditionnés dans des containers en acier. Nous avons aussi démantelé un réacteur à eau sous pression et fait discrètement voyager ses parties constituantes. Au-delà du profit, aussi évident qu'énorme, que nous pouvions tirer de ces usines en pièces détachées en développant ce que j'appelle le nucléaire du tiers-monde, votre père et moi avons conçu un plan pour devenir le groupe le plus puissant, le plus riche, le plus incontournable de tout ce qui existe en tant que crime organisé.

— À savoir ? demanda Gregor.

— Que la règle est extrêmement simple : il ne peut y avoir de riches qu'à condition qu'il y ait des pauvres. Il faut que beaucoup souffrent pour qu'un petit nombre puissent bien vivre. C'est une loi élémentaire de la nature. Et nous voulions faire partie de cette minorité. Et pour être les plus puissants, il nous suffisait de posséder la force atomique !

— Quoi ? s'exclama Vlad, incrédule.

— Non, ce n'est pas ce que tu crois, il ne s'agissait que de

continuer de faire ce que nous savions faire le mieux.

Une nouvelle fois, Smolenskov marqua une pause. Avant de reprendre, excité :

— Nous avons utilisé tous les contacts que nous avons dans les mafias et dans les groupes terroristes. Et nous avons mis en place un réseau de « mules ». Je vous passe les détails sur la façon dont ces hommes furent envoyés pour manipuler l'uranium et le plutonium, les déchets... Disons simplement qu'ils étaient bien payés et qu'ils avaient l'espoir de toucher beaucoup plus à la fin de l'opération. Maintenant, écoutez-moi. Regardez les numéros qui se trouvent sur la page 3. Regardez-les bien et mémorisez-les. Je sais, il y en a beaucoup, mais c'est votre garantie. Ils activeront un SS-20, un missile balistique de moyenne portée, avec trois têtes nucléaires indépendantes d'une puissance de cent cinquante à trois cents kilotonnes. Ces missiles peuvent être tirés d'un véhicule à chenilles et ils ont une portée de quatre mille kilomètres. Le SS-20 lui-même se trouve actuellement dans un entrepôt de Karachi, gardé par un autre homme clé de cette opération, le colonel Tuhbat.

Il se tut quelques instants, pendant que les Drakovich étudiaient la page 3, les sourcils froncés.

— Ce SS-20 n'est que le premier d'une série en cours de fabrication. J'ai parlé à mes hommes qui se trouvent sur place. Le marché est prêt à être conclu pour cette première vente.

À l'évidence, Vlad n'appréciait pas trop la tournure des événements.

— On dirait que mon père t'a accordé beaucoup de sa confiance. J'espère que tu n'es pas en train de nous jouer un petit tour...

— Ce qui signifie ?

— Que tu pourrais très bien préférer être le seul à hériter du pactole.

Une nouvelle fois, Smolenskov étouffa sa colère.

— À ta place, je ferais attention à ce que je dis, mon garçon. Si vous ne menez pas cette opération à terme, si vous pensez tous les deux que vous pouvez vous laisser aller et vous contenter d'amasser quelques millions par vos trafics de merde, je vous suggère de lire la page 5.

En silence, ils lurent la page en question, en même temps que Smolenskov en citait le début de mémoire :

« — Vous devrez poursuivre l'opération. Si vous infléchissez le cours des événements, si vous ne remplissez pas les obligations relatives aux contrats qui m'engageaient, Vasily Smolenskov prendra le relais et fera en sorte que tout se passe comme prévu... et sans vous. »

Le colonel attendit qu'ils en aient terminé avec leur lecture.

— À vous voir, dit-il lorsqu'ils levèrent les yeux vers lui, on croirait que vous lisez ces feuillets pour la première fois. Comment ça, Vlad ? Tu ne t'es même pas donné la peine d'aller au-delà du paragraphe, en page 2, qui te donnait le pouvoir ? Tu n'as pas fait lire ce document à ton frère, le juriste ?

Leur silence gêné lui donna la réponse qu'il attendait.

— Je n'ai pas eu le temps, déclara enfin Vlad. J'imagine que tu peux comprendre pourquoi après ce qui s'est passé ces derniers jours... Avec ce qu'on s'est pris en pleine gueule, j'ai été plutôt occupé. Il a fallu que je consolide certains secteurs de nos affaires. Aux États-Unis et ici, à Moscou. J'ai dû aussi lancer le recrutement de nouveaux soldats pour compenser nos pertes à New York.

— Oui, bien sûr. Prenez votre temps, à présent. Mémorisez parfaitement ces PALs, puis brûlez ce document. Et ne me regardez pas comme ça ! lança Smolenskov en voyant Vlad serrer les mâchoires.

Soudain, le téléphone cellulaire qui se trouvait sur le bureau sonna. Vlad saisit l'appareil.

— *Da ?*

Smolenskov vit la confusion apparaître sur son visage.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Puis la confusion laissa place à la peur, quand il croisa le regard de Smolenskov.

— Décris-les-moi !

Smolenskov sentit un liquide glacé se mettre à couler dans ses veines.

— Vous ne bougez pas ! lança Vlad d'une voix heurtée.

Il écouta encore quelques secondes, puis :

— Non, ne faites rien !

Quand l'aîné des Drakovich raccrocha, Smolenskov lui découvrit la même expression de folie qu'il avait vue très souvent sur le visage de son père.

— Ils sont ici, annonça le jeune homme.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda Smolenskov, incrédule.

— Les Américains sont ici, à Moscou ! rugit le nouveau boss. Et l'enfoiré qui a tué mon père est là, sur le point de pénétrer dans mon club !

CHAPITRE X

L'intérieur du club était bruyant, bondé et noyé dans la fumée. Mack Bolan regarda autour de lui, repérant au premier coup d'œil les hommes de main mafieux, avec des costumes à mille dollars leurs donnant des airs de truands des années 30. Il en compta dix au moins, même s'il était difficile d'avoir une certitude dans cette vaste salle pleine de monde et peu éclairée. S'avançant nonchalamment, restant toujours au contact de clients en mouvement, il évita le regard de tout ce qui pouvait ressembler à un soldat ennemi.

L'endroit était immense, tout d'ornementations tape-à-l'œil, or et argent, cuir noir et teck, avec deux longs bars de part et d'autre de la piste de danse. Identifier les sales gueules des malfrats, répartis au gré des tables, n'avait rien de compliqué. La petite armée chargée de la surveillance et de la protection de l'endroit était stratégiquement positionnée un peu partout dans le club. Des bosses révélatrices se remarqueaient sous les vestes trop bien coupées. Et certains possédaient même une oreillette, qui leur permettait sans doute de communiquer entre eux.

Le Guerrier, appuyé au comptoir, regardait autour de lui avec désinvolture. Aucun signe de Smolenskov ni des fils Drakovich. Mais il avait tout lieu de penser qu'ils s'étaient réfugiés dans un bureau retiré pour parler affaire.

Une partie de son plan consistait à laisser un message au barman – un message qui devait ébranler l'ennemi, saper sa confiance et lui injecter le poison de la peur en plein cœur. L'objectif final était de parvenir à kidnapper Smolenskov, ce qui ne serait pas une opération de routine. Pour l'interroger, mais aussi pour en faire un appât destiné aux fils Drakovich. En adoptant cette tactique, il ne jouait pas vraiment la simplicité ni la finesse, mais le temps jouait contre lui, il le sentait, ne lui laissant pas le choix.

Le barman finit par s'intéresser à lui, après une interminable discussion avec deux jeunes femmes outrageusement maquillées. Il s'approcha et considéra Bolan d'un œil soupçonneux.

Le Guerrier plongea la main dans sa poche et en sortit un petit sac de velours noir, qu'il posa sur le comptoir. L'expression méfiante du barman s'assombrit quand Bolan demanda :

— Vous parlez anglais ?

Le sourire que le type lui adressa ressemblait à une déclaration de guerre.

— Mais bien sûr ! Nous sommes dans la nouvelle Russie. J'ai beaucoup d'amis américains, ici.

Bolan hocha la tête en direction du sac.

— C'est un cadeau pour Vasily Smolenskov.

— Qui ?

— Je n'ai pas le temps de m'amuser à ce genre de jeu stupide, camarade. Tu diras à Vasily que c'est un cadeau de la part de son ami américain. J'ai fait un long voyage pour être certain qu'il l'aurait. Il comprendra. Alors ?

Le barman hésita.

— Qu'est-ce que ça va me rapporter ?

Bolan exhiba un billet de cent dollars US.

— Écoute-moi, tovarich. Je parlerai à Vasily plus tard. Je sais qu'il est occupé, en ce moment. Mais tu vas te débrouiller pour qu'il ait mon présent maintenant, d'accord ?

Le Russe prit le billet des mains de Bolan et hocha la tête.

— Pour ce prix-là, c'est comme si c'était fait. Quelque chose à boire, c'est ma tournée ?

— Non. Bonne soirée.

Bolan sut qu'il devait effectuer une retraite précipitée, lorsqu'il vit Smolenskov ouvrir une porte à la volée, de l'autre côté de la grande salle. Sur son visage, le Guerrier pouvait lire de l'inquiétude et de la colère. Visiblement, quelqu'un l'avait prévenu de sa présence. L'ancien colonel, suivi de deux porte-flingues et des fils Drakovich, jouait déjà des coudes à travers la cohue, le long de la piste de danse. Tous ses sens en alerte, l'Exécuteur se prépara, si nécessaire, à jouer de son gros Magnum Desert Eagle pour se frayer un chemin sanglant.

Mais, alors qu'il atteignait la porte, le Guerrier se retrouva derrière un groupe de joyeux fêtards visiblement ivres qui faisaient un raffut de tous les diables. Il sortit sur leurs talons, puis s'engagea sur le trottoir, marchant tranquillement, se perdant dans la foule des noctambules. Jetant un rapide coup d'œil derrière lui, il vit les cerbères de l'entrée qui fouillaient la rue du regard, évidemment à sa recherche. Sa technique à l'estomac, aussi risquée fût-elle, avait payé.

Une fois qu'il eut surmonté le choc, Smolenskov se cuirassa contre ces émotions afin de gérer la crise. Le mystérieux flingueur américain se trouvait à Moscou et il s'était pointé dans le club, à titre de provocation. Bien, songea Smolenskov, puisqu'il se croyait dans un western, il ne quitterait pas la ville vivant ! Et ses derniers instants seraient interminables, abominables...

Suivi des deux Drakovich, il se frayait un chemin à travers les danseurs, fouillant le club d'un regard fou. S'il voyait l'Américain, il le

reconnaîtrait sans l'ombre d'un doute. Jamais il n'oublierait ces yeux terribles, qui avaient semblé le transpercer jusque dans les profondeurs de son âme.

— Calme-toi ! lui gronda Vlad à l'oreille.

Il continuait de chercher, mais l'endroit était vraiment trop grand, il y avait trop de fumée, trop de gens.

— Je m'en charge ! ajouta Vlad.

Se tournant, Smolenskov le vit qui aboyait des ordres dans sa radio. Probablement, les soldats stationnés au-dehors allaient-ils être alertés du danger. L'ancien du K.G.B. continua de se diriger vers la porte, cherchant désespérément une cible.

— Colonel Smolenskov ! Monsieur !

Tournoyant, il vit un des barmen qui levait les bras vers lui, un sac noir à la main.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le barman eut l'air hésitant, comme s'il était porteur de mauvaises nouvelles et risquait pour cela de finir avec une balle dans la tête.

Le colonel prit pourtant le temps d'écouter son message, puis, les dents serrées, il agrippa le sac et l'ouvrit. Avant même d'avoir mis la main dedans, il avait son idée sur ce qu'il trouverait à l'intérieur. Et quand il sortit l'énorme diamant, il fut surpris de son absence de colère.

— Espèce d'enfoiré, murmura-t-il en levant le diamant devant ses yeux. Je te le ferai bouffer...

Il sentit des mains lui agripper les épaules.

— Un des portiers pense avoir repéré notre homme, lui annonça Vlad.

— Vlad, Gregor, écoutez-moi bien ! cria Smolenskov pour couvrir le bruit de la musique. L'opération exige que nous quittions Moscou sur-le-champ. Appelez Suganov – il mettra tous les soldats sur les traces de cet enfoiré. Offrez une récompense, une belle récompense, pour celui qui nous rapportera sa tête – et offrez encore plus à celui qui le ramènera vivant. Nous, nous avons plus urgent à faire.

Il se demanda si les deux autres l'avaient entendu.

— C'est compris ?

— Non ! C'est moi qui tuerai le meurtrier de mon père ! rugit Vlad. Je le tuerai de mes propres mains. Va te faire foutre, Smolenskov ! Qu'est-ce que tu as fait de ta loyauté ?

— S'il était parmi nous, ton père n'aurait qu'une priorité : que nous nous consacrons uniquement à la réussite de l'opération. Voilà où elle est, ma loyauté. Il te dirait de garder ta vengeance pour un autre jour, quand ce sera le moment. Laisse donc des porte-flingues se charger de ce connard. Un Antonov nous attend à l'extérieur de la

ville. J'ai pris toutes les dispositions avant de venir vous retrouver. Nous devons absolument aller à Karachi. Maintenant, je vous suggère à tous les deux de sortir par l'arrière, de vous engouffrer dans vos voitures et de me retrouver à l'aérodrome. Vous voyez duquel je parle ?

— Oui. Là où mon père avait un hélicoptère privé et son deuxième jet. Au sud de Ogal.

— C'est ça. Est-ce que vous êtes décidé à honorer les ultimes volontés de Yuri ?

Pour Smolenskov, c'était le moment de vérité. Les deux frères se consultèrent du regard, hésitants.

— Eh bien ? leur lança-t-il. Le temps presse !

— Très bien, fit Vlad. C'est d'accord.

— Gregor ?

— J'accepte. Mais je veux avoir l'assurance que le meurtrier de notre père est déjà un homme mort. Si jamais je découvre que tu n'es pas complètement honnête avec nous...

Smolenskov laissa la menace du jeune Drakovich se perdre dans l'air bruyant et enfumé.

— Tu l'auras, ta vengeance, fais-moi confiance. Maintenant, allez-y !

Smolenskov attendit qu'ils aient tourné les talons et se soient dirigés vers l'arrière du club. Flanké de ses gardes du corps, il se dirigea alors vers la sortie principale. Il pensa à sa voiture, et les battements de son cœur s'accéléchèrent. Si l'autre salaud l'attendait à l'extérieur, le trajet allait lui paraître long. Très long.

* *

*

— On a un problème ! dit Bolan à Grimaldi en s'asseyant du côté conducteur.

— On en a plusieurs, Striker ! Jette un coup d'œil derrière nous.

L'Exécuteur regarda dans son rétroviseur extérieur.

— Merde ! D'où ils sortent ces deux-là ?

— Pas la moindre idée. Je les ai repérés lorsque tu as quitté la voiture. Impossible de voir à quoi ils ressemblent.

— Bon, passe-moi les clés, il faut que j'ouvre le coffre.

— Je peux le faire d'ici.

Tant mieux, pensa Bolan. Comme ça, le moteur continuerait de tourner.

Sans perdre un instant, le Guerrier alla chercher le sac qui contenait leur grosse artillerie.

Mais, au même moment, il vit un des cerbères du club regarder dans sa direction, ou plutôt droit dans ses yeux. Smolenskov, qui venait de sortir, le repéra aussi et hurla quelque chose à ses hommes de main.

Le colonel fila se jeter dans son véhicule, qui l'attendait à quelques pas, pendant que deux de ses gardes du corps se joignaient aux deux types de la porte. Ils dispersèrent la foule en hurlant et Bolan les vit passer la main sous leur veste.

Laissant tomber le sac, le Guerrier saisit le Desert Eagle.

Trois flingueurs se dirigeaient à présent vers lui. En cet instant précis, il n'y avait personne derrière eux, et Bolan savait qu'il n'aurait pas de meilleure opportunité. Il voulait absolument éviter qu'un des projectiles du monstrueux .44 Magnum ne blesse un innocent.

Les pourris étaient rapides, mais l'Exécuteur ne leur laissa aucune chance.

Et Grimaldi, ayant vu et compris ce qui se passait, entra en scène, ouvrant sa portière et cherchant immédiatement une cible avec son Beretta.

Le Desert Eagle tonna et effaça le premier flingueur d'un tir en plein torse. Alors que le type s'écrasait sur la chaussée, des cris se mirent à retentir de toute part, tandis que les piétons se précipitaient pour trouver un endroit où s'abriter. Grimaldi abattit un autre flingueur d'une balle en pleine tête, pendant que le troisième gus était déjà couché au sol en train de vider le chargeur de son pistolet Makarov 9 mm au hasard, terrassé par une ogive brûlante du Desert Eagle.

Au milieu des cris et des coups de feu, Bolan entendit un hurlement de pneus. Il entrevit la fuite de Smolenskov, alors que la ZIL zigzagait à travers la rue et que le conducteur accélérail, passant à travers la zone de tir comme un bolide.

Bolan entendit aussi des balles percuter la voiture de location, des projectiles traçaient des sillons d'étincelles sur le toit. Une ogive siffla à son oreille, et il échappa au feu nourri de l'ennemi en se réfugiant derrière une camionnette.

Pushkin en croyait à peine ses yeux. À un moment, il avait vu le nommé Belasko dire quelque chose à son collègue, puis le coffre s'était ouvert, et, avant qu'il ait compris ce qui se passait, les deux gus affrontaient les soldats de Drakovich dans une assourdissante fusillade en pleine rue !

Il entendit Dodev jurer, mais ils ne pouvaient rien faire d'autre que regarder. Après tout, de telles démonstrations de violence étaient assez courantes, à Moscou. La ville comptait une bonne centaine de

gangs mafieux, tous aussi vicieux, cupides et assoiffés de sang. C'était à qui tuerait et extorquerait pour s'élever dans la hiérarchie. Les rivalités et les guerres ouvertes, avec meurtres, kidnappings et attentats à la bombe, étaient le lot quotidien de la capitale.

Les Américains, observa Pushkin, agissaient ensemble comme une machinerie bien huilée. Un, puis deux des soldats de Drakovich se retrouvèrent aussitôt hors-jeu. Le troisième eut sa chance, mais elle ne dura pas plus d'une seconde.

Atteint par une volée de plomb, il parut s'envoler, puis il fit une étrange pirouette et s'écrasa sur la chaussée.

Avec le chaos de la foule qui courait dans toutes les directions, Pushkin avait presque oublié Smolenskov. Il songea que, quelques minutes plus tôt, il avait souhaité provoquer une rencontre houleuse, et il était à présent le catalyseur de cette soudaine flambée de violence dont ses employeurs avaient fait les frais !

La ZIL de Smolenskov passa devant lui dans un rugissement de moteur, et Pushkin la regarda dévaler la rue.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Pushkin perçut l'agitation et la panique que contenait la voix de Dodev. Lui-même n'était pas trop sûr de ce qu'il fallait faire – jusqu'à ce qu'il voie Belasko s'engouffrer dans son véhicule, un grand sac à la main. Grisham fit décrire un demi-tour à la berline en catastrophe, coupant la circulation, et il fut récompensé par un concert de Klaxon et de crissements de pneus.

À défaut d'autre chose, cette fusillade confirmait les pires soupçons de Pushkin. Les deux prétendus agents ne venaient sûrement pas du *Justice Department*. En réalité, ils étaient à Moscou pour tuer Smolenskov et les fils Drakovich. Si jamais ils réussissaient, les autorités se lanceraient dans une enquête, à grande échelle, qui pouvait très bien remonter jusqu'à lui. En plus de ce danger potentiel, il risquait de voir disparaître ses patrons, donc ses revenus, sous les balles des Américains ; il lui faudrait des années pour trouver à l'intérieur de la *mafiya* un filon aussi intéressant. Si jamais il y arrivait.

Quand la voiture de Grisham passa devant eux, Pushkin grogna :

— Suis-les. Et prépare-toi au pire.

CHAPITRE XI

Depuis qu'il avait quitté le club, Vlad Drakovich était resté suspendu à son téléphone cellulaire. Des événements de plus en plus inquiétants se succédaient. Aucune des nouvelles qui lui parvenaient n'allait dans le sens souhaité, et une pensée désagréable s'agitait dans son esprit : s'il ne parvenait pas à reprendre la main, il allait manquer à ses engagements envers son père, et sa Famille se ferait bouffer par un clan concurrent. Ce n'étaient pas les amateurs qui manquaient. Les Drakovich étaient restés au sommet trop longtemps et le chemin parcouru pour y arriver, et devenir la plus importante et la plus puissante des organisations en Russie, était jonché d'ennemis pleins de haine et d'amertume qui n'attendaient que l'occasion de prendre une revanche.

Quelques rasades de vodka l'aidèrent toutefois à cimenter sa résolution et à lui donner la volonté de poursuivre. Il devait régler la crise qui menaçait de les détruire tous. Il ne pouvait pas se permettre d'apparaître en position de faiblesse devant son frère ; ni devant ce salaud de colonel de mes deux.

Il avait d'abord appelé le contact de la Famille au sein du F.S.K. pour un exposé de la situation. Pushkin l'avait informé de la fusillade et de la manière dont Smolenskov s'était enfui à toute allure, alors que trois de leurs soldats étaient abattus par les Américains devant le night-club. Drakovich avait ordonné à son contact de filer ces salauds de Yankees et d'aider Smolenskov à se débarrasser d'eux. Il les voulait, et, au point où on en était, il se foutait de savoir qui les flinguerait. Bien sûr, ce serait un réconfort, pour lui, et une manière de triomphe s'ils étaient capturés vivants, car il pourrait alors les charcuter, lentement, avec un luxe de souffrance ; et il aurait un trophée à brandir à l'attention de tous ceux qui pensaient qu'il n'était pas à la hauteur. Mais, en tout état de cause, il fallait qu'ils crèvent !

Pushkin n'avait rien de plus à lui apprendre. Il avait juste évoqué le petit aérodrome de la C.I.A. et du F.S.K., au nord de Moscou, et l'hypothèse selon laquelle les deux hommes allaient sans doute, à un moment ou à un autre, rejoindre leur jet, si leur poursuite ne les menait à rien. Cette info en sa possession, Vlad Drakovich avait décidé qu'une embuscade s'imposait.

Son appel suivant fut pour Ivan Sukanov, le bras musclé de la Famille à Moscou. On lui ordonna de rassembler le plus d'hommes possible, et il se vit expliquer sa mission : se rendre à l'aérodrome de

la C.I.A. et tendre une embuscade au cas où. S'il flinguait les Américains, il devait déguerpier sans laisser de traces. Une récompense était offerte pour les deux, morts ou vifs, avec bonus si on les ramenait à Drakovich, ficelés comme des saucissons.

Le dernier coup de fil fut pour Smolenskov. Une conversation très tendue, car l'ancien du K.G.B. avait les deux Américains au cul. La colère mais aussi la peur transparaissaient dans sa voix. Il y avait de quoi : Drakovich savait qu'avec seulement deux soldats pour le protéger, Smolenskov était dans de sales draps. Malgré tous les soupçons qu'il avait à son égard, notamment sur ses motivations profondes, il pouvait difficilement se permettre de le perdre. Sans ses contacts, l'opération menaçait d'être annulée tandis que leurs acheteurs potentiels se retourneraient contre eux. Cependant, Smolenskov n'était plus totalement indispensable. Vu l'urgence de la situation, Vlad avait réussi à le faire parler, lui faire cracher les infos nécessaires pour retrouver le colonel Tuhbat à Karachi, et même poursuivre l'opération au-delà du Pakistan. Comme nul ne savait comment les événements allaient tourner, ici, à Moscou, l'ancien colonel du K.G.B. lui avait fourni les éléments clés pour continuer, même sans lui. Apparemment, la guerre aux enchères se tiendrait au Yémen. Cette révélation prenait un sens, pour Vlad : le Sud-Yémen, qui avait été communiste, avait pratiquement été sous la coupe des Drakovich ; son père et Smolenskov avaient passé là-bas beaucoup de temps à armer et entraîner des terroristes.

En conclusion, il avait donné un conseil à l'ancien colonel :

— Tu connais la ville, pas eux. Que ton chauffeur essaie de les semer. Sinon, entraîne-les dans un coin bien pourri et prends-les en tenailles avec l'aide de Pushkin qui les file au train. Ils ne sont que deux, après tout. À vous cinq, vous devez pouvoir leur faire la peau !

À présent, assis à l'arrière de la limousine ZIL, le nouveau boss sentait le silence pesant emplir l'habitacle. Ignorant l'agressivité de Gregor, il essayait de comprendre les derniers événements et d'envisager l'avenir. Une voiture pleine de leurs soldats les suivait. Un relatif réconfort, car Vlad n'était pas certain que ses six hommes suffiraient si jamais les Américains les prenaient pour cible, au cas où Smolenskov les traînerait jusqu'à lui...

Mais qui étaient ces mecs ? songea-t-il en se servant un autre verre de vodka. Ils n'avaient rien à voir avec les agents qui circulaient dans les canaux traditionnels de la justice ou de l'espionnage américain. Ces types étaient des chasseurs aguerris, des tueurs, qui, il en avait l'intuition, ne se calmeraient pas avant d'avoir effacé la Famille Drakovich.

— Tu ne trouves pas étrange que ces salauds se soient montrés aussitôt après notre arrivé à Moscou ? lui demanda enfin son frère. Je

me demande si tout ça n'a pas à voir avec la passation de pouvoir dans la Famille. Tu fais vraiment confiance à Smolenskov ?

Vlad se tourna vers son frère. Il sortit le testament de sa poche et le brandit.

— On n'a pas le choix, Gregor, et pas vraiment notre mot à dire. Même si je n'aime pas Smolenskov, il était au côté de notre père, durant toutes ces années. Même si je me retrouve de force dans une situation à laquelle je ne comprends pas grand-chose, je continuerai jusqu'au bout, jusqu'à ce que nous ayons atteint les buts que s'était fixés Yuri. Comprends-moi bien : rien ne me ferait plus plaisir que de revenir à notre business habituel. Les clubs, les restaurants, le trafic d'armes, le recel de bijoux, le jeu, les putes, la drogue, la belle vie à New York...

Il vit son frère grimacer. Ils connaissaient évidemment l'un comme l'autre les bases sur lesquelles reposait leur fortune. Néanmoins, Vlad tenait à marquer ainsi le fait qu'il se foutait de la provenance du fric, du moment que le fric continuait de rentrer.

— Nous sommes riches parce que nous avons été meilleurs que les autres, les meilleurs dès qu'il s'agissait de tuer, corrompre, faire chanter... Te serais-tu amolli, Gregor, à force de jouer les comptables ?

— Je n'ai pas envie de me disputer avec toi. Je ne suis pas d'humeur. Il n'empêche que j'ai tendance à voir dans le gros coup monté par les deux vieux une véritable folie. Je sais comme toi de quoi il s'agit, Vlad, nous le savons depuis déjà pas mal de temps. Mais fabriquer des armes nucléaires pour les vendre au plus offrant...

— ... et pour gagner en un jour plus que nous gagnerions en dix ans, toutes affaires confondues.

— Ça ne te gêne pas si nous nous retrouvons un jour responsables de la Troisième Guerre mondiale ?

— Il ne s'agit pas de ça ! Tant que les missiles sont envoyés au Moyen-Orient ou dans des coins perdus de pays en voie de développement, j'en ai rien à foutre. Ce qui a de l'importance, c'est que nous soyons là-dedans ensemble jusqu'au bout, et que nous devenions incontournables dans la noria des mafias. L'avenir est là, non ?

Il observa attentivement Gregor, qui détourna les yeux.

— Gregor ?

— Est-ce que j'ai le choix ?

Vlad laissa un instant la question sans réponse.

— Non, dit-il enfin. Aucun de nous n'a le choix. Et ça, mon frère, c'est la règle du jeu. Ou nous réussissons ce coup de poker menteur, ou nous devons passer la main, à moins bien sûr d'y laisser notre peau.

Bolan savait qu'ils étaient pris en sandwich.

Alors que Grimaldi maintenait une distance d'environ trente mètres avec leur cible, le Guerrier avait remarqué que la ZIL ne faisait aucune manœuvre pour fuir, et continuait de rouler à la même allure, quatre-vingts kilomètres à l'heure.

Bolan soupçonnait Smolenskov de guetter une opportunité pour les attaquer, en une riposte rapide et décisive. Le fait que Pushkin reste à environ cent mètres derrière ne faisait qu'accroître ses soupçons. Leur contact du F.S.K. ne leur avait fait aucun appel de phares, il n'avait manifesté aucune intention de les rattraper et de les obliger à se ranger sur le côté.

Et Bolan avait clairement vu le visage de Pushkin, dans la voiture garée à l'entrée de la petite rue, quand Grimaldi avait donné la chasse à Smolenskov. Le contact du F.S.K. savait très bien ce qui se passait, et, s'il s'était élancé après eux, ça n'était pas pour faire une promenade en ville ni leur donner un coup de main.

Une bonne vingtaine de minutes s'étaient écoulées depuis qu'ils avaient quitté le Drake, et aucun autre véhicule ne semblait s'être mêlé à la chasse – si on pouvait parler de chasse. Cinq flingues ennemis : l'opposition n'avait rien de démesuré, mais Bolan s'attendait à voir à tout moment les effectifs augmenter brusquement.

Le véhicule de tête, celui de Smolenskov, les avait entraînés dans le sud-est, vers la Moskova. Bolan était persuadé que l'ancien colonel du K.G.B. avait un plan, et qu'il n'allait pas tarder à dévoiler ses cartes.

Alors que Grimaldi continuait de suivre la ZIL, le Guerrier comprit qu'ils étaient en train de s'éloigner de la cité. On passa une série de friches industrielles, puis la voiture de tête s'engagea sur une autoroute et, dix minutes plus tard, prit une bretelle qui déboucha en pleine campagne. Soudain, un espace immense et désert s'ouvrit devant eux et la limousine accéléra au moment de franchir un vaste portail ouvert.

— J'ai l'impression que l'on entre bille en tête dans le piège, remarqua Grimaldi en regardant dans son rétroviseur.

— Affirmatif. Si j'y vois clair, ils vont tenter de nous prendre entre deux feux.

Bolan avait déjà le pistolet-mitrailleur Uzi chargé en main. Il posa l'autre sur les genoux de Grimaldi.

— Cette saloperie de Pushkin a alerté Smolenskov, maugréa le pilote. Je me demande jusqu'à quel point le F.S.K. est dans la combine.

— Tu as déjà un petit aperçu. Hal se doutait qu'on prenait un risque en se reposant un tant soit peu sur eux. Maintenant, au moins, on sait à qui on a affaire. Pushkin ira jusqu'au bout. Il ne peut plus se

permettre de nous laisser en vie maintenant que nous savons qu'il est à la solde des Drakovich.

— Tu as envisagé la possibilité que Smolenskov ait pu appeler la cavalerie ?

— Il en a eu le temps et il semble savoir précisément où il nous entraîne. Il connaît la région beaucoup mieux que nous. Merde, j'aimerais quand même le prendre vivant. Si on n'y arrive pas, cela risque de nous faire perdre beaucoup de temps et, pour l'instant, il est le seul fil que nous puissions suivre.

À ce stade de leur mission, ils avaient absolument besoin d'informations – bien plus que de cadavres supplémentaires à ajouter à leur sinistre tableau de chasse.

Accélérant, Grimaldi réduisit l'écart avec la ZIL. Ils roulaient maintenant à grande vitesse entre de longues rangées d'entrepôts. Il y avait peu de lumière, par ici, et la zone industrielle à l'abandon dans laquelle ils évoluaient avait tout d'un décor de fin du monde. L'affrontement était pour bientôt.

Devant eux, la limousine rugit dans une soudaine accélération. Puis le conducteur freina, entraînant le véhicule dans un long dérapage, pour aller se glisser dans un nouveau canyon de vastes hangars à l'abandon. Une manœuvre éclair qui ne pouvait être l'œuvre que d'un pro et qui parvint presque à surprendre Grimaldi. Malgré tout, le pilote réussit à faire virer la berline dans un nuage de poussière et à se replacer dans le sillage de la ZIL.

Mais, droit devant, le conducteur de la limousine avait pilé, faisant effectuer un tête-à-queue à son véhicule, de sorte que ses phares se retrouvèrent braqués sur les deux guerriers.

— On saute ! hurla Bolan en détournant les yeux des lumières aveuglantes.

Ouvrant sa portière, il jaillit au moment où deux silhouettes giclaient de la ZIL et ouvraient le feu avec des armes automatiques.

Son Uzi bien en main, le Guerrier atterrit durement sur le sol. Ses poumons se vidèrent sous la violence du choc, mais il prolongea son roulé-boulé pour aller se réfugier derrière une grosse benne de transport.

Prêt à faire feu, l'Exécuteur prit la mesure de la situation en un instant. Les deux flingueurs, aveuglés par les phares, arrosaient de plomb la berline. À l'évidence, ils ne s'étaient pas aperçus que le véhicule était vide... Au même moment, Bolan entrevit la silhouette de Grimaldi qui venait de toucher le sol et allait trouver refuge derrière un chariot élévateur.

Derrière le jacassement des armes automatiques, des braillements s'élevaient alors que la voiture de location continuait sa course folle. Juste avant qu'elle vienne percuter la ZIL, Bolan aperçut une troisième

silhouette qui sortait précipitamment de l'arrière du véhicule.

Sans hésitation, Bolan et Grimaldi avaient ouvert le feu. Avec une précision mortelle, ils traquèrent les deux flingueurs, qui n'eurent pas le temps de se mettre à l'abri.

Le piège semblait se retourner contre ses auteurs. Le feu automatique des Uzi les fit tourner et les ogives de 9 mm les propulsèrent, tête éclatée, dans la poussière.

Dans la périphérie de l'unique phare de la ZIL encore en état de fonctionner, Bolan distingua clairement le visage de Smolenskov. L'ancien colonel était debout, hagard, son AKM abandonné par terre.

Tout était allé si vite que Bolan avait un instant oublié Pushkin. Mais les phares de la voiture qui les suivait déversèrent soudain leur lumière sur le noman's land qui s'étendait entre les entrepôts. Le Guerrier pivota et aperçut des silhouettes armées se pencher par les portières du véhicule.

La seconde d'après, véhicule arrêté, les deux hommes jaillirent de la voiture, fusils d'assaut en main. Les ripoux du F.S.K. pressèrent aussitôt la détente de leurs armes, et des projectiles vinrent égratigner le métal au-dessus de la tête de Bolan. Mais, à ce jeu-là, ils ne faisaient pas le poids. Peut-être Pushkin et Dodev avaient-ils compté sur un moment d'hésitation des Américains, troublés de voir leurs prétendus alliés se retourner contre eux. Ils reçurent un démenti aussi rapide que définitif.

Une tempête d'ogives 9 mm s'abattit sur eux, passant à travers les portières derrière lesquelles ils s'abritaient. Ils ne furent bientôt plus que deux tas de chairs sanglantes et de vêtements déchiquetés.

L'incident n'avait duré que quelques secondes et, lorsque Bolan reporta son attention sur Smolenskov, celui-ci, enfin sorti de sa stupeur, se penchait à peine pour saisir l'AKM. D'une rafale, le Guerrier expédia l'arme hors de sa portée.

— Laissez tomber, Smolenskov ! lui lança-t-il en même temps qu'il engageait un nouveau chargeur dans le Uzi.

Puis, il décrocha des menottes de sa ceinture et s'avança vers lui.

CHAPITRE XII

Ivan Suganov crut que le destin de tout un empire lui était tombé sur les épaules.

Depuis le coup de fil de Vlad Drakovich, après lequel il avait aussitôt sonné le rappel de ses troupes qui roulaient à présent vers un petit aérodrome de la banlieue de Moscou, il sentait monter en lui un désir de puissance tout neuf. S'il réussissait ce coup, ce serait son moment de gloire. Une vague de peur et de respect déferlerait, non seulement à travers toute l'organisation Drakovich, mais aussi à travers toutes les Familles mafieuses moscovites. Le nom d'Ivan Suganov serait célébré, on le prononcerait enfin avec la crainte et la considération qui lui étaient dues. Dix ans de meurtres pour les Drakovich ne lui avaient valu aucune gloire, aucun avantage réel. D'accord, il avait gagné un paquet de fric, aussitôt dépensé d'ailleurs, mais rien de plus. Il était resté un homme de main. Le premier de la Famille, mais un homme de main quand même.

Combien d'hommes – et de femmes – avait-il tués pour le vieux Yuri ? En additionnant les soldats d'autres Familles mafieuses, les informateurs de la police, quelques hommes d'affaires qui pensaient n'avoir pas besoin de protection, on devait atteindre le chiffre respectable de deux cents.

Mais, avec ce qui se préparait cette nuit, il jouait le plus gros coup de sa sinistre carrière. Et peut-être la possibilité de gagner enfin le droit au respect, puisque la Famille, dans la personne du nouveau et tout jeune boss, l'appelait au secours.

À peine les deux ZIL se furent-elles arrêtées que le portail s'ouvrit en grand. Agrippant son AKM, Suganov sortit de son véhicule, observant les douze hommes qui émergeaient à leur tour des limousines noires, une troupe aussi affûtée que l'acier d'une baïonnette. Grâce aux AK-47, aux fusils Dragunov et aux lance-roquettes RPG-7 qu'ils sortaient des coffres, ils étaient en mesure de déclencher et gagner une vraie guerre. Alors, éliminer deux hommes, aussi balèzes soient-ils, serait une partie de campagne.

Pour cette mission, Suganov avait lui-même sélectionné chacun des tueurs. Les meilleurs que l'argent pouvait acheter, des durs qui avaient prouvé leur courage et leur valeur en d'innombrables occasions. La prime qu'il avait négociée pour ce coup lui permettrait enfin de se payer cette boîte de nuit à laquelle il avait toujours rêvé. Il passerait ses soirées à fumer des cigares, à boire des tonneaux sans

fond de vodka, avec des femmes à ses pieds et sa propre armée pour le protéger...

Mais ses rêves étaient en suspens – jusqu'à ce qu'il ait vu les deux Américains morts devant lui et que l'argent lui tombe dans les mains. Dans l'immédiat, il devait garder la tête froide.

La silhouette d'un homme, vêtu de l'uniforme vert de la F.S.K. et armé d'un AK-47, sortit du petit cabanon de garde.

Suganov s'avança pour aller à la rencontre du contact annoncé.

— Mais vous n'êtes pas le camarade Ptomkin !

Il dominait de sa haute taille l'agent du F.S.K. Ses muscles saillaient sous le cuir de son trench-coat noir et ses longs cheveux bruns étaient retenus par un catogan.

— *Niet*. Ptomkin est occupé ailleurs, il arrivera plus tard. Mais j'ai reçu des ordres vous concernant. Pas de problème.

Suganov fut ravi d'apprendre qu'il n'aurait pas de comptes à rendre au capitaine. Il aurait ainsi les coudées franches. Regardant longuement autour de lui, il évalua les points d'attaque et les zones de défense, mit en place une stratégie, son instinct de tueur en pleine ébullition. Une petite forêt encadrait le terrain d'atterrissage. Cet aérodrome n'était vraiment pas impressionnant : une piste orientée est/ouest, des tarmacs de circulation, et plusieurs hélicoptères garés sur un parking. Il y avait trois hangars, au sud-ouest, à moins d'un kilomètre. Au nord, s'élevait une tour de contrôle, qui ferait une plateforme idéale pour poster une équipe de snipers. Un puissant projecteur directionnel pourrait si nécessaire déverser une lumière aveuglante sur l'ennemi. Une inspection plus approfondie révéla que l'ensemble était protégé d'une clôture grillagée surmontée de barbelés. Vers le sud, à quelque deux kilomètres de là, Suganov aperçut un Boeing 747 qui décollait dans un rugissement assourdissant de l'aéroport international de Cheremetievo. Il décida que tout ce dispositif était parfaitement adapté à ce qu'il avait en tête, d'autant que le va-et-vient des avions de ligne couvrirait le raffut d'une fusillade.

— Au rapport ! ordonna Suganov.

Le lieutenant de la F.S.K. claqua des talons.

— Tout est en ordre. Les gens de la C.I.A. stationnés en temps normal sur le site ont été appelés par un de nos amis, sous prétexte que leur ambassade risquait d'être la cible d'une attaque terroriste. Ils ne reviendront pas avant des heures.

Ils disposaient donc de l'endroit pour le temps nécessaire.

— Les deux agents US sont partis pour Moscou depuis presque vingt heures. En revanche, je n'ai pas eu de nouvelles directes du capitaine Pushkin.

— Préparez-vous au pire. Leur avion ?

— Dans le hangar du milieu, mais ils disposent d'une carte

magnétique qui est l'unique possibilité d'ouvrir les portes. Il n'y a aucun autre moyen d'accès et, si on essaye de forcer le passage, un système d'alarme prévient aussitôt l'ambassade américaine.

Suganov secoua la tête avec dégoût.

— La C.I.A. et le nouveau K.G.B. qui travaillent ensemble... Où va le monde ? Ça fait quand même plaisir de constater qu'aucune des parties ne fait complètement confiance à l'autre.

Il fallait donc exclure la possibilité de saboter le jet, songea Suganov. Aucune importance, vu que les cibles repartiraient dans des sacs mortuaires.

Mentalement, le Russe disposa l'embuscade, imaginant trois points d'attaque distincts, avec des zones de tir se recoupant. Il prêtait une oreille distraite au rapport de l'homme du F.S.K., qui lui expliquait qu'aucun trafic aérien n'était attendu sur cette piste jusqu'au lendemain matin. Suganov, qui contenait tant bien que mal la bête qui grondait en lui, écouta les informations qu'il connaissait déjà. Berline sombre, véhicule de la C.I.A., pas de blindage, vitres renforcées. Deux points restaient dans l'ombre : il ignorait quand les Américains reviendraient et quelle serait l'importance de leur arsenal...

Il prit l'enveloppe marron qui se trouvait dans la poche de son manteau et la tendit au lieutenant, qui l'ouvrit et examina son contenu.

— Tu compteras après. L'uniforme que j'ai demandé se trouve à l'intérieur ?

— Oui. Ce sera tout ?

— File !

Sans attendre que l'homme s'en aille, Suganov aboya des ordres à la cantonade. En moins de cinq minutes, il eut briefé sa troupe. Chacun savait ce qu'il avait à faire et ce qu'on attendait de lui.

S'ils n'arrivaient pas à faire ce boulot, alors personne n'y arriverait. Et Vlad Drakovich se retrouverait avec un avenir qui ne valait même pas la peine d'être considéré.

Étant donné ce que Bolan avait appris jusque-là, la version des événements de Smolenskov et son histoire des « mules » ne lui parurent pas très éloignées de la vérité. À mesure que son prisonnier parlait, quelques pièces jusque-là disparates commençaient de s'assembler.

Ils roulaient dans le nord de Moscou, avec Grimaldi au volant. Leur berline en avait pris un coup. Elle n'avait plus de phares à l'avant et, du côté passager, l'aile était enfoncée à la suite de leur collision avec la ZIL. Avant de quitter les entrepôts, ils avaient étudié une carte

et tracé le chemin le plus rapide pour rejoindre l'autoroute qui leur permettrait de parvenir au petit aérodrome militaire. Si l'alerte avait été donnée, et si leur signalement circulait, ils pouvaient se trouver confrontés à un barrage de police. Il leur fallait quitter la ville au plus vite.

Jusque-là, tout se passait bien. Presque trop bien, même. L'Exécuteur se doutait que des obstacles allaient se présenter, à un moment ou à un autre.

Se fiant dans une certaine mesure à sa paranoïa et à ses soupçons, le Guerrier avait monté les combinés M-16/M-203 – un pour Grimaldi, l'autre pour lui. Et, avant de quitter le champ de bataille des entrepôts, ils avaient enfilé des combinaisons noires, avec pour chacun trois grenades à fragmentation et des chargeurs pour leurs différentes armes.

La facilité avec laquelle Smolenskov s'était confié à lui, alors qu'ils étaient tous deux installés sur la banquette arrière de la voiture, n'inspirait qu'une confiance mitigée à Bolan. Il n'avait pas eu besoin d'utiliser la menace pour que l'autre, calmement, lui expose des faits, lui livre des chiffres et des détails. Aussi simplement que ça. Trop simplement. Pour Bolan, cette prolixité n'avait qu'une explication : sachant qu'une petite armée de tueurs avait été formée pour leur donner la chasse et les tuer, le Russe cherchait à gagner du temps.

— Si je vous ai bien compris, conclut-il, Drakovich, vous et quelques autres avez démantelé des réacteurs, récupéré des déchets radioactifs, expédié des parties constituantes destinées à la construction d'une usine de retraitement, sans que qui que ce soit, y compris la C.I.A., vous tombe dessus...

— C'est comme ça. Nous y avons mis vingt ans, mais nous y sommes arrivés. Je n'ai aucune raison de mentir. C'est vous qui êtes armé.

— Et moi, à la façon dont je vois les choses, j'ai l'impression que vous mentez par omission.

— Vous voyez mal. Achetez-vous des lunettes.

— Le sarcasme n'est pas votre truc, camarade. Vous devriez combler les vides de votre histoire, ou il se pourrait que je perde patience.

Ils échangèrent un long regard, sans qu'au final Bolan sache si l'autre avait ou non peur pour sa vie.

— Je n'ai évidemment pas besoin de vous dire que, quand nous avons commencé à penser à ce montage, le K.G.B. avait tout pouvoir en U.R.S.S. Avant qu'il soit remplacé par ce qu'il est aujourd'hui, à savoir un modèle d'incompétence et de corruption, le K.G.B. était l'institution la plus puissante de l'URSS. Nous avons accès aux réserves nucléaires, aux PALs de tous les missiles, nous avons pour

mission de surveiller les réacteurs nucléaires. Quelques agents de haut niveau dont nous étions avaient les codes nécessaires à l'utilisation de toutes sortes d'armes spéciales, y compris des missiles balistiques intercontinentaux. Si nous voulions, nous étions en mesure de faire disparaître des douzaines de SS-20.

Cette affirmation, et surtout la façon que Smolenskov avait de la proférer, les yeux pleins de fierté et de défi, fit courir un frisson glacé dans le dos de Bolan. Il devrait revenir plus tard à cette remarque concernant les SS-20.

— C'est si difficile, pour vous, de croire que nous pouvions faire du trafic d'armes nucléaires – ou de tout ce qu'il faut pour en fabriquer ? Même si on devait aller jusqu'à gratter le fond d'un fût de plutonium pour ça ?

Bolan secoua la tête.

— Ce qui me préoccupe, dans votre histoire, c'est de savoir qui est impliqué et, surtout, comment vous avez réussi à garder le secret là-dessus aussi longtemps. D'abord, une fois qu'on a éteint un réacteur, on a une fission radioactive dans les crayons combustibles et le noyau du réacteur. Pendant un certain temps, tout est beaucoup trop chaud pour être manipulé. Démanteler un réacteur prend du temps, une grande expertise technique. Même avec des tenues de protection, il y a un problème constant de contamination. Sans parler de celui que pose l'enlèvement de tonnes de déchets. Avec quelques « mules », il faudrait des années pour faire passer de quoi alimenter les crayons. Quand on a autopsié les hommes morts dans les avions ou les aéroports aux États-Unis, on s'est aperçu que deux d'entre eux étaient des « avaleurs de pilules d'uranium ». Le calcul est simple à effectuer. Deux cents de ces pilules sont nécessaires pour remplir un crayon de trois mètres cinquante – chaque pilule ayant la même énergie qu'une tonne de charbon. Or, pour allumer un réacteur, il vous en faudrait plusieurs centaines de tonnes...

La fierté illumina les yeux de Smolenskov.

— On l'a fait ! Peut-être que la manière n'est pas si importante que ça.

— Admettons. Bon, il m'en faut plus, maintenant, Smolenskov. Quelque chose qui vous permettrait de rester en vie encore quelques heures.

— D'accord. Les « mules » j'étais contre, et contre le fait d'utiliser les multiples contacts terroristes que nous avions noués au fil des années. Je savais qu'une fois exposés à la radioactivité, les hommes finiraient par tomber malades et mourir. Mais Yuri devenait pressé d'accomplir son projet, d'obtenir le succès. Nous attendions depuis trop longtemps et nos marges de manœuvre dans la nouvelle Russie se rétrécissaient. Dès qu'un homme tombait malade, si on ne pouvait pas

s'en débarrasser discrètement, on lui fourrait de l'argent dans les poches et on l'expédiait au soleil avec la promesse de soins médicaux et une vie de milliardaires... En réalité, ils mouraient très vite.

Il continuait sa petite danse, il se répétait, mais Bolan prenait son temps, persuadé de l'amener à cracher le morceau.

— Comme les copains du prince saoudien qui sont morts en Somalie ?

Là, Smolenskov parut un instant troublé. Mais il se reprit très vite, bataillant pour préparer une réponse.

— Exactement, finit-il par avouer en hochant la tête. J'aurais préféré les exécuter sur-le-champ et me débarrasser des corps.

— Très attentionné de votre part.

— Je le pense, quand on voit la façon dont ils ont fini. En plus, les autres « mules » auraient pu se rendre compte qu'elles étaient interchangeables, que nous pouvions nous en débarrasser comme bon nous semblait.

— Vous ne vouliez pas de désordre dans les rangs.

— J'ai averti Yuri que c'était dangereux de les laisser reconditionner les substances radioactives.

— Comme il était dangereux d'utiliser l'Aeroflot. Pourquoi ne pas passer par des avions ou des navires privés ?

— Yuri utilisait déjà les lignes aériennes régulières pour faire venir de grosses quantités de drogue en provenance d'Extrême-Orient. Sa Famille, au fil des ans, avait mis tout l'Aeroflot à sa main. Si nous avions utilisé un moyen de transport aérien et l'espace aérien russe sans un plan de vol enregistré, on aurait pris de plus grands risques. Malgré tout, une grosse quantité du matériau fissile et des parties constitutantes destinées à la construction d'une usine ont été transportés par nos propres moyens, en utilisant des espaces aériens et des routes strictement réservés au VIPs du K.G.B. Mais, vers la fin, Yuri avait un programme dans lequel il utilisait des « mules » en continu, un système élaboré de longue date où les pilules, les crayons et l'uranium 238 étaient en mouvement permanent, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Et quand vos porteurs ont commencé à mourir comme des mouches, vous avez compris que toute l'opération risquait d'être mise à jour.

Bolan donnait de petits coups de sonde, et, cette fois encore, il repéra les ombres légères qui voilaient le regard de Smolenskov, signes révélateurs qui prouvaient que le pourri cachait quelque chose.

— J'ai l'impression que vous essayez de gagner du temps, Smolenskov.

Le moment était venu de changer de registre. Comme il sortait le gros .44 Magnum Desert Eagle, il vit la peur danser dans les yeux du

Russe.

— Répondez à ma question, maintenant. Tout cela nous mène où ?

Alors qu'il laissait le silence s'installer, il put presque entendre les rouages tourner dans le crâne de Smolenskov, tandis qu'il réfléchissait, la mâchoire serrée, les yeux étincelants. Finalement, il hocha lentement la tête, à plusieurs reprises.

— D'accord, d'accord. Ça n'a de toute façon plus aucune importance. Le Yémen, ou plutôt ce qui était le Sud-Yémen, le Yémen communiste. Nous étions les rois, là-bas.

Finalement, ils en revenaient aux affaires. Même si, Bolan le sentait, ils étaient encore loin de la vérité. Mais l'Exécuteur était convaincu que son prisonnier laisserait d'une manière ou d'une autre échapper les derniers éléments dont il avait besoin.

CHAPITRE XIII

Gregor Drakovich était persuadé que les événements partaient en couilles, qu'ils en perdaient le contrôle, et qu'un destin effrayant se profilait au bout de la route.

Gregor n'était pas un tueur-né. D'accord, il avait tué en plus d'une occasion, mais jamais il n'avait donné dans les exécutions de sang-froid, à l'encontre de son frère. Et, s'il avait tué, c'était en état de légitime défense, sa victime étant toujours un flingueur d'une autre Famille. D'ailleurs, en ces rares occasions, c'était plus la chance que l'adresse et l'expérience qui lui avait été utile.

À la lumière de ce qui s'était passé à Brighton Beach, de cette tragédie orchestrée par les chasseurs américains qui semblaient décidés à ne plus les quitter, le jeune Drakovich soupçonnait que son savoir-faire ne ferait pas le poids dans la guerre qui se préparait.

Installé dans le ventre du gros Antonov, Gregor regardait son aîné distribuer des armes aux vingt hommes qui se trouvaient à bord. En cet instant, il devait bien admettre qu'il éprouvait un profond respect pour Vlad, et même qu'il l'admirait pour sa façon de prendre les choses en main. Il faisait toujours en sorte que les choses marchent, sans soulever la moindre question au sein de ses troupes. Qu'il fonce en avant, se satisfaisant des données assez floues que leur avaient laissées leur père et Smolenskov pour conclure cet énorme marché complètement dégueulasse, n'avait rien de surprenant. Son frère se contentait d'être lui-même, consacrant toute son énergie à voir le rêve devenir réalité. Après tout, le vieux Yuri était comme ça, et Vlad en était la copie conforme.

Gregor sentit la sueur commencer de perler sous le treillis que son frère lui avait imposé. Finies les fringues à dix mille dollars et les pompes en peau d'autruche. À en croire Vlad, l'heure était venue de se battre.

Le Pakistan et un SS-20 étaient à l'ordre du jour.

Ils n'avaient toujours aucune nouvelle de Smolenskov – Vlad ayant vainement essayé de le joindre durant l'heure qui venait de s'écouler. Ce silence ne faisait que laisser peser un peu plus d'incertitude, ajouter d'autres interrogations au sujet de l'ancien colonel, ses motivations, sa personnalité. Ils s'étaient de toute façon envolés sans lui. Fugitivement, et à sa grande surprise, Gregor se prit à espérer que l'associé de son père, un homme qu'il n'avait jamais aimé et à qui il n'avait jamais fait confiance, avait connu un sort tragique.

Vlad, les yeux fixés sur le testament, commença à taper des numéros sur le clavier de l'ordinateur posé à côté de la radio-console. Gregor se détourna, effrayé de voir à quel point son frère refusait de regarder la réalité en face. Le gros business de leur père, ce coup foireux imaginé du temps du communisme défunt, allait leur exploser à la gueule.

Trop de gens peu recommandables avaient été mouillés dans cette opération. Le colonel pakistanais, le rebelle somalien, le prince saoudien, sans parler de militaires et de proches du gouvernement yéménite. Selon Gregor, l'avidité amenait les hommes à faire des choses qu'ils ne feraient pas en temps normal. Comme mordre la main qui les nourrissait, comme tuer sans ciller. Son frère et lui ne verraient jamais les sommes astronomiques engagées dans leur guerre d'enchères. C'était trop d'argent. Et la cupidité de leur père allait les entraîner tous les deux jusqu'en enfer.

Il devait essayer d'en parler à Vlad...

Perdu dans ses sombres pensées, Gregor ne s'était pas aperçu de la présence de son frère, près de lui, jusqu'à ce que celui-ci lui pose la main sur l'épaule.

— Qu'est-ce qui se passe ? Je te parle !

Lentement, le jeune homme regarda son aîné dans les yeux et il n'aima pas ce qu'il y vit. Il y avait de la folie dans le regard de Vlad, une folie qui allait le rendre incontrôlable.

— J'ai contacté nos hommes à Karachi. Pour vérifier.

— Tu avais des doutes ?

— Pas le moindre. Un associé de notre père, Viktor Dtechka, nous attendra à notre arrivée. J'ai ici le plan de vol, spécialement étudié pour nos pilotes, et qui nous permettra de traverser la frontière sans être repérés par les radars. Toutefois, ajouta Vlad en prenant une expression sinistre, ils m'ont dit qu'il y avait un problème. J'ignore lequel : ils ne me le révéleront qu'à notre arrivée.

Un problème ? Leurs problèmes avaient commencé à Brighton Beach et ne faisaient que s'accumuler d'heure en heure. Et leur problème numéro un était que, qui que soient ces enfoirés, ces chasseurs sans visage, Gregor savait qu'ils n'abandonneraient pas la partie avant d'avoir détruit la Famille et ses trafics pourris. C'était son unique certitude. Pour le reste...

Le jeune Drakovich observa son frère qui sortait un mini-Uzi d'une caisse. Sans prévenir, il lança l'arme et Gregor s'en saisit maladroitement.

— Tu sais t'en servir ?

Non, il ne savait pas, et son frère était parfaitement au courant. Il n'eut donc aucun scrupule à secouer la tête.

— Je ferai en sorte qu'on te donne une rapide leçon.

Gregor vit Vlad se diriger vers le fond de la carlingue pour se pencher de nouveau sur son ordinateur.

Les ultimes volontés d'un homme mort allaient les mener droit à leur propre damnation.

Une nouvelle fois, Smolenskov abandonnait trop facilement pour que Bolan soit convaincu. Le Guerrier enregistrait tous les renseignements que livrait leur prisonnier, tandis que Grimaldi continuait de rouler, fonçant vers le nord. Ils avaient changé de véhicule, décidément trop repérable, en « empruntant » une grosse berline à boîte automatique qui n'avait pas longtemps résisté au petit gadget électronique spécialement imaginé par leur ami Herman Schwarz pour remplacer n'importe quelle clé pour n'importe quelle serrure.

Selon Smolenskov, l'usine de retraitement se trouvait à une centaine de kilomètres au nord d'Aden. L'histoire voulait qu'une compagnie russe, Vladovich, ait envoyé une équipe d'experts pétroliers au Sud-Yémen, plus de vingt ans auparavant. De l'équipement de forage avait été expédié par avions cargos, et on avait briefé et payé les bonnes personnes afin qu'elles regardent de l'autre côté. Vladovich était en réalité une ancienne propriété du K.G.B., passée dans le giron de Yuri Drakovich à l'époque de Gorbatchev. Sous le couvert de recherches pétrolières, les éléments d'un réacteur nucléaire, ainsi que les techniciens et les scientifiques nécessaires pour les assembler, avaient été transportés peu à peu sur le site. Après des opérations massives de dynamitage dans les collines, en plein désert, l'usine avait été construite en sous-sol par une petite armée d'ouvriers russes et yéménites et se révélait, aujourd'hui, parfaitement opérationnelle.

Tout en écoutant l'ancien colonel, Bolan nota qu'il devait rapidement joindre Washington, afin qu'une reconnaissance satellite de la région soit effectuée. La moindre présence de radioactivité serait aussitôt repérée.

Le Guerrier aurait dû être satisfait. Pourtant, il avait l'intuition que, dans son histoire, Smolenskov omettait un détail important. Il pensa aux SS-20 et, sachant qu'il avait peu de chances de voir son coup réussir, il décida de bluffer.

— Vous avez fait allusion tout à l'heure à des SS-20, et au fait que le K.G.B. était à l'époque et ensuite, après l'écroulement de l'Empire soviétique, capable d'en faire disparaître comme bon lui semblait.

Smolenskov resta impassible, mais ses yeux se plissèrent juste assez pour que Bolan sache qu'il avait mis le doigt sur quelque chose d'intéressant.

— Vraiment ?

— Je pense que vous avez déjà assemblé un ou plusieurs missiles. Lequel, ou lesquels, sont à vendre. Et je pense aussi que l'activité trop visible de « mules », ces derniers temps, s'explique parce que vous êtes sur le point de réussir la première phase de votre projet et que vous allez pouvoir continuer à construire des armes nucléaires à partir de cette usine. Je vais trop loin ?

Comme Smolenskov se contentait de hausser les épaules, Bolan continua.

— En ce moment même, se déroule une guerre d'enchères, organisée par vos soins. Elle a lieu soit au Pakistan soit au Yémen. La règle du jeu est simple : c'est à celui qui a le plus de cash. Qui ça ? Un prince saoudien, un rebelle somalien, la Libye, le groupe Al-Qaida ?

Smolenskov pinça les lèvres et hocha la tête, visiblement amusé.

— Vous avez une imagination fertile. C'est intéressant.

— Je ne trouve pas ça spécialement drôle. Pour moi, tout ça témoigne d'une cupidité monstrueuse et d'une folie sans borne.

Bolan marqua une pause, scrutant le visage de Smolenskov. Si ses traits étaient toujours vides d'expression, il y eut comme un tremblement dans ses yeux. Sans crier gare, Bolan revint à la méthode dure. Il força le canon du Desert Eagle sous le menton de l'ancien colonel, l'obligeant à pencher la tête vers l'arrière.

— Les SS-20 dont vous avez parlé, dit-il d'une voix glaciale. Où sont-ils ?

Smolenskov déglutit en grimaçant.

— Ça ne vous servira à rien de le savoir. Vous ne vivrez pas assez longtemps pour...

— Les SS-20 !

— Karachi. Et il n'y en a qu'un. Les autres sont en cours de montage à Aden. Les fils Drakovich et moi-même étions en route pour récupérer l'argent d'un certain colonel pakistanais, Atta Tuhbat.

Bolan réceptionna la révélation sans réaction particulière. L'important, pour lui, était de pouvoir maintenant passer à la phase suivante. Il se trouvait confronté au pire scénario possible. Il savait très bien qu'un SS-20 aux mains de quelqu'un qui savait s'en servir et était déterminé à le faire, pouvait conduire à l'anéantissement d'une ville entière.

— Votre copain pakistanais a le missile, mais vous avez les PALs, c'est ça ?

Le silence de Smolenskov était éloquent. Tout en ôtant le gros pistolet de sous le menton de son prisonnier, le Guerrier croisa le regard de Grimaldi, qui avait tout entendu et semblait blanc de colère.

Mais Bolan n'en avait pas terminé.

— Nous sommes attendus par des hommes à vous, n'est-ce pas ?

lui lança-t-il. Votre copain Pushkin a dû passer le tuyau sur l'existence de l'aérodrome secret de la C.I.A. Et j'imagine qu'un comité d'accueil a été préparé à notre intention, là-bas...

Smolenskov avait soudain la tête d'un homme qui marche à la potence.

— Et si c'est le cas ? demanda-t-il pourtant, que ferez-vous ?

— Vous serez le premier mort de la bataille...

— Éteins les lumières, et arrête-toi.

Grimaldi coupa les phares et freina en douceur.

Le tableau nocturne qu'ils avaient sous les yeux ne disait rien qui vaille à Bolan. Trop calme, trop silencieux, trop sombre.

Ils avaient stoppé sur la route qui menait au grand portail, à une cinquantaine de mètres de la guérite de garde, là où la petite route faisait un coude.

Le Guerrier sortit de puissantes jumelles à infrarouge. Un rapide coup d'œil sur les environs de la piste, vers le sud, lui permit de repérer quatre spectres gris-vert, allongés près de la piste, armés et prêts à tirer. Alors qu'il poursuivait son repérage, les têtes de trois autres silhouettes fantomatiques lui apparurent, perchées sur la plateforme de la tour de contrôle.

Au terme de quelques réglages, il parvint à obtenir une vision satisfaisante du hangar. Et à environ mille mètres de l'endroit où il se trouvait, il réussit à voir une autre silhouette, seule, allongée sur le toit du bâtiment. En d'autres circonstances, Bolan aurait souri pour marquer son approbation. C'était le dispositif parfait pour une embuscade.

— Nous avons un comité d'accueil, confirma-t-il à Grimaldi. On va mettre en action le plan prévu.

Utilisant la crosse de son M-16, il explosa la petite veilleuse intérieure de la voiture. Puis, son combiné M-16/M-203 en main, le M-203 chargé d'un projectile de 40 mm, il ouvrit sa portière. Grimaldi le vit se glisser dans l'ombre protectrice des arbres et ralluma aussitôt les phares. Il n'avait rien à craindre du colonel. Ficelé à la ceinture de sécurité, les mains menottées dans le dos, il ne pouvait qu'éructer des insultes, mais n'avait d'autre possibilité que d'être entraîné dans le conflit contre sa volonté, en espérant ne pas se faire tuer par ses propres alliés.

Le plan, comme avait dit le Guerrier, était d'une simplicité biblique. Comme ils devaient absolument rejoindre le jet pour filer vers le Pakistan, Grimaldi devrait foncer droit devant jusqu'au hangar, en donnant tout ce que le moteur pourrait supporter. Passer à travers les mailles du filet tissé par l'ennemi n'était pas une option – car,

même s'ils y arrivaient, il était difficile d'imaginer comment ils réussiraient à faire décoller le jet sous le feu ennemi. Grimaldi servirait donc de chèvre pour obliger les tueurs à se découvrir, de façon que l'Exécuteur, inattendu dans le jeu, les tire ensuite comme à la foire. Le pari était fou et Mack s'en voulait d'avoir embarqué son vieil ami dans une galère pareille, mais il n'était plus temps de battre sa coulpe.

L'Exécuteur se perdit dans les arbres bordant la route et attendit.

Ainsi qu'ils l'avaient prévu, la situation prit très vite un tour désagréable.

Deux ombres se matérialisèrent derrière le portail, et les gueules enflammées des AK-47 vomirent des torrents de plomb vers la berline qui maintenant fonçait sur eux.

CHAPTRE XIV

Dans ce combat, il n'était pas possible de déterminer avec certitude le nombre de leurs adversaires ni les points d'attaque possibles, pas moyen non plus de savoir si le hangar ou même leur jet était piégé. Le pilote se reposait de toute façon entièrement sur Bolan. Tandis que lui-même effectuerait sa charge, le Guerrier nettoierait l'arrière et les flancs. Tout ce que Grimaldi avait à faire, c'était passer le portail, puis rouler sur près d'un kilomètre à travers une pluie de balles, jusqu'à ce qu'il atteigne le hangar. On pouvait espérer que l'ennemi se jetterait sur la berline, persuadé que les deux Américains s'y trouvaient, révélant ainsi leurs positions.

Alors que Jack, le pied au plancher, bondissait en avant, les silhouettes postées du côté du portail tiraient comme si leur vie en dépendait. Et, au même moment, Smolenskov déversa un flot d'obscénités et se mit à tambouriner des deux pieds contre le siège du conducteur. Les flingueurs étaient trois maintenant, droit devant, et arrosaient comme des malades. Une ligne d'impacts cerclés de toiles d'araignées traça le pare-brise. Grimaldi, qui put se baisser à temps pour échapper à l'essaim d'ogives brûlantes, eut le visage mordu par une pluie de verre, quand le pare-brise finit par exploser. La berline franchit enfin le portail. Smolenskov, lui, continuait de hurler et de donner des coups de pieds sur le dossier de Grimaldi. On aurait dit un possédé.

Les dents serrées, et malgré le traitement que lui faisait subir son passager, le pilote parvint à faire virer le véhicule vers le sud-ouest, ainsi que le prévoyait le plan initial élaboré avec Bolan. Dans la manœuvre, il renversa un des flingueurs, qui n'avait pu sortir à temps de sa trajectoire. Un bruit sourd, un cri déchirant, puis la vision furtive d'une silhouette qui disparaissait, happée par la nuit. L'instant d'après, Grimaldi découvrit que les choses allaient en s'aggravant.

Depuis le nord et le sud, des armes entrèrent en action. L'ennemi prenait la berline dans un feu croisé dévastateur.

Et ça n'était pas tout. Soudain, un faisceau de lumière crue jaillit de la tour de contrôle. Jetant un coup d'œil vers le puissant projecteur, Jack repéra dans cette direction les flammes de plusieurs canons d'armes illuminant la plate-forme. C'était à se demander combien de flingueurs l'avaient pris pour cible !

Le projecteur l'enferma dans son cercle de lumière alors que des balles pilonnaient le capot et le toit, et que la vitre, du côté passager,

volait en éclats. Mais Grimaldi continuait de foncer. Il tourna pour sortir de la piste et du rond dessiné par le projecteur. Le moteur hurlait, mais tenait, et les pneus griffèrent l'herbe quand Grimaldi manœuvra afin de se mettre en ligne pour une attaque frontale sur le hangar. Derrière lui, Smolenskov était comme fou furieux. Il donnait à présent des coups de pieds dans la portière, brailant comme un damné, alors que plusieurs rafales de plomb détruisaient la lunette arrière.

Fonçant à près de cent soixante-dix kilomètres à l'heure, et accélérant encore, toujours prisonnier de la lumière du projecteur, Grimaldi repéra trois, puis quatre flingueurs qui se découvraient à cent mètres de lui, droit devant, et crachaient les chargeurs de leurs AK-47. Ils tiraillaient comme si le dernier jour de l'humanité était arrivé. Les ténèbres de la nuit en étaient illuminées. Et les pourris semblaient ne pas vouloir bouger d'un cheveu alors que la berline leur fonçait dessus. Mais rien ni personne ne pourrait détourner Grimaldi de sa trajectoire.

Juste au-dessus du champ de bataille, un avion fit entendre comme un bruit de tonnerre. L'engin passa, énorme, à quelques dizaines de mètres au-dessus du terrain, dans le champ de vision de Grimaldi. Des balles arrosaient le capot de la berline, ricochaient. Grimaldi conduisait couché sur le volant. Il n'était plus qu'à vingt mètres de ses ennemis, qui, dans un soudain accès d'héroïsme stupide, décidèrent de tenir bon.

Pour deux d'entre eux, ce fut une erreur fatale. Ils eurent le temps de recharger leurs AK-47, mais pas celui de stopper le conducteur de la voiture qui les chargeait. Les yeux plissés pour se protéger du vent, Grimaldi dirigea la berline droit sur les pourris qui semblaient se rapprocher à la vitesse de l'éclair.

Et, brusquement, ce fut comme si la terre s'épanouissait en une boule de feu juste derrière le véhicule. La chaleur de l'explosion traversa la voiture comme un vent mortel. Grimaldi songea aussitôt à un tir de roquettes, probablement en provenance de la tour de contrôle, mais, par chance, un peu court.

Poursuivant sa charge dans le tonnerre de l'explosion, le pilote entra au contact. Il enregistra deux chocs, sentit presque physiquement la chair qui cédait contre le métal avec un écœurant bruit sourd, celui des os qui se fracassaient, juste avant que les deux hommes ne soient engloutis par la nuit.

Il se lança dans une longue suite de virages en zigzag afin de sortir de la ligne de mire de l'ennemi. Le projecteur semblait avoir abandonné la poursuite. Le hangar était tout près, à présent, et le pilote se trouvait à portée de l'arme, quelle qu'elle soit, dont disposait le salaud posté sur le toit.

Il y eut une autre explosion, derrière ce qui restait de la berline, mais le coup de tonnerre lui parut plus lointain, cette fois. Il jeta un rapide coup d'œil et vit la tour de contrôle qui s'embrasait.

Bolan était à l'œuvre.

C'est alors que le pilote s'avisa que le calme était revenu dans l'habitacle. Il n'eut pas besoin de regarder derrière lui pour savoir ce qu'il trouverait. L'odeur du sang suffisait. Grimaldi regretta la mort du pourri, non pour elle-même, mais parce que l'ancien colonel aurait pu sans doute leur en apprendre encore davantage sur la grosse combine immonde qu'il avait montée et qui avait été l'œuvre de presque toute sa vie.

* *

*

L'Exécuteur effectua une entrée aussi rapide que mortelle sur le champ de bataille. Grimaldi avait fait son boulot, ouvrant une brèche et un chemin vers l'enfer. Jusqu'ici tout se passait comme prévu. Avec son M-16 bégayant un chemin de feu devant lui, Bolan régla rapidement leur affaire à la troupe sortie du cabanon de garde. Il abattit le trio d'une longue rafale de 5.56 mm imparable. Les trois hommes furent projetés vers l'arrière et moururent sans savoir d'où leur venait ce mauvais coup. Rapidement, le Guerrier inspecta les environs de la guérite. Rien. Le fait qu'il ait pu entrer sans réelle opposition signifiait que, décidément, personne n'avait repéré son éjection de la berline et son approche.

Au sud, Grimaldi essayait un feu nourri. Tout en courant en zigzag, Bolan estima la distance qui le séparait de chacun des fronts de l'embuscade, et son choix se porta sur la cible la plus proche. De plus, c'était celle qui pouvait causer le plus de problèmes à son ami.

D'une courte rafale, le Guerrier explosa le projecteur de la tour de contrôle, qui s'éteignit dans un jaillissement de verre et d'étincelles. Il visa ensuite les éclairs de canon qui crépitaient autour, avant de vérifier une nouvelle fois ses arrières. Rien. Mettant un genou en terre, il enroula en douceur un doigt autour de la détente du M-203. De là-haut, un des flingueurs venait de balancer une grenade d'un RPG-7, qui explosa tout près du véhicule de Grimaldi, soulevant la terre juste derrière la berline, dans un bruit de tonnerre.

Bolan lui rendit la politesse avec une grenade 40 mm. Le projectile fila dans la nuit dans une courbe parfaite, pour aller percuter le bord de la plate-forme. Une boule de feu dévora la tour de contrôle, éjectant des morceaux de corps dans toutes les directions.

Cela faisait quatre hommes en moins, si son observation préalable

de l'objectif numéro deux était correcte. Et elle devait l'être.

Mais la partie n'était pas encore gagnée, loin de là. Il lui restait environ huit cents mètres avant de rejoindre le hangar. Et, vu la façon dont les choses se dessinaient, cela risquait de prendre une éternité. Le temps risquait également de paraître long à Grimaldi, qui se retrouverait livré à lui-même quand il aurait réussi à rejoindre le hangar.

Poussant à fond sur ses jambes, l'Exécuteur visa en pleine course les deux flingueurs qui arrosaient les arrières du pilote. Alors que le rugissement d'un Antonov décollant de Cheremetiëvo couvrait presque le raffut des armes automatiques, Bolan se rapprocha de l'ennemi. Malgré le rythme intense de sa course, son cœur battait régulièrement dans sa poitrine et sa respiration n'était qu'à peine altérée. Comme toujours dans ces moments de risque absolu, il trouvait les ressources nécessaires pour aller plus loin, pousser son corps jusque dans ses derniers retranchements.

Avec l'explosion qui avait réduit la tour de contrôle à l'état de squelette mangé par les flammes et la fumée, les deux flingueurs placés sur sa trajectoire avaient compris que quelqu'un les approchait par l'arrière et, dans un même mouvement, ils firent volte-face alors que Bolan ralentissait son allure et pressait la détente de son M-16. Tandis qu'il vidait son chargeur, les deux silhouettes tournoyèrent comme des toupies avant d'aller s'écrouler par terre, dans un sillage de sang et d'humeurs répugnantes.

Reprenant de la vitesse, Bolan passait à leur hauteur, quand il entendit un gémissement de douleur. Fouillant la pénombre des yeux, il repéra un des deux pourris que Grimaldi avait effacés de sa route avec son pare-chocs. Le type, qui rampait sur l'herbe, leva les yeux vers lui, le regard empli d'incompréhension. Il avait une jambe pliée selon un angle qui n'avait rien de naturel, et le Guerrier repéra le dessin luisant du tibia saillant d'une déchirure de son pantalon. Un grondement de rage et d'agonie mêlées monta de la gorge du blessé, alors qu'il essayait de tourner son arme vers l'Exécuteur. Celui-ci envoya une courte rafale de miséricorde avant de repartir.

Après avoir franchi encore cent mètres en direction du hangar, il fut soudain pris sous le feu d'une arme automatique et se mit à courir en zigzag. Le tireur isolé du hangar était en appui sur un genou, sa silhouette se dessinant vaguement au sommet du bâtiment, avec, derrière lui, les lumières lointaines de Cheremetiëvo.

Bolan accéléra encore, donnant tout ce qu'il avait.

Devant, il vit Grimaldi faire virer la berline à angle droit dans un grand dérapage au ras du bâtiment, se trouvant ainsi provisoirement à l'abri du tireur.

Mais, aussitôt, les éclairs lacérèrent les ténèbres en direction de

l'endroit où Grimaldi s'était réfugié. L'Exécuteur fit entrer un chargeur plein dans son fusil d'assaut, arma le M-203 d'une grenade de 40 mm, avant de s'élancer dans un nouveau sprint. L'utilisation de la grenade serait l'option de la dernière chance. Une explosion pouvait détériorer les portes, et, par la même occasion, les complexes circuits électroniques que renfermait le pavé numérique qui en commandait l'ouverture. Bien sûr, ils pouvaient tout faire sauter. Mais le temps, encore une fois, leur manquait de façon critique. Ils avaient besoin de foutre le camp au plus vite.

Le tireur posté sur le toit n'avait d'attention que pour Grimaldi, lequel était sorti de la berline et tirait vers le haut avec son M-16. Il longeait au plus près la façade du hangar, essayant de se rapprocher de la porte.

Sur le toit, le tireur faisait le maximum pour l'empêcher d'atteindre le pavé numérique, mais le tir fourni du pilote l'obligeait à rester à couvert. Jack parvint enfin à la hauteur du boîtier et Bolan vit les portes du hangar commencer de coulisser. À l'intérieur, des lumières clignotaient. Le Guerrier calcula qu'il lui restait encore cent mètres à franchir.

La portée idéale pour utiliser le M-16 comme le M-203.

Alors qu'il mettait un genou en terre, il vit la silhouette ennemie se redresser à découvert. Il visa calmement le bord du toit et balança la grenade 40 mm. L'autre n'avait pas eu le temps de presser la détente de son arme qu'il fut absorbé par une boule de feu.

Bolan s'élança et appela :

— Jack ! Jack !

Grimaldi apparut dans l'ouverture du hangar. L'ami et compagnon de combat de Mack Bolan avait le visage couvert de sang et arborait un sourire de gosse.

— On ne s'ennuie pas avec toi, Striker !

Le Guerrier sourit à son tour et donna à son vieux copain une grande claque dans le dos avant de demander :

— Smolenskov ?

Le pilote secoua la tête ;

— Il n'est pas passé à travers les gouttes.

— Dommage.

Ce serait certainement la seule épitaphe pour la mort d'un pourri.

— Je vais vérifier le jet pour voir si personne n'a rien trafiqué dessus, enchaîna Grimaldi. Tu me donnes trois ou quatre minutes, et on pourra y aller.

L'Exécuteur savait que le pilote, prévoyant, avait fait le plein dès leur atterrissage à Moscou.

— Grouille-toi, insista-t-il. Je vais m'assurer que nous avons fait le ménage autour de la piste.

— J'ai besoin de ça pour conclure cette mission, Hal.

Ils étaient en l'air, à une bonne heure de vol au sud de Moscou. Et, jusque-là, la chance semblait vouloir les accompagner.

Bolan était assis juste derrière la porte ouverte du cockpit, son équipement de liaison satellite à la main.

Selon Grimaldi, les turbofans consommaient beaucoup de kérosène alors qu'ils volaient à grande vitesse, au-dessus des nuages, à environ trente-cinq mille pieds. À part la lueur que diffusait le tableau de bord, toutes les lumières, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'appareil, avaient été coupées. Le jet était un vaisseau fantôme, naviguant à l'aveugle.

C'était une tactique utilisée par les trafiquants de drogues pour éviter d'être détectés à l'œil nu. Bien évidemment, Grimaldi disposait de tous les équipements électroniques de pointe, notamment en matière de radar et de brouillage radar. Mais il ne pilotait pas un avion de chasse. Privés de tout moyen offensif ou défensif, ils se raccrochaient à l'espoir qu'un Mig hostile ne se montrerait pas. En vérité, Bolan pensait la chose peu probable. Toutes les mesures avaient été prises à Washington par le numéro Un du *Justice Department* pour protéger leur plan de vol dans les espaces aériens russe et pakistanais.

Ce qui préoccupait le plus le Guerrier, c'étaient ses ennemis en fuite. Ils se dirigeaient à présent vers le Pakistan et, sans doute, gagneraient-ils ensuite le Yémen.

L'Exécuteur exposa à Hal Brognola la tactique qu'il entendait adopter.

— Je vais suivre les Drakovich. Avec cette histoire de SS-20 manquant, j'ai dans l'idée que nos héritiers ont les PALs de ce missile et qu'ils sont actuellement en route pour les vendre au colonel Tuhbat.

— Pour ça, on a déjà pris quelques dispositions. J'ai mis tout mon monde sur la piste. Il semblerait que les Russes et les Américains soient sur la même longueur d'onde sur ce coup. J'ai reçu carte blanche, et l'assurance de toute l'aide nécessaire. Quant au Pakistan, après les événements récents d'Afghanistan, ils ont besoin de nous convaincre de leur bonne foi et veulent se refaire une virginité. L'Agence a une équipe sur place, à Karachi. Et j'ai un contact pour toi, le major Mohammed Buhjwabi, des renseignements militaires pakistanais. Il sera là dès ton arrivée à Karachi. Les Russes sont, tu t'en doutes, assez embarrassés par cette histoire de SS-20. En général, ils envoient des commandos Spetsnaz pour nettoyer toutes les saloperies que peuvent laisser ici ou là leurs compatriotes. Ça ne changera pas cette fois non plus. Tu vas avoir du monde autour de toi, Striker, à ton arrivée. Je sais que tu n'aimes pas ça, mais nous ne pouvons pas jouer perso sur ce coup. On a fait en sorte que Grimaldi et toi soyez intégrés

à la force d'assaut pakistanaise, mais vous n'aurez de comptes à rendre qu'à vous-mêmes et à moi. Mon contact de la C.I.A. m'a expliqué que les services secrets pakistanais aimeraient bien qu'on fasse le moins de bruit possible autour de cette histoire – ils ont déjà une assez mauvaise réputation comme ça...

— Et les photos satellites du site, au Yémen ? interrogea Bolan.

— Elles sont en train d'arriver. Dès que j'aurai tout, je te le faxerai. C'est l'affaire de quelques minutes. Mais c'est quand même incroyable : tout le monde ici se demande comment un truc pareil a pu rester secret pendant toutes ces années. En réalité, nous avons trouvé un certain nombre de rapports d'agents qui soulevaient des questions dans la périphérie de ce qui devait bien être ce coup pourri. Mais ces messieurs les analystes, ces ronds-de-cuir du contre-espionnage, n'ont pas fait les bons recoupements, persuadés que l'affaire était un montage d'intox. Bon, en tout cas, on est en train d'étudier le site en question. Pour un œil non qualifié, cela ressemble à un site pétrolier. Tu as les derricks, les pipelines, les machines pour le forage... et puis, on a effectivement trouvé la connexion avec cette boîte russe, Vladovich, qui a fait venir sur place tous les équipements industriels lourds. La possibilité qu'ils aient fait entrer en contrebande les éléments nécessaires à la construction d'une usine de retraitement est tout à fait plausible. Bon sang ! Si jamais les Israéliens avaient vent de ça, ils iraient bombarder le pays et ruineraient complètement le Yémen. Ils pourraient être même tentés par une frappe chirurgicale nucléaire qui ferait du territoire un nouveau Tchernobyl.

C'était la raison pour laquelle le Président avait mis au service de Brognola, dans le plus grand secret, une équipe de commandos entraînés et équipés, pris sur le contingent travaillant déjà en Afghanistan, afin de fagociter aussi discrètement que possible le site, pendant que Bolan jouerait son jeu au Pakistan.

Brognola traça les grandes lignes de l'opération à l'attention du Guerrier.

— Un petit aparté, conclut-il, à propos de l'entrepôt qui a sauté l'autre jour et dans lequel les types du F.B.I. ont failli laisser leur peau. Eh bien, leurs spécialistes ont aussi trouvé d'importantes traces résiduelles d'éther, de kérosène et d'acétone. De là à penser que notre défunt Yuri faisait dans la fabrication de cocaïne... C'était en tout cas un homme très occupé.

— Maintenant que tu me dis ça, je me rappelle avoir senti une odeur chimique dans l'air. Je commence à mieux comprendre pourquoi ils étaient prêts à risquer le tout pour le tout, même si ça voulait dire subir de grosses pertes, en termes d'argent et de personnels. En tout cas...

— C'est déjà derrière nous, Striker. Bon, nous t'envoyons tous les

renseignements et infos dont tu as besoin. Il faut absolument que cette histoire soit réglée au plus vite. Je crois que je ne dormirai pas tant que cette usine ne sera pas neutralisée et que vous ne serez pas tous les deux de retour au pays. Et faites gaffe à vos miches, d'accord ?

Tandis que le fax commençait de vomir ses premiers documents, l'Exécuteur songea qu'ils auraient besoin de beaucoup plus qu'un coup de pouce de la chance pour se sortir de ce borbier, mais il garda sa réflexion pour lui.

CHAPITRE XV

Bolan et Grimaldi étaient déjà à Karachi depuis plus de douze heures, et l'Exécuteur avait les nerfs en pelote. Ce n'était pas le genre de blitz auquel il était habitué ni son genre de guerre. Mais il savait aussi que, s'il voulait débarrasser les États-Unis de la Famille mafieuse des Drakovich, il devait en passer par là. Il ne pouvait espérer s'en sortir tout seul dans un pays inconnu, plus proche du Moyen Age que du monde moderne, et où la vie d'un homme avait toujours un prix, et, le plus souvent, un prix peu élevé.

L'histoire du Pakistan, pays musulman, était écrite en lettres de sang depuis sa partition d'avec l'Inde. La jeune nation avait connu d'innombrables émeutes et révolutions, matées seulement lorsqu'une loi martiale s'abattait sur le pays. Le Pakistan contrôlait la quatrième armée la plus importante au monde, avait mené plusieurs guerres avec son voisin, autant craint que haï, pour se disputer le Cachemire. De féroces combats de masse et quelques massacres de populations civiles avaient aidé à propulser les Pakistanais dans la course à l'armement nucléaire. C'était une région où un étranger pouvait être abattu sur place s'il adressait la parole à une femme voilée ; où flagellations et mutilations publiques étaient à l'ordre du jour pour les criminels ; où des pans entiers de la police et de l'armée étaient connus pour avoir toujours une main tendue, et pouvaient changer de camps trois fois dans la même journée, soutenant un jour les talibans d'Afghanistan pour s'offrir ensuite à l'Amérique dans l'espoir de se refaire une santé sur le plan international et relancer l'économie à l'aide des dollars US. Comme disait un proverbe du cru : « Tu n'achètes pas un Pakistanais, tout au plus peux-tu espérer le louer pour un temps, jusqu'à ce qu'on lui fasse une nouvelle offre plus intéressante. »

Le tableau était pour le moins sinistre, à l'image de l'état d'esprit de Bolan depuis qu'ils avaient atterri, pour être accueillis par leur contact des Renseignements pakistanais. L'adrénaline coulait à flots brûlants dans les veines de l'Exécuteur, car, alors que le soleil se couchait déjà sur le port de Karachi, ils n'avaient aucune nouvelle de leurs cibles.

Bolan étudia le visage du major Mohammed Buhjwabi. Difficile de se faire une idée sur le bonhomme, mais le Guerrier avait le sentiment d'avoir affaire à un individu carré, un soldat pétri de principes, cherchant à faire de son mieux, à la fois pour son honneur personnel et par amour de son pays. Grand et mince, habillé d'un treillis noir et

armé d'un pistolet-mitrailleur Heckler & Koch MP-5, suspendu à son épaule, le major surveillait le front de mer et la zone industrielle environnante à l'aide d'une paire de jumelles. Il consultait régulièrement sa montre, tendu, l'air de très mauvaise humeur.

Bolan comprenait sans peine le désir du militaire d'entrer dans le vif du sujet, il partageait avec lui cette tension précédant chaque important affrontement armé.

Ils se trouvaient sur le toit d'un hangar, à environ cinquante mètres de leur objectif : un entrepôt où, selon les yeux et les oreilles de Buhjwabi, devait avoir lieu la rencontre entre le colonel Tuhbat et les fils Drakovich.

Cette attente était insupportable. Si le major avait eu vent de la campagne menée par Bolan contre l'organisation des Drakovich, on n'avait laissé filtrer des deux côtés que les informations minimum. Les enjeux étaient pourtant très clairs : Buhjwabi voulait que le SS-20 quitte son pays, et Bolan voulait la tête des frères Drakovich. Ils en étaient donc arrivés à une espèce d'accord mutuel, dans lequel au demeurant le major n'avait pu garantir que les agents spéciaux Belasko et Grisham abattraient eux-mêmes les mafieux russes quand les balles commenceraient à voler. Soit. Le Guerrier désirait seulement que cette histoire soit réglée, tandis que Brognola, et ses équipes de Marines, se chargeait du nettoyage en grand de la prétendue usine pétrochimique, à Aden.

Buhjwabi avait informé l'Exécuter que le groupe des conseillers de la C.I.A. et des commandos Spetsnaz était prêt à descendre sur un village isolé situé au nord de Karachi, là où l'on pensait que le SS-20 avait été déplacé. Dès que Tuhbat se montrerait, Buhjwabi passerait un appel radio au bataillon afin qu'il procède comme prévu, et s'empare du SS-20, quel qu'en soit le prix en vies humaines.

Ici, leurs troupes étaient déjà en alerte. Des snipers, deux agents pakistanais, étaient postés sur le toit d'un immeuble de bureaux et couvraient l'extrémité est du bâtiment cible. Deux autres binômes, au sud et au nord, étaient prêts à abattre les sentinelles postées à l'extérieur quand la rencontre aurait lieu et que l'assaut serait donné. Une parfaite triangulation qui permettrait d'intercepter toute personne essayant de fuir. Six autres agents, vêtus de l'uniforme des dockers, étaient répartis sur la zone portuaire, à l'ouest, au cas où les hostilités se déplaceraient de ce côté-là.

Le nombre de leurs ennemis était un élément assez flou. Les approximations du major faisaient état d'une trentaine d'hommes, pas plus de quarante en comptant à la fois les Russes et les troupes du Seigneur de guerre pakistanais. Mais on n'avait toujours aucune nouvelle des Russes. Bolan pensait qu'ils étaient entrés au Pakistan en utilisant des complicités dans l'aviation et la police de l'air. Et à

présent, il les sentait presque venir, traversant la ville tels des prédateurs pour rejoindre le port.

Le Guerrier jeta un nouveau coup d'œil aux agents pakistanais. Ils étaient eux aussi vêtus de treillis noirs, avec des pistolets-mitrailleurs H & K MP-5, complétés par des armes de poing, et communiquaient avec des micros de gorge. En comptant l'Exécuteur et Jack Grimaldi, ils étaient seize.

En cet instant, Mack Bolan se foutait bien de savoir qui allait récupérer le missile nucléaire. Naturellement, les Spetsnaz étaient en droit de rapporter le SS-20 en Russie. Mais on pouvait se demander, alors, si le missile ne risquait pas de se retrouver assez rapidement sur le marché clandestin. Quoi qu'il en soit, la priorité était de le reprendre à ceux qui l'avaient en leur possession. Le Guerrier avait la quasi-certitude que les fils Drakovich disposaient des codes permettant de rendre opérationnel le SS-20, et que ces codes étaient à vendre. Rien que pour cette raison, il avait besoin de s'assurer de la neutralisation des deux hommes – une neutralisation définitive. Une fois qu'il aurait tranché la dernière tête de l'hydre mafieuse, il pourrait rejoindre le Yémen, interrompre la guerre aux enchères devenue sans objet, tandis que les forces du Black Warriors Ranch anéantiraient l'usine de retraitement.

Mais tout ça était plus facile à imaginer qu'à mettre en pratique, bien sûr.

— Quelque chose que vous aimeriez dire, agent Belasko ?

En fait, lorsqu'il croisa le regard sombre du Pakistanais, l'Exécuteur s'avisa qu'il avait plus d'une chose à demander au major Buhjwabi. Mais il para au plus simple.

— Je suis très étonné de ne pas voir d'hélicoptères dans votre dispositif. Dans une ville de cette taille, alors que nous ne savons pas combien d'hommes nous allons affronter, que nous ignorons tout de leurs éventuels plans de replis en cas d'affrontement, un soutien aérien nous serait utile.

— Désolé, mais c'est mon choix : pas d'hélicoptères. Laisser des appareils approcher de la zone portuaire pourrait inquiéter nos cibles. Le colonel Tuhbat est insaisissable ; il peut frapper comme un cobra, au moment où vous vous y attendez le moins. Cet homme est une terrible menace, et c'est le dernier Seigneur de guerre capable, de l'Afghanistan jusqu'au Cachemire, de lever une véritable armée.

Dans la voix du major, Bolan perçut sa haine pour le colonel rebelle. Buhjwabi redressa même imperceptiblement les épaules, comme s'il défiait l'Exécuteur de lui disputer son droit sur la vie de cet homme.

— C'est un chancre monstrueux. Il s'est déshonoré, il a déshonoré tous les Pakistanais, et il est à lui seul responsable de la facilité avec

laquelle les criminels russes ont réussi à introduire leur régime mafieux dans mon pays. C'est aussi la raison pour laquelle ni l'armée ni nous-mêmes n'avons été capables de les localiser dans l'espace aérien pakistanais. Ils ont acheté le silence et la cécité. À présent, si c'est possible, je veux qu'on capture ce criminel vivant. Je veux le voir jugé, condamné et pendu. Le sort des mercenaires m'importe peu – même si je pense que plus il en mourra, mieux ce sera.

Bolan se contenta de hocher la tête.

La radio accrochée à la ceinture de Buhjwabi se mit alors à crachoter. Une voix se fit entendre, parlant en ourdou, la langue officielle du Pakistan. Bolan écouta, sans comprendre ce qui se disait, mais, à la détermination farouche qui s'afficha sur le visage du major, il saisit que les choses allaient enfin bouger.

Autour du Guerrier, les hommes sortirent de leur immobilité.

L'Exécuteur surprit le coup d'œil que lui adressait Grimaldi, qui, lui aussi, était désireux d'en finir. Aux jumelles, il fouilla le réseau tortueux de ruelles et d'avenues qui s'étendait au-dessous d'eux. Et soudain, au nord, il repéra une petite caravane de véhicules rutilants qui roulait dans leur direction. Ça ne pouvait être que l'ennemi attendu.

Buhjwabi coupa la communication, et Bolan le regarda droit dans les yeux.

— Je viens d'informer le bataillon russo-américain qu'ils pouvaient y aller, expliqua le major en réponse à son interrogation. Attendez que toutes nos cibles se trouvent à l'intérieur de l'entrepôt et, quand je donnerai l'ordre, ce sera l'heure du spectacle.

— Il vaudrait mieux que ce tunnel conduise là où tu l'as dit. C'est clair, Mujwhal ?

Vlad Drakovich perçut le ton tranchant dans la voix de son frère, mais il dut regarder Gregor à deux fois pour être certain qu'il interprétait correctement la menace voilée. Il pouvait comprendre que les nerfs de son cadet soient mis à rude épreuve, mais il lui découvrait une détermination inattendue. Gregor n'était pas un tueur, il le savait, mais si Mujwhal et l'homme de leur père au Pakistan, Viktor Dtechka, leur avaient dit vrai, la rencontre avec le colonel Tuhbat était une affaire déjà entendue. Cet enfoiré avait trahi la Famille, il avait sorti le missile de sa cache, désobéissant ainsi aux directives de leur père. Tuhbat manigançait un coup tordu, et il n'allait pas tarder à le payer. Au prix fort.

En scrutant l'expression apparue sur le visage de son frère, Vlad se dit qu'il l'avait peut-être mal jugé. Il sentait que Gregor, en ces instants décisifs pour leur survie et celle de la Famille, était enfin prêt

à tuer. En d'autres circonstances, il lui aurait donné volontiers une bonne claque sur l'épaule pour le féliciter de son comportement de soldat.

L'aîné des Drakovich fouilla du regard le gros conduit de drainage. Son diamètre, un peu moins de deux mètres, permettait à un homme de taille normale de s'y déplacer. Sa grosse bouche s'ouvrait juste à côté d'un quai, sur ce qui ressemblait à une plage de sable. Le vent souffla jusqu'à lui une odeur d'égout et de produits chimiques, en provenance du vaste orifice. On était à l'extrémité d'une friche industrielle. Après avoir essayé de se figurer l'action qu'il s'apprêtait à mener, la visualisant aussi précisément que possible avant de la mettre à exécution, il se permit un instant de détente. À l'extérieur du port, de gros navires progressaient avec lenteur sur le ciel sombre. Au nord, la ville de Karachi, mélange étrange de gratte-ciel étincelants, de mosquées et de quartiers d'habitations misérables, luisait dans le crépuscule. Il n'était jamais venu au Pakistan, auparavant. Toutes les affaires conclues avec le colonel Tuhbat, pour le trafic de l'héroïne vers la Russie, avaient été réglées par le biais d'intermédiaires sous les ordres de Yuri.

Vlad secoua doucement la tête, soudain très las, se demandant si sa colère et sa détermination ne s'étaient pas émoussées. Le vol avait été très long, avant qu'ils n'atterrissent enfin dans la vaste clairière herbue faisant office d'aérodrome isolé et bien gardé, à l'ouest de la ville. Mais, à son arrivée, il avait au moins pu constater que tous les contacts et les préparatifs de son père tenaient bon.

Tournant les yeux vers le sommet d'une dune de sable, Vlad regarda les deux hommes qu'il laisserait derrière eux, avec les camions et les jeeps. Si l'affaire ne se transformait pas en désastre, c'était par ici qu'ils trouveraient leur salut. Il espérait que la rage qui l'habitait et les effectifs dont il disposait suffiraient pour sortir victorieux de la tuerie qui les attendait, puis pour quitter le pays sans avoir à ses trousses une meute de soldats réguliers assoiffée de vengeance.

Une heure plus tôt, il avait contacté Tuhbat. Vlad se souvenait de la tension qu'il avait devinée dans la voix du traître, mais il avait réussi pour sa part à conserver un ton neutre et poli. Tout semblait se dérouler comme prévu.

Il scruta le visage sombre et barbu de Mujwhal, réalisant soudain que le Pakistanais n'avait même pas pris la peine de répondre à son frère.

— Je crois que Gregor t'a posé une question.

Mujwhal se renfrogna. Tirant vers l'arrière ses cheveux très longs, il découvrit l'emplacement où aurait dû se trouver son oreille droite. À la place, il n'y avait qu'un trou noir cerclé de chair pourpre et luisante.

— Vous voyez ça ? aboya-t-il. Il y a encore un an, j'étais l'ami et le confident de Tuhbat. Et puis, un jour, j'ai monté une grosse transaction de drogue. Cela n'empiétait pas sur les affaires du colonel. J'avais des soldats à payer, une famille à nourrir, et j'estimais que je méritais mieux que les os qu'on me donnait à ronger. C'était une cargaison que j'avais payée de mon propre argent. Malheureusement, mon souci d'indépendance n'a pas été du goût de ce salaud. Il n'a pas admis que je puisse avoir envie d'assurer un avenir à ma femme et à mes dix enfants. C'est lui qui m'a tranché l'oreille, pendant que ses hommes me tenaient. Et, une semaine plus tard, alors que je croyais l'affaire terminée, il a fait massacrer toute ma famille. Vous savez ce qu'il a dit ? Qu'au lieu de m'exécuter, il avait pensé que vivre serait une punition beaucoup plus douloureuse. L'imbécile ! Il m'a laissé la vie, et m'a jeté comme si je n'étais qu'une merde. Tout ce que je fais, aujourd'hui, je ne le fais pas pour vous, mais parce que je veux que ce chien crève.

L'explication suffisait amplement à Vlad Drakovich. Ces jours-ci, il comprenait qu'une telle haine puisse habiter le cœur d'un homme.

— Le rendez-vous est loin d'ici ? demanda-t-il.

— Au nord, à un peu moins de deux kilomètres, répondit Mujwhal.

Gregor, qui avait du mal à accepter de donner sa confiance à un transfuge, leva un regard interrogatif vers Viktor Dtechka.

— Tu en penses quoi, toi ?

— Cela fait des années que je suis un soldat loyal de votre père, ici, au Pakistan. Je connais Mujwhal. Vous pouvez lui faire confiance.

— C'est ce que nous faisons, répondit sèchement Vlad Drakovich, en lui confiant nos vies.

Il ordonna à trois de ses hommes d'entrer dans le conduit d'écoulement des eaux usées. Avec ce chemin de repli plein de rats, non seulement ils couvraient toutes les issues possibles, mais ils allaient causer une jolie surprise au trop confiant Seigneur de guerre qui s'était cru suffisamment puissant pour doubler son père. Vlad saurait aussi si Mujwhal lui avait dit la vérité en affirmant qu'une trappe, dans l'entrepôt, communiquait avec cette grosse canalisation. Alors qu'ils se mettaient en marche, en surface, pour rejoindre le lieu du rendez-vous, il prit le temps d'observer son frère. Ils échangèrent alors un regard intense, au cours duquel ils partagèrent un vrai sentiment d'affection. Vlad adressa un sourire à son cadet... et éprouva un brusque mouvement de panique à l'idée que, peut-être, il l'entraînait vers la mort.

CHAPITRE XVI

Poussé par le désir d'en finir, Vlad Drakovich entraîna son frère et leur petite armée à travers la vaste porte métallique ouverte à tous vents, jusque dans l'entrepôt, ignorant les regards soupçonneux de la vingtaine de Pakistanais qui se trouvaient là.

Vlad réprima difficilement l'étrange envie qu'il avait soudain de rire aux éclats et de leur balancer son mépris au visage. Il se moquait de savoir combien il allait devoir affronter de tueurs ou s'ils étaient lourdement armés. Et, d'ailleurs, il se foutait totalement du SS-20. Le cher colonel Tuhbat pouvait le garder, se le fourrer où il voulait et aller droit en enfer. La seule chose qui comptait, à cet instant, c'était qu'ils parviennent à sauver les meubles et à fiche le camp, tout en tirant les enseignements de cette mauvaise leçon. On lui avait fait avaler beaucoup de couleuvres, ces derniers temps, dont certaines lui étaient restées en travers de la gorge. Mais celle-ci était la dernière dont il aurait à souffrir. Sans les codes d'accès, qu'il garderait jalousement dans sa tête jusqu'à son dernier souffle s'il le fallait, le SS-20 n'était qu'un tas de ferraille sans intérêt. Le jeune homme était incontournable. Pas de Vlad, pas de missile. Il avait entre ses mains le destin de milliers d'hommes, peut-être même de nations entières, voire la survie de la planète.

Les ordres qu'il avait donnés étaient clairs. Ses hommes savaient quoi faire, prêts s'il le fallait à l'accompagner jusqu'en enfer, car le pactole à se partager était phénoménal. Mujwhal resterait en retrait une bonne minute, à l'extérieur, le temps pour le nouveau boss de préparer le terrain. Il n'avait aucun intérêt à dévoiler son jeu tout de suite. Les hommes, dans la bouche d'évacuation, devaient se trouver déjà sous ses pieds. C'était un plus. La cerise sur le gâteau. Ce serait aussi leur route de fuite, car Vlad ne tenait pas à quitter l'endroit à découvert, une fois qu'il aurait réglé cette affaire, déplaisante mais nécessaire. Quelqu'un – un ouvrier, un docker – pouvait très bien se trouver dans le coin et alerter les autorités quand la fusillade commencerait. Plus vraisemblable, ce traître de Tuhbat pouvait avoir posté des tireurs à l'extérieur pour le cas où les événements tourneraient mal. Et, pire encore, il ne fallait pas négliger la possibilité que les autorités pakistanaises, guidées par ces salauds d'Américains, soient déjà postés alentour. On laisserait entrer la Famille Drakovich, mais, pour sortir, ce serait une autre affaire... À son arrivée, pourtant, tout lui avait paru normal, mais Vlad avait connu trop d'échecs, ces

derniers jours, pour prendre les apparences pour la réalité.

La mort de Tuhbat était indispensable pour remettre l'organisation sur ses rails. Un coup de maître, une intronisation en quelque sorte, une manière de montrer à ses partenaires dans les affaires que Vlad Drakovich était bien aux commandes.

Son Uzi à l'épaule, chargé et armé, il s'arrêta à une dizaine de mètres de l'homme vêtu d'un bomber de cuir noir. Il avait vu des photos du tristement célèbre colonel Atta Tuhbat. De taille moyenne, les épaules larges, les cheveux noirs coupés court, il portait barbe et moustache, avait un visage d'aigle et le regard brûlant d'un fanatique. Mais, pour le parrain des Drakovich, il n'était qu'une saloperie de traître.

Il y eut un silence tendu, alors que Tuhbat regardait avec colère les Russes se déployer en demi-cercle. Du coin de l'œil, Vlad repéra son frère qui contournait lentement le petit groupe serré, protégeant le chef de guerre.

— Vous devez être Vlad ! lança le colonel d'une voix tranchante. Et vous Gregor, ajouta-t-il en se tournant vers le cadet des Drakovich. J'ai cru comprendre que vous avez eu quelques ennuis.

— Les mauvaises nouvelles circulent vite, commenta sèchement Vlad.

Le colonel, qui ne savait visiblement pas comment prendre cette remarque, redressa les épaules et leva le menton dans l'espoir de gagner quelques centimètres.

— Je suis désolé pour ce qui est arrivé à votre père. J'ai fait beaucoup d'affaires avec lui, pendant de nombreuses années. Nous avions des relations très profitables. Il nous manquera.

Après un rapide examen des lieux, le boss décida d'aller droit au but. Des palettes, des caisses, des containers de métal, des chariots élévateurs étaient dispersés dans le vaste espace ouvert à tous vents. Il n'y avait personne sur les passerelles, et seulement deux Pakistanais à l'extérieur, leurs AK-47 prêts à tirer. Les forces en présence étaient à peu près comparables, à un ou deux flingues près. Mais l'affaire était entendue.

— Épargnez-moi la séance de lèche-cul, lâcha-t-il. Je sais que vous avez déplacé le missile.

Tuhbat s'éclaircit la gorge, et le jeune boss vit sa main glisser vers le AK-47.

— Je sais que vous n'avez pas respecté le contrat signé avec mon père, qui vous imposait notamment de conserver le missile dans ce hangar et sous bonne garde. Et je sais aussi où vous l'avez déplacé.

— Vous pourriez demander à vos hommes d'arrêter de bouger ? Tout cela commence à me mettre mal à l'aise.

— Je me contrefous que vous soyez mal à l'aise. Je sais aussi que

vous ne voulez pas payer le prix qui avait été convenu pour le missile et, dans ce cas, je ne vois pas où cette réunion pourrait nous mener.

Tuhbat plissa les yeux. Il avait tout d'un chien enragé prêt à mordre.

— Il m'est en effet impossible de payer une telle somme. Peut-être que si vous me remettiez les codes d'accès, on pourrait parvenir à un compromis.

— Je ne vends pas des tapis, colonel ! Mon père vous avait confié le missile comme preuve de confiance. On voit ce qu'il en était !

Il surveillait du coin de l'œil le mouvement tournant de son frère. Gregor était prêt à tuer et Vlad aimait ce qu'il voyait. Leur passé avait été placé sous le signe de la rivalité et de la jalousie, nées de l'avidité et du désir, mais, à cet instant, il décida que Gregor serait pour toujours son égal.

— Oui, j'ai les codes, annonça-t-il en se touchant le front avec l'index. Et ils sont à vendre. Mais seulement si vous êtes prêt à payer le prix. Et le marché se traitera à Aden, comme pour les autres.

— Ça ne marche pas comme ça. Pour faire preuve de ma bonne volonté, je suis prêt à vous donner cinq millions de dollars américains cash – une fois que j'aurai les codes.

— Ce n'est pas suffisant.

Un étrange rictus découvrit les dents de Tuhbat qui commençait à perdre son sang-froid.

— Écoutez-moi, espèce de petit... J'ai envoyé six hommes au Yémen.

Ça c'était une nouveauté, relativement facile à vérifier.

— J'ai ici deux millions de dollars prêts à vous être versés en acompte. Mais je veux être le premier servi. Votre père n'aurait rien voulu d'autre. Nous avons conclu un arrangement.

Vlad Drakovich gloussa.

— Deux millions ? C'est tout ? Je ne pense pas que mon père se serait contenté d'une offre aussi insultante. De toute façon, mon père est mort, comme vous le savez, et maintenant c'est moi qui dicte les conditions.

Il fit entendre un petit rire sinistre.

— Vous devez penser que je ne suis pas assez intelligent pour mener cette affaire. Que je suis un enfant gâté qu'on peut impressionner, à qui vous pouvez donner une petite caresse sur la tête et faire accepter une offre qui est à peine plus intéressante qu'une barre chocolatée.

— Vous êtes dans mon pays, le missile est ici, et vous ferez affaire avec moi...

— Est-ce que la fin de votre phrase serait : « Ou sinon... », colonel ?

— Oui ! Allez vous faire foutre, à la fin !

À l'expression que prit soudain le visage de Tuhbat, le jeune boss comprit que Mujwhal venait de faire son entrée, encadré par quatre de ses soldats. Il en eut la confirmation une seconde plus tard, quand il entendit derrière lui :

— Salut, colonel.

Tuhbat hocha la tête.

— Je crois que je comprends mieux, maintenant.

Tout en parlant, il chercha à faire basculer le fusil d'assaut suspendu à son épaule.

— Tu peux emporter ton offre en enfer ! lui lança Vlad Drakovich en même temps que son mini-Uzi se matérialisait soudain au bout de son bras.

La troupe du colonel fut juste un peu lente à réagir, sans doute trop stupéfaite par la tournure des événements et l'incroyable audace des Russes.

Le boss déchargea son pistolet-mitrailleur Uzi, en parfaite synchronisation avec son frère, qui balança une vague d'ogives 9 mm Parabellum dans le dos des soldats pakistanais. Tuhbat fut le premier à y passer. Le colonel s'écroula dans un hurlement de rage, le torse déchiqueté par une bonne douzaine d'impacts.

Le nouveau chef des Drakovith se sentit soudain en plein accord avec la bataille. En proie à un léger vertige, la peur, la haine et la douleur qu'il avait dû supporter depuis les événements de Brighton Beach s'échappaient de lui par le canon enflammé de son Uzi.

En face de lui, les Pakistanais s'agitaient dans des mouvements convulsifs, ridicules, à mesure qu'ils absorbaient toute la mitraille. Ses soldats vidaient leurs armes, et, pendant une fraction de seconde, le jeune homme trouva ça trop facile. C'est alors que, comme dans un mauvais rêve, le spectacle s'inversa et les soldats de Tuhbat répliquèrent. Derrière Vlad et à côté de lui, les corps commençaient à s'effondrer, et lui-même évita de peu les balles qui lui étaient destinées. Les projectiles ennemis sifflant à ses oreilles, il laissa son doigt bloqué sur la détente du Uzi, brûla son chargeur, le remplaça aussitôt. Quelques Pakistanais, reprenant leurs esprits, tentèrent de se mettre à l'abri. Des cris de douleur et d'agonie jaillirent, non loin de lui, et le boss sut que l'ennemi avait réussi à faire quelques victimes au sein de sa troupe. Mais ce n'était pas le moment de compter les pertes. Il changea pourtant d'avis la seconde suivante, quand, soudain, au-delà de la mêlée des corps qui tombaient et de ceux qui jonchaient déjà le sol, il vit Gregor s'effondrer, le torse en sang. Non ! hurla une voix en lui, alors que ses poumons semblaient soudain bloqués. Non ! Pas lui, ça n'était pas possible !

Courant vers le corps convulsé de son frère, il exécuta au passage

un Pakistanais d'une courte rafale de pistolet-mitrailleur. Le temps s'était arrêté. La colère et la douleur semblaient dévorer comme un brasier la moindre fibre de son être à mesure qu'il découvrait toute l'horreur de la situation. Il s'agenouilla à côté du blessé, prêtant à peine attention à la bataille qui se poursuivait autour de lui.

— Gregor ! Gregor !

Les yeux de son cadet se révoltèrent, pendant qu'il essayait désespérément d'aspirer de l'air. Il fallut une éternité avant que Vlad se rende compte que son frère lui avait saisi le bras. Ses doigts étaient comme des griffes d'acier qui pénétraient dans sa chair.

— Est-ce que... tu as obtenu... ce que tu voulais ?

— Ne meurs pas ! hurla l'aîné des Drakovich. Ne meurs pas !

L'Exécuteur et Jack Grimaldi furent les premiers à franchir la porte, avec, derrière eux, une équipe de commandos pakistanais. Bolan se rendit compte aussitôt qu'ils arrivaient à la fin de la bataille.

Quelques instants auparavant, alors qu'un des binômes de snipers venait de descendre les deux sentinelles postées à l'extérieur à l'aide de fusils équipés de réducteurs de son, une fusillade s'était déclenchée à l'intérieur de l'entrepôt. L'ordre d'assaut avait été aussitôt donné. Bolan et Grimaldi s'étaient fait précéder de grenades flash-stun avant de s'élancer.

À l'abri des détonations assourdissantes et des éclairs aveuglants qui terrassaient les combattants groupés au centre de l'entrepôt, le Guerrier eut vite fait de se rendre compte que ça n'avait pas été une réunion amicale. Des cadavres jonchaient le sol, mais ceux qui étaient encore en état de se battre continuaient de tirer et de tenir leurs positions.

Des balles frappèrent le mur de tôle juste au-dessus de la tête de l'Exécuteur, alors que des silhouettes fantomatiques titubaient à travers le brouillard dense des grenades. Il n'était pas facile de savoir qui était qui, mais l'Exécuteur, n'ayant pas d'alliés dans le coin, balayait l'espace de son M-16, et Grimaldi en faisait autant sur son flanc droit. Ils effacèrent un trio de flingueurs, dont les armes se turent en même temps que leurs corps étaient projetés au sol dans des mouvements convulsifs.

Planqués derrière un chariot élévateur et un empilement de caisses, plusieurs pourris continuaient de mitrailler. Ils lâchaient leurs coups au hasard, sans viser, totalement dépassés.

Et puis, enfin, cet ultime noyau de résistance fut vaincu, et un silence assourdissant s'installa.

Beaucoup de temps avait été perdu, et Bolan sentit que quelque chose n'allait pas. Les oreilles emplies d'un bourdonnement incessant,

il fouilla le champ de bataille à la recherche de blessés, d'un pourri capable de parler.

Mais il n'en trouva pas. Le nettoyage était total.

Alors que la fumée se dissipait, il mena un examen approfondi des corps. Aucune trace des frères Drakovich.

Bolan entendit Buhjwabi aboyer des ordres de repli à ses hommes. Alors, suggérant à l'ami Jack d'inspecter la partie droite du hangar, le Guerrier entreprit de balayer le côté gauche, son arme devant lui, prêt à tirer. Des cadavres russes et pakistanais jonchaient le sol.

Mais les Drakovich demeuraient introuvables.

Cinq bonnes minutes s'écoulèrent avant que Bolan rejoigne le major, qui se tenait au-dessus d'un corps laminé par les balles. L'officier pakistanais donna un coup de pied au cadavre, avec un grognement méprisant. Alors que Bolan croisait son regard, Buhjwabi lui dit :

— Ce salopard est mort, dommage !

— Et les Drakovich ?

— Je ne sais pas, marmonna Buhjwabi. On va chercher.

— Personne n'a rien vu, dans la zone portuaire ?

— Non.

Bolan réprima un juron. Il vit alors Grimaldi qui se dirigeait vers lui, venant du fond de l'entrepôt.

— J'ai quelque chose pour toi, Striker.

Le ton de sa voix ne disait rien qui vaille.

Le sentiment de chagrin le submergeait, le brûlait plus intensément que les feux de la haine et de la douleur dont il avait fait l'expérience à la mort de son père. Vlad Drakovich ne comprenait rien à cette souffrance, aussi nouvelle que profonde, et il se demandait comment il pouvait soudain accorder tant de valeur à la vie de son frère.

Il réprima un gémissement en prenant la mesure de sa solitude. Mais il n'avait pas le droit d'être faible : Dtechka et ce qui restait de ses soldats comptaient sur lui pour les sortir de là, récupérer le SS-20 et quitter Karachi. Et la mort de Gregor était une raison de plus pour aller jusqu'au bout de ce que son père avait commencé, sans s'arrêter aux risques ni au temps que cela prendrait.

Il n'avait plus le droit d'échouer.

Vlad Drakovich avançait dans la grosse canalisation, ralenti par le poids du cadavre de son frère sur son épaule. Son cœur était comme une pierre. Le nez assailli par toutes sortes d'odeurs pestilentiennes, il s'efforçait de respirer par la bouche et haletait. Les produits chimiques et les eaux croupies de l'égout ne lui laissaient aucun répit, alors qu'il

marchait d'un pas traînant dans le mince boyau, avec pour unique source de lumière la lampe de Dtechka, qui menait le convoi.

Et puis, par-dessus tout, il y avait l'odeur de la défaite.

Non ! Il devait rester fort ! Il était vivant, lui, et il avait des hommes à commander. Il les entendait, qui l'incitaient à aller de l'avant, dans la puanteur du tunnel.

Chaque pas était gagné au prix d'une détermination pleine de rage. Vlad avait ordonné à deux de ses hommes de rester en arrière. Si leurs assaillants, quels qu'ils soient, ouvraient la trappe, les deux soldats avaient pour instruction d'ouvrir le feu et de couvrir la retraite du reste de la troupe.

Soudain, il y eut une série de coups de tonnerre. On venait de donner l'assaut à l'entrepôt, comprit-il. Une nouvelle troupe était entrée en action. Aussitôt la vision de ces salauds d'Américains dansa dans son esprit. Comment était-ce possible ? À moins que le raid soit l'œuvre des autorités pakistanaïses...

— Vous devriez le laisser, Vlad. On doit sortir de ce tunnel au plus vite et quitter le pays !

Il fallut un instant avant que la supplique de Dtechka parvienne jusqu'à son cerveau. En d'autres circonstances, il aurait abattu l'homme pour cette simple phrase. Mais il se rendait compte que le moment était critique et que Dtechka avait raison : ils étaient dans l'urgence absolue. D'ailleurs, s'ils parvenaient à regagner la plage avec le corps de son frère, que ferait-il de plus ? Dans la lumière bleue de la torche, Drakovich croisa le regard de son dernier lieutenant et hocha la tête.

Doucement, il posa le cadavre sur la boue mêlée d'immondices. C'était une insulte que de devoir l'abandonner ainsi au milieu des ordures, mais avait-il le choix ? Dans l'immédiat, la survie de ses hommes, la sienne, celle de l'opération primaient sur les sentiments fraternels.

Il ferma doucement les paupières de Gregor, le serra contre lui avant de l'embrasser sur le front, ignorant la tension et l'impatience autour de lui.

— Adieu, petit frère. Je te vengerai. Tu as ma parole.

La traînée de sang menait droit à la trappe. Mack Bolan considéra l'issue, longuement, avant de soulever le panneau qui bloquait l'ouverture d'un millimètre à la recherche d'éventuels fils électriques. Non, il n'était pas piégé.

— Reculez ! ordonna l'Exécuteur à Grimaldi et aux agents pakistanais.

Ils lui obéirent, et le Guerrier ouvrit la trappe à la volée, se

mettant aussitôt à l'abri. Des armes automatiques aboyèrent, en contrebas, dans l'obscurité, et des balles allèrent ricocher dans le toit en zinc, loin au-dessus d'eux.

Sans perdre une seconde, l'Exécuteur prit une grenade à fragmentation, la dégoupilla, se livra à un rapide compte à rebours mortel avant de la laisser tomber dans le trou sombre.

De la fumée, du feu et des fragments de corps déchiquetés jaillirent l'instant d'après de l'ouverture. Bolan sentit l'odeur de sang et de cordite qui se dégageait des ténèbres. Pour faire bonne mesure, il laissa tomber une seconde grenade, et, juste après l'explosion, il sauta dans le trou, son M-16 arrosant la puanteur sombre.

Allumant une torche, il ne découvrit que deux corps ensanglantés. Puis, scrutant l'obscurité du tunnel à travers la fumée, il fouilla du regard aussi loin que possible. Tout était silencieux, sinistre comme un tombeau. Les cibles principales étaient déjà loin.

CHAPITRE XVII

À l'autre bout du combiné, Igor Pavlovka eut vraiment l'impression d'entendre un S.O.S., un appel d'urgence pour lui ordonner de mettre les troupes en alerte et de commencer les négociations. Le fils de Yuri Drakovich ne lui disait pas qu'il fuyait vers le Yémen parce qu'il craignait pour sa vie, mais Pavlovka nota la tension dans sa voix. Il y avait aussi une étrange nuance de panique ou de rage, qu'il n'arrivait pas à préciser. En tout cas, il se passait quelque chose de grave, Pavlovka en était convaincu. Ils avaient des problèmes, au Pakistan, mais le nouveau boss ne lui livrerait pas la moindre explication. Et ça, ça ne lui plaisait pas du tout.

Penché sur son ordinateur portable, son oreillette en place et le micro miniature touchant presque ses lèvres, le Russe écouta les ordres que lui donnait son nouveau patron. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, vers Alexi et Sergeï, armés de leurs AK-47. Ils se tenaient à côté de la fenêtre. Conformément aux ordres, ils avaient fait en sorte que les fenêtres et les rideaux de chaque pièce de leur étage restent fermés. Les agents de la C.I.A. rôdaient dans les rues d'Aden, grouillant comme des blattes. Pavlovka en avait été averti par ses informateurs, mais il avait pu s'en assurer de visu dans les rues de la cité portuaire, un peu plus tôt dans la soirée. Ils tâchaient de se faire passer pour des touristes, s'imaginant qu'on ne voyait pas la bosse d'une arme sous leurs vestes. Mais qui d'autre porterait une veste par une chaleur pareille ? Bien sûr, fermer les fenêtres ne faisait qu'augmenter la température qui régnait dans les pièces, surchauffant encore le sang de Pavlovka, qui déjà bouillait d'impatience. Mais ce surcroît d'inconfort était une option légèrement plus tolérable que de voir les barbouzes US utiliser leurs système d'écoute pour venir l'espionner jusqu'à la porte de sa chambre. Et même si le Russe savait que les Américains disposaient d'appareils sophistiqués capables de passer sans problème à travers les murs et le verre, les fenêtres resteraient fermées. C'était comme ça.

Au fil de la conversation, un mauvais pressentiment envahissait Pavlovka, l'avertissant que la nuit allait être longue et difficile.

— Oui, je comprends, répondit-il. Nous nous rendrons sur le site à 5 heures. Compris. J'ai une dizaine d'hommes, là-bas, avec une vingtaine de soldats yéménites qui gardent le complexe.

Alors qu'il trouvait curieux que le nouveau boss lui demande ainsi une estimation des forces disponibles, Vlad Drakovich voulut savoir

quelles étaient les dernières nouvelles sur les enchérisseurs et la hauteur possible des enchères. De ce côté-là, les nouvelles étaient meilleures. Pavlovka baissa les yeux sur le sac posé à ses pieds, bourré à craquer de billets, comme les douze autres que les hommes du prince avaient apportés dans l'après-midi. Il y avait des sacs de toile et des malles dans toute la suite du Saoudien, qu'il occupait à présent, plus d'argent qu'il n'en avait jamais imaginé dans ses rêves, confirmait-il à son boss. Oui, le rebelle somalien avait quatre millions, et il en promettait le double. Vlad Drakovich jura.

— Ce n'est pas assez.

Pavlovka comprenait. L'heure n'était pas aux promesses de paiements futurs. C'était : « Tu banques ou tu dégages. »

La meilleure nouvelle de toutes était les quinze millions que le prince saoudien avait réunis, et dont la moitié avait déjà été emportée par trois hommes sûrs. Quant à la marchandise, le deuxième SS-20, un homme de Pavlovka présent sur le site lui avait indiqué qu'elle était montée et prête à être embarquée. Il écouta le boss se plaindre que l'argent déjà proposé constituait tout bien considéré une somme assez ridicule. Pavlovka ne put le contredire. Après toutes ces années de lutte et de travail, la récompense pour leurs efforts combinés pouvait sembler assez faible.

— J'ai l'intention de changer tout ça et de faire monter les enchères, annonça alors Vlad Drakovich. Qu'est-ce que je dois encore savoir avant de te rejoindre ?

— Les Pakistanais sont arrivés cet après-midi.

Pavlovka perçut une hésitation chez son patron, puis la rage et la peur qu'il avait déjà perçues dans la voix du boss montèrent d'un cran.

— Combien ?

— Six.

— Combien ont-ils apporté ?

— Deux millions de dollars. Américains.

— Où sont-ils, à présent ?

— Ici, dans la suite du prince, indiqua Pavlovka. J'ai ordonné que toutes les parties en présence soient rassemblées là en attendant ton arrivée.

— Je ne viendrai pas. Les services secrets du monde entier doivent déjà être sur tes traces. Je vous attendrai à la sortie d'Aden, au King Palace, sur la route qui permet de rejoindre le site. À présent, écoute bien mes ordres, car il y a un changement de programme. Tes hommes et toi devrez suivre très précisément mes instructions.

Pavlovka écouta, et, très vite, il eut la sensation que son sang entrainait en ébullition. Quand il eut coupé la communication, il ne sut si la chaleur qui le consumait venait d'une peur viscérale ou de l'excitation.

Une haute silhouette se dirigeait vers un vieux palace qui avait connu des heures de gloire quelque cent ans plus tôt, traversant d'un pas de promeneur la grande avenue enveloppée des rumeurs de la nuit. Même à cette heure tardive, les commerçants tenaient boutiques ouvertes, faisant l'article de leurs produits dès qu'un badaud passait à leur hauteur. L'Exécuteur, lui, se concentra sur la tâche qui l'attendait.

Entrer au Yémen n'avait pas été une mince affaire. Mais, depuis les événements survenus à New York et à Washington quelques mois plus tôt, et les conséquences que cela avait entraînées dans la politique internationale, les États-Unis avaient fortement augmenté leur pression sur les différents services secrets des pays qui se prétendaient leurs alliés et les contacts de Brognola avaient pu fonctionner à plein, y compris pour obtenir des véhicules tout-terrain, des armes et les informations concernant la vente aux enchères qui devait se dérouler dans cet hôtel anonyme d'Aden. Cela faisait deux ans que la C.I.A. surveillait les allées et venues de ce groupe hétérogène d'individus connus pour leurs prises de positions radicales et leurs affaires douteuses, mais, au moment d'intervenir, elle se retrouvait dans l'incapacité d'agir officiellement – ni même officieusement – au risque de créer une rupture de l'alliance objective de tous les pays du monde dans la lutte contre le terrorisme.

L'Exécuteur, lui, n'avait pas ce genre de problème.

Le Guerrier avait en tête la disposition de l'hôtel, le nombre d'ennemis dans la place et quelques éléments lui permettant de se faire une idée sur le genre de population qu'il risquait d'affronter au quatrième niveau de l'hôtel. Les services secrets du Yémen avaient travaillé dur pour lui préparer le terrain. Il ferait en sorte que leurs efforts ne soient pas vains. Sous son ample imperméable, il était vêtu de sa sinistre combinaison noire, portait son Beretta 93-R dans son holster d'épaule, ainsi qu'un pistolet-mitrailleur Ingram MAC-10. Les deux armes étaient équipées de réducteurs de son. Accrochées à des clips, une grenade flash-stun et une autre à fragmentation ne feraient pas dans la dentelle. Il avait passé des chargeurs à sa ceinture et, à sa cheville, un poignard commando dans son fourreau. Il s'apprêtait à faire une entrée surprise – espérant que l'audace de son action et une rapide saignée dans les rangs adverses, feraient basculer la chance à son avantage.

À cet instant, il le savait, une unité de trente-cinq hommes du Black Warriors Ranch était parachutée à cent kilomètres d'Aden, pour un raid sur l'usine de retraitement de déchets nucléaires. Ce groupe, n'ayant aucune existence officielle, ne répondant qu'aux ordres de Hal Brognola, sous la responsabilité directe et verbale du Président, ne pourrait être rattaché à aucune troupe ni à aucun pays. Si l'affaire tournait mal, ces hommes seraient affiliés à un quelconque

mouvement terroriste, inventé pour l'occasion. Le camp de base de cette opération avait été établi à la frontière entre l'Arabie Saoudite et le Yémen. Et, une fois de plus, Bolan devait tirer son chapeau à son vieil ami Hal, qui avait réussi à faire arriver à temps les hommes et le matériel. Ce serait Grimaldi, qui avait déjà rejoint la base, qui dirigerait les opérations. Il était prévu que l'Exécuteur les rejoindrait, mais, si tout se passait comme prévu, il arriverait sans doute après la bataille.

Le Guerrier ignorait où se trouvait Vlad Drakovich, mais espérait le trouver avec ses clients, dans l'hôtel. Il savait qu'il avait quitté le Pakistan et avait tout lieu de penser qu'il se trouvait lui aussi au Yémen. Son frère Gregor avait eu moins de chance : on avait trouvé son cadavre farci de plomb dans la boue du tunnel.

Bolan pénétra dans le hall faiblement éclairé, qui offrait un luxe démodé et poussiéreux. Au plafond, un ventilateur faisait ce qu'il pouvait pour brasser l'air chaud, preuve que le système d'air conditionné avait rendu l'âme depuis longtemps. Ici et là, des impacts de balles étaient visibles dans les murs, comme si les cicatrices de la guerre civile déjà lointaine ne devaient jamais se refermer. La grande salle était déserte et il se dirigea directement vers le réceptionniste, plongé dans la lecture d'un magazine. Le vieux Yéménite laissa tomber son journal en voyant l'inconnu venir vers lui. Ses yeux s'écrouillèrent de peur devant le monstrueux calibre que l'étranger dirigeait sur son front.

Sans lui laisser le temps de réfléchir plus longtemps, l'Exécuteur l'attrapa par le devant de sa chemise et lui balança un coup de crosse sur le crâne. Le type tomba aussitôt dans le cirage. Le Guerrier prit des menottes en plastique, les referma sur les poignets du malheureux, avant de lui poser sur la bouche une large bande de ruban adhésif. Le réceptionniste se retrouva quelques secondes plus tard à faire une longue sieste dans un placard à balais.

Bolan devait agir rapidement. Son contact au Yémen avait minutieusement préparé son évacuation par un escalier métallique qui descendait le long de la façade jusqu'à une contre-allée, à l'arrière de l'hôtel. Dès qu'il aurait quitté les lieux, le Guerrier devait le beeper, pour qu'il vienne l'exfiltrer en douceur.

Évitant l'ascenseur, il monta silencieusement les volées d'escalier.

Pavlovka et ses trois flingueurs se mirent à l'ouvrage dès qu'ils furent entrés dans le grand salon de la suite du prince. Ils étaient tous là : son altesse et ses larbins du Hezbollah, le chef rebelle somalien et ses quatre hommes de main, et les six Pakistanais récemment arrivés, tous avec leurs sacs ou attachés-cases bourrés de fric à leurs pieds.

Pavlovka pouvait presque sentir l'avidité flotter dans l'air suffocant.

Une heure plus tôt, sous le prétexte que les protagonistes risquaient de s'entre-tuer dans la chaleur des enchères qui n'allaient plus tarder, le représentant de la Famille Drakovich avait obtenu de tous ces tueurs en puissance de lui remettre l'artillerie en leur possession. L'affaire avait été chaude, mais Pavlovka avait fini par obtenir satisfaction. C'était ça ou l'affaire n'aurait pas lieu ! Dans ces conditions, ce qu'il s'apprêtait à faire n'avait rien de compliqué. Ce serait rapide, sanglant, avec un minimum de résistance. À l'entrée du pourri, arme en main, les bouches s'ouvrirent d'étonnement et des jurons étaient sur le point de jaillir, quand il pressa la détente de son Makarov, donnant ainsi le signal de la tuerie.

Des corps s'effondraient, des flaquas de sang s'épalaient autour des premiers corps secoués de convulsions. C'était un nettoyage propre, sans bavure. Le groupe des Pakistanais n'était plus acheteur.

Le général Akeem Assal s'était levé. Sur son visage, le choc et l'horreur avaient cédé la place à l'indignation.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Vous allez tous nous tuer ? Nous avons conclu un marché. Espèce de...

Dans un bel ensemble, les Russes firent entrer des chargeurs pleins dans leurs armes. Pavlovka accorda au rebelle somalien un fugace regard de mépris. Devant lui se tenait un homme qui avait pillé l'économie de son pays, vendu des armes et de la drogue, confisqué les aides financières de la Banque mondiale ; un homme qui avait dû fuir Mogadiscio quand les agences internationales de renseignements avaient commencé de se rapprocher trop de lui ; un homme qui avait acheté sa sortie de Somalie à prix d'or et s'était insinué dans les bonnes grâces de la petite ordure de prince saoudien. Un homme qui ne rêvait que d'une chose : allumer le feu divin de l'arme atomique au-dessus de ses ennemis. Un sourire apparut fugacement sur le visage du lieutenant mafieux, juste avant d'appuyer sur la détente, comme s'il trouvait comique ce besoin qu'il avait de donner des raisons morales à son geste.

Son équipe brûla ses chargeurs, réduisant en quelques secondes les Somaliens à un tas de chairs sanglantes et sans vie.

Un sourire froid aux lèvres, Pavlovka se tourna alors vers le prince et sa petite clique. Ils étaient immobiles comme des statues, pétrifiés.

— Détendez-vous, altesse. Il semble que ce soit votre offre, qui, si elle n'est pas totalement satisfaisante, ait été retenue par...

Mais il n'eut pas le temps de finir sa phrase. Soudain, la pièce parut exploser sous une lumière blanche aveuglante, et le lieutenant crut perdre la raison. Il essaya de refaire surface, mais il avait la sensation d'être aveugle et d'avoir le cerveau en ébullition. Et puis,

après un choc silencieux, il ne sentit plus rien du tout.

Le Guerrier, arrivé au quatrième étage, remontait le couloir, s'apprêtant à nettoyer les pièces l'une après l'autre, quand il se rendit compte que quelqu'un était en train de faire son boulot à sa place.

Le vacarme de la bataille lui permit d'effectuer sans problème son approche et de se préparer. Il se décida pour le pistolet-mitrailleur compact, et la grenade flash-stun, qu'il enverrait pour ouvrir la charge. Il entendit une voix pleine de colère s'élever, suivie de peu par le souffle familier d'armes équipées de réducteurs de son. Une voix s'adressa ensuite au prince, d'un ton trop courtois, et Bolan choisit ce moment pour faire rouler la grenade dans l'entrebâillement de la porte. Se couvrant les yeux, il se mit à l'écart du coup de tonnerre et de la lumière aveuglante... et pénétra dans la pièce, le Ingram MAC-10 dressé devant lui.

Il se tint sur le seuil, balayant l'espace de son pistolet-mitrailleur et abattit tous les hommes qui se trouvaient encore debout. Dans un nuage de poussière, les corps tournoyèrent, puis s'effondrèrent les uns sur les autres.

Alors que la fumée commençait de se dissiper, le Guerrier s'avança au milieu du carnage. Le rebelle somalien et ses hommes, ainsi que le corps de six individus de nationalité indéterminée, étaient entassés au pied du mur gauche. Quant au prince saoudien et aux membres du Hezbollah, ils baignaient dans leur sang, répandus, juste devant l'Exécuteur, à côté de trois hommes de nationalité probablement russe.

Mais, comme il le craignait un peu, il n'y avait aucune trace de Vlad Drakovich.

À côté de lui, l'homme des services secrets ne pipait mot. Ils roulaient dans Aden, et rejoindraient bientôt la route qui les conduirait, à quelque cent kilomètres de là, sur le site atomique secret.

Soudain, alors qu'ils allaient sortir de la ville, quelque chose accrocha le regard de l'Exécuteur. Un rien, une petite lueur, à l'intérieur d'une jeep, stationnée sur un parking, juste sous une enseigne lumineuse annonçant : « King Hôtel. » Quelqu'un, dans l'habitable, venait de craquer une allumette, et le Guerrier eut comme un sentiment de déjà-vu.

— Arrêtez-vous ! ordonna-t-il.

Son contact freina en même temps qu'il se tournait vers lui, le regard étonné.

Le Guerrier n'avait aucun élément pour expliquer son intuition.

C'était juste une impression, quelque chose qui s'était imposé à lui et auquel, par instinct, il savait devoir se fier.

Leur véhicule était arrêté à moins de trente mètres de la jeep. Tous ses sens en alerte, il mit pied à terre en même temps qu'il engageait un chargeur plein dans son M-16. Il regarda autour de lui ; l'endroit était désert, jusqu'à ce qu'une silhouette traverse brusquement son champ de vision. L'homme venait de quitter son véhicule et courait se réfugier dans l'embrasure d'une porte, à l'angle d'une impasse.

Alors que le Guerrier commençait d'avancer, une rafale de feu automatique surgit de la contre-allée. L'angle était trop aigu, et les balles se perdirent légèrement sur la gauche du Guerrier, qui sprinta jusqu'au véhicule ennemi, vide maintenant.

Il le longea, s'accroupit, et repéra la petite maison au toit de tôle ondulée d'où provenait le tir. Il n'aimait pas savoir son ennemi là-dedans, peut-être au milieu de civils innocents.

Et, l'instant d'après, ses craintes se confirmèrent, quand il vit un homme sortir de la maison, tenant un gamin contre lui. Bolan eut ainsi la confirmation que le destin l'avait bien mis en présence de Vlad Drakovich.

— Montre-toi, l'Américain !

Inspirant profondément, Bolan se leva, son arme à l'épaule, prêt à tirer, et s'approcha à découvert. Il regarda le gosse que retenait Drakovich contre lui, cherchant une ouverture pour abattre l'ordure capable de se protéger derrière un enfant. Le pourri poussa son bouclier humain haut comme trois pommes, mais qui lui résistait tant qu'il pouvait, le faisant tituber dans sa marche. Le Russe avait un regard fou, le regard d'un homme qui sait qu'il a tout perdu. Mais, pourtant, il était évident qu'il ne voulait pas renoncer.

L'Exécuteur sut exactement ce qu'il avait à faire.

Tranquillement, il bascula l'arme à sa main et poussa le sélecteur de tir sur le mode coup par coup. Le bruit métallique fit tressaillir Drakovich qui, avec un juron, voulut tourner le canon de son P.-M. Uzi, jusque-là posé sur la tempe du gamin. Le Guerrier ne lui laissa pas la moindre chance et pressa calmement la détente de son M-16. L'ogive de 5.56 mm pénétra dans la gorge du pourri, parfaitement centrée. Dans un jet de sang, le mafieux fut repoussé vers l'arrière et tomba sur le sable. Le gamin restant immobile, pétrifié de terreur.

L'Exécuteur s'approcha de Drakovich qui n'avait pas encore compris qu'il était déjà mort et qui, à la première seconde de son voyage en enfer, marchandait encore.

— Attends ! gargouilla-t-il. Je peux faire... de toi... un homme riche.

Il s'interrompit dans une toux sinistre et un flot de sang jaillit de

sa bouche.

Bolan posa sur lui un regard de glace.

— Je ne négocie pas avec toi, dit-il au Russe.

— Pour... pourquoi ?

— Tu ne comprendrais pas.

Et, d'une balle, il fit éclater le crâne du parrain dont le règne mafieux s'achevait comme il avait commencé, lamentablement.

Puis, l'Exécuteur revint vers l'enfant qu'il prit par la main, et disparut avec lui dans la petite maison. Son absence ne dura que quelques minutes, mais, lorsqu'il ressortit, son visage avait l'air étrangement apaisé.

Le Guerrier rejoignit l'agent yéménite, qui était resté au volant de son véhicule.

— Demi-tour. Je rentre à la maison, dit-il à son chauffeur d'une voix lasse.

Un coup de fil à l'ami Jack suffirait maintenant. Pas besoin de faire cent kilomètres dans la poussière du désert. Il savait que son vieux complice aurait bientôt nettoyé complètement le secteur, et que la combine monstrueuse venait de trouver sa conclusion avec la mort du dernier des Drakovich...

Mais le combat de Mack Bolan continue...

« Le Grand Satan n'en a pas fini avec la colère d'Allah. Nous, Saoudiens, Afghans, Syriens, Irakiens, Palestiniens, Égyptiens ou Pakistanais, tous défenseurs de l'Islam des origines, lorsque l'heure du Feu Purificateur sonnera, nous vous punirons, vous, peuple diabolique, qui cherchez à détruire la religion révélée par votre cupidité, votre avarice, votre luxure. *Allah Akbar* ! Que le sang coule dans les caniveaux des villes de votre nation corrompue ! »

Ce n'était malheureusement pas la première fois que Mack Bolan lisait ce genre de déclaration pleine de haine venant des Islamistes fondamentalistes, et il savait que ce ne serait pas la dernière. Mais, cette fois-ci, les services spécialisés dans le terrorisme étaient totalement dans le brouillard. Le programme de l'ennemi était presque aussi flou que l'identité de son signataire, Abu Khaber.

Avec le peu de renseignements à sa disposition, et le mauvais pressentiment qui lui rongait les tripes, l'Exécuteur devait de toute urgence trouver une piste pour remonter la filière qui se cachait derrière cet homme et ce groupe inconnu.

Après son briefing avec Hal Brognola, le Guerrier avait quitté le Black Warriors Ranch pour rejoindre la Safe house, un refuge campagnard appartenant au *Justice Department*, sur l'autoroute 66 aux abords de Manassas en Virginie. Son vieux complice lui avait donné carte blanche pour mettre la pression sur Khaber. Mais il allait devoir faire parler un homme qui sortait des mains de la C.I.A, et dont les agents n'avaient rien obtenu d'autre que des injures méprisantes. Et le pire était que les infos que le salaud possédait seraient probablement caduques dans les prochaines vingt-quatre heures, car, alors, les menaces de ce fou furieux seraient très probablement devenues une tragique réalité.

Lorsqu'il entra dans la pièce, le terroriste était menotté et assis sur une chaise métallique au milieu du salon. Fier, arrogant, dans ses yeux brûlaient la haine et le défi.

Hal Brognola avait acheté cette ferme d'un étage peu après l'attentat commis sur le Pentagone. Outre son poste au Ministère de la Justice, il était chef des opérations confidentielles hors limites, qu'il dirigeait depuis le Black Warriors Ranch, et ne répondait de ses actes qu'au président des États-Unis, et ce, par oral seulement. Jamais aucun document ne faisait état de l'existence de son service.

À l'époque de leur première rencontre, des années auparavant, Hal était un jeune officier du F.B.I., chargé de la traque contre l'Exécuteur. Mais, très vite, les deux hommes avaient appris à se

connaître et à se respecter, et le combat contre « *Cosa Nostra* » que menait Mack Bolan était devenu leur combat commun. L'un dans l'ombre, l'autre dans les arcanes du pouvoir, ils avaient longtemps traqué les groupes mafieux, tant aux États-Unis qu'à travers le monde. Et, peu à peu, le Guerrier solitaire en était venu, à son tour, à soutenir les actions de celui qui, avec le temps, se trouvait être aujourd'hui le numéro Un du *Justice Department*.

Mais, depuis les attentats du 11 septembre 2001, et la réplique violente des Américains en Afghanistan, le vieux Hal se retrouvait en première ligne face aux attentats de toutes sortes, trop facilement attribués au Islamistes, d'ailleurs, alors que, et le Guerrier était bien placé pour le savoir, derrière les fanatiques se cachaient souvent des requins de tout poil dont le seul but était le pouvoir et l'argent.

— Ça fait une heure que vous me détenez. Soixante minutes sont passées qui nous rapprochent du Feu Purificateur. Apparemment, à votre regard, vous savez qui je suis, éructa Khaber en jetant un sourire de mépris en direction de Bolan.

— Je sais au moins ta capacité de nuisance. Et tous tes salamalecs ne te feront pas prendre pour un saint homme. Tu n'es qu'un pourri et – tu en as ma promesse – je vais te traiter comme un pourri !

Lisez_
Un duel sans merci
en vente partout le
5 mars 2002

ENCHÈRES MORTELLES À ADEN

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

*Composé sur le serveur d'Euronumérique, à Montrouge
Achevé d'imprimer en janvier 2002*

BUSSIÈRE
CROUPE CPI
à Saint-Amand-Montrond (Cher)

— N° d'imprimeur : 20251 —

— N° d'éditeur : Ex. 188 —

Dépôt légal : février 2002.

Imprimé en France